



**Les relations de pouvoir entre hommes et  
femmes dans *Monsieur Vénus*, *La Marquise de  
Sade* et *La Jongleuse* de Rachilde**

*FRA-3910*

*Adeline Broust*

*Mastergradsoppgave i fransk litteratur  
Fakultet for humaniora, samfunnsvitenskap og lærerutdanning  
Universitetet i Tromsø  
Våren 2010*



## Table des Matières

Introduction.....	1
Les femmes.....	5
Monsieur Vénus.....	5
Raoule de Vénérande.....	6
Les personnages féminins secondaires.....	17
Conclusion.....	18
La Marquise de Sade.....	19
Mary Barbe.....	19
Les personnages féminins secondaires.....	30
Conclusion.....	31
La Jongleuse.....	31
Eliante Donalger.....	32
Les personnages féminins secondaires.....	38
Conclusion.....	39
Étude de la société française du XIXe siècle.....	39
La dévote.....	39
La femme éduquée.....	40
La prostituée.....	41
Rachilde et le sexe féminin.....	41
Conclusion.....	42
Les hommes.....	45
Monsieur Vénus.....	45
Le baron de Raittole.....	45
Jacques Silvert.....	57
La Marquise de Sade.....	71
Le colonel Barbe.....	71
Sirocco.....	73
Célestin Barbe.....	74
Le baron de Caumont.....	76
Paul Richard.....	78
La Jongleuse.....	79
Le beau-frère.....	79
M. Henri Donalger.....	81
Léon Reille.....	82
Conclusion.....	93
Conclusion .....	95
Bibliographie.....	98



## Introduction

La phrase "La femme honnête est celle qui cède" (*La Jongleuse*, p.171), prononcée par une sarcastique Eliante Donalger, nous donne un bon aperçu de la place de la femme dans la société de la fin du XIXe siècle. Comme le note Diana Holmes, le rôle de la femme, inférieure à l'homme, se résumait à «fonctionner en rapport à l'homme comme une source de plaisir ou une incarnation de ses peurs»<sup>3</sup>, à refléter sa prospérité et sa réussite en remplissant sa mission de consommatrice, ainsi qu'à assurer sa descendance en lui produisant de nombreux enfants, de préférence de sexe mâle. Sa vocation est d'être une bonne épouse et une bonne mère, tandis que celle de son mari est d'être un bon citoyen. Bien que la vision de la femme ne soit pas directement ou ouvertement misogyne, la suprématie de l'homme est évidente, sous-entendue, et est montrée, comme le décrit Michèle Sarde, par «cette simultanément protectrice et méprisante attitude qui reflète l'adoration mêlée de dédain que les hommes Français ressentent en général pour les femmes»<sup>4</sup>. L'éducation des jeunes filles de l'aristocratie est généralement dirigée par des religieuses, et se fait dans un couvent, les matières telles que le latin, les mathématiques et la science étant réservées aux garçons, et elles reçoivent des cours de cuisine et de broderie là où ils ont sport et entraînement militaire (*French Women's Writing: 1848-1994*, p13-14)). La Révolution Française, en 1789, avec la chute de la monarchie, l'abolition des privilèges et les idéaux d'égalité, de liberté et de fraternité entre les citoyens donnèrent de l'espoir aux femmes quant à leurs conditions de vie et leur statut, mais elles durent cependant vite déchanter: après la Terreur, une vague de répression et de lutte anti-féministe surgit dans le pays, inscrivant au passage la suprématie masculine à l'aide des nouvelles lois introduites par Napoléon Bonaparte, mettant la femme au même rang social qu'un mineur ou qu'un malade mental (*French Women's Writing: 1848-1994*, p.6). Le code civil de Bonaparte (1804) décrète en effet que même la nationalité de la femme dépend de celle de son mari, tandis que l'article 213 statue que «l'épouse doit obéissance à son mari»<sup>5</sup>. Une épouse adultère était passible de trois mois à deux ans de prison, tandis qu'un mari infidèle risquait tout juste une amende (*French Women's Writing: 1848-1994*, p.6). La femme,

---

3 «Woman's role was to function in relation to man, as a source of his pleasure or incarnation of his fears» Diana Holmes, *French Women's Writing 1848-1994: Women in French Society 1848-1914*, p.4

4 «that simultaneously protective and scornful attitude which reflects the admiration mingled with disdain that French men in general feel for women» Diana Holmes, *French Women's Writing 1848-1994: Women in French Society 1848-1914*, p.14

5 «the wife owed obedience to her husband» Diana Holmes, *French Women's Writing 1848-1994: Women in French Society 1848-1914*, p.6

était, de plus, totalement dépendante de son mari: les possibilités d'emplois étaient très limitées, et le misérable salaire qu'elle pouvait toucher en travaillant se réduisait à moins de la moitié de ce que recevait un homme pour le même travail, car elle était supposée être seulement une aide provisoire, et que lorsque la situation économique l'exigeait (*French Women's Writing: 1848-1994*, p.8-9). Faute de mieux, beaucoup de femmes de la classe ouvrière se tournaient vers la prostitution (Paris était la capitale européenne comptant le plus grand nombre de prostituées au milieu du XIXe siècle), régularisée par l'état (les prostituées refusant d'être inscrites comme telles, par peur d'être reniées par leurs familles, risquant la prison) et nécessaire à cause de l'idéal de l'épouse pure, fragile, et chaste, qui ne collait pas avec les désirs et la vie sexuelle de l'homme. Le mouvement féminisme en France n'a une influence que très limitée durant le XIXe siècle comparé à son ampleur chez les voisins britanniques et allemands, mais après la Commune de Paris en 1871, qui ne va rien apporter aux femmes, la lutte pour les droits de la femme se fait plus insistante et de nombreuses organisations féministes, ainsi que des journaux, sont fondés. L'article considérant les femmes comme des mineurs est retiré du Code Civil, l'idée de verser une pension aux mères au foyer est abordée, les conditions de travail des femmes s'améliorent, le divorce est de nouveau légalisé en 1884 (il avait été interdit en 1815), les femmes gèrent leurs propres revenus, le droit de vote est discuté, mais l'assassinat de Jean Jaurès reportera son application aux années 1940.

La Décadence, mouvement de la fin du XIXe siècle, est loin d'aller de pair avec le féminisme: le courant est clairement misogyne, les courtes phrases suivantes de Baudelaire résumant bien l'idée que les auteurs décadents se font de la femme:

La femme a faim et elle veut manger. Soif, et elle veut boire.  
Elle est en rut et elle veut être foutue.  
Le beau mérite!  
La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable.

(*Eros décadent*, p.64). Le sexe féminin est considéré comme vulgaire, impur et animal, dirigé par ses instincts sexuels par l'élite culturelle et scientifique de l'époque, c'est pourquoi la femme est à la fois une arme et une cible privilégiée des écrivains décadents, qui la réduisent à l'état d'être ne vivant que pour satisfaire ses besoins primaires, et l'utilisent pour dégrader intellectuellement et physiquement l'homme. Même la vierge est hantée par l'idée de la luxure, à laquelle elle finira tôt ou tard par céder, tandis que la prostituée exerce son métier non parce que sa situation économique l'y oblige, mais à cause de son appétit sexuel

insatiable, parce qu'elle a besoin de sexe (*Eros décadent*, p.62-70). La virginité, en forçant l'homme à attendre que la femme soit prête à se donner, tout en le provoquant et le mettant à bout, est vue comme une incitation au viol (*Eros décadent*, p.69), tandis que le terme de «demi-vierge», jeunes filles vierges d'un point de vue physiologique, mais dont l'imagination est déjà totalement dépravée, apparaît. La femme fatale, puissante même après la mort, qui n'est que luxure et perversion, qui veut et se refuse, qui angoisse et envoûte l'homme, est très fréquente dans l'écriture décadente. Le sexe féminin apparaît comme un «puits sans fond» (*Figures et Formes de la Décadence*, p.53), une créature vorace, vampirique, assoiffée de sang, d'or et de sperme, qui ne demande qu'à dévorer l'homme, se l'approprier. La bouche, cette plaie dans le visage, qui reflète les contours la vulve, semble obséder l'écrivain décadent, tout comme les sécrétions et autres flux corporels féminins, comme par exemple les menstruations. Revient également le thème de la femme castratrice, qui au lieu de se soumettre à l'homme, réussit à le dominer et à lui ôter son pouvoir masculin, et à le féminiser, révélant une des grandes angoisses du sexe masculin.

Ce mémoire a pour thème la relation entre l'homme et la femme dans les oeuvres *Monsieur Vénus*, *La Marquise de Sade* et *La Jongleuse* de Rachilde. L'auteur avait défrayé la chronique en 1884, à la publication de *Monsieur Vénus*: comment une jeune femme âgée d'à peine 24 ans et issue d'une famille respectable pouvait avoir une imagination aussi perversie? Comme nous venons de le voir, la vision de la femme pendant l'époque où ces romans ont été écrits, est loin d'être avantageuse ou positive, et la Décadence exacerbe l'idée véhiculée par la société patriarcale selon laquelle le sexe féminin est synonyme d'infériorité, de vulgarité, et de luxure. Nous allons maintenant voir comment une jeune femme-écrivain décadente traite de l'interaction homme/femme et du combat des sexes dans une société misogyne alors que le féminisme commence à réellement se développer en France, à travers trois romans étalés sur 16 ans (1884-1900). Nous étudierons d'abord les femmes, héroïnes et personnages féminins secondaires, et leur rapport entre elles et avec les hommes, puis les personnages masculins principaux et leurs relations avec les héroïnes, mais aussi avec les autres femmes, afin de voir ce qui ressort de l'écriture de Rachilde, ce que le narrateur cherche à nous communiquer. En analysant de la sorte ces trois romans, que j'ai choisi car ils couvrent la majorité de la période décadente et racontent tous trois l'histoire d'une héroïne et des personnages très variés gravitant autour de cette dernière, j'espère découvrir une éventuelle évolution de l'écriture de l'auteur, sa vision de l'interaction homme/femme de la société dans laquelle elle vivait.





## Les femmes

Mary Barbe, Raoule de Vénérande et Eliante Donalger, les héroïnes des trois romans étudiés, sont des femmes hors-normes, ne suivant pas la société dans laquelle elles vivent, créant leurs propres règles. Contrairement aux personnages féminins secondaires que l'on abordera aussi dans ce chapitre, elles ont refusé de se plier aux désirs des hommes, et sont libres d'agir comme bon leur semble, protégeant cependant leur réputation grâce à leur discrétion, et dans le cas de Mary Barbe, à l'aide également de poisons lents. Elles sont en avance sur leur temps, réclamant le droit au plaisir que leur époque leur nie, et suivent leurs rêves et intérêts.

Dans les trois romans, on peut remarquer un certain intérêt de Rachilde quant à la description de ses personnages. Elle appartient en effet à une époque où on croit que l'apparence physique des gens a un impact sur leur caractère, que l'on peut déterminer le tempérament de quelqu'un en étudiant les traits de son visage.

Les héroïnes des romans étudiés ont une telle aura qu'ils éclipsent naturellement les personnages secondaires orbitant autour d'eux. Le monde se mouve autour de ces êtres, éblouissant et délaissant leurs admirateurs, soupirants (-es) et ennemis dans leur ombre, envieux mais incapables d'atteindre l'objet de leurs désirs. Parmi les personnages secondaires féminins, on découvre une palette de femmes très variée, représentant diverses classes sociales, croyances, ayant des rêves et espoirs différents. Plus encore que les héroïnes, elles sont une époque, des modes. Contrairement aux personnages masculins, elles ne dépendent pas corps et âmes des personnages principaux, ne sont pas à leur merci, mais mènent leur vie en parallèle. Elles jouent, si ce n'est toujours, souvent un rôle décisif quant au dénouement de l'histoire, et possèdent, malgré elles, plus d'emprise sur l'héroïne que ce qu'on ne devine au premier abord.

## Monsieur Vénus

*Monsieur Vénus* est le roman qui a permis à Rachilde d'accéder à la renommée par la perversion de son personnage principal, au prénom habituellement masculin, Raoule de Vénérande, et son côté révolutionnaire, innovateur, provocateur. L'auteur n'avait alors que 24 ans, et choqua le monde par son imagination désabusée et déjà tellement débauchée à un âge

si jeune. Bien que les personnages de ce roman ne soient pas aussi complexes que ceux de *La Jongleuse*, écrit 15 ans plus tard, ils nous donnent tout de même un avant-goût de la subtilité et de la richesse de l'écriture de Rachilde.

### Raoule de Vénérande

Le roman commence avec Raoule, cherchant une poignée de porte à tâtons, dans un couloir sombre, et incommodée par une odeur de pommes cuites, visiblement hors de sa sphère sociale habituelle. Sa première rencontre avec Jacques Silvert est marquée par le vocabulaire du dégoût, du malaise «Nulle odeur ne lui était plus odieuse» (p.7), «avec un frisson de dégoût» (p.8), «désagréablement impressionnée» (p.9), «avec une grande répugnance» (p.10), «mal à l'aise, la jeune femme avait envie de s'en aller» (p.11). Arrogante, elle s'amuse un peu d'entendre la voix masculine de Jacques Silvert, l'air embarrassé, lui annoncer qu'il est Marie Silvert. Cependant, ce sentiment est vite remplacé par la curiosité à la vue de l'apparence physique du fleuriste, et Raoule est «comme éblouie» (p.11) quand leurs regards se croisent, et elle délaisse l'odeur entêtante des pommes cuisantes pour étudier la physionomie de son interlocuteur. Elle se fait plus souriante, plus aimable, et se sent peu à peu et malgré elle attirée par le jeune homme, mais ne semble pas comprendre ce qu'il lui arrive, pourquoi elle réagit ainsi face à lui, avec tant d'audace « La femme eut un léger mouvement de tête, les paupières closes, n'osant regarder encore.» (p.14), «un tremblement nerveux la secouait toute entière» (p.15), «une douleur sourde traverse la nuque de Melle de Vénérande...elle passa la main sur la poitrine de l'ouvrier» (p.17). Elle semble soudain se ressaisir au langage grossier de Jacques, lui rappelant sa classe sociale, puis à la vue des yeux de Marie Silvert fixés silencieusement sur elle, elle redevient la femme hautaine et inaccessible, d'une autre classe sociale.(p.18).

La première rencontre avec Jacques Silvert, son futur cobaye, n'a pas laissé Raoule insensible, puisque celle-ci doit faire «un suprême effort de volonté pour ne pas défaillir» (p.18), mais dès remontée dans son coupé, elle s'imagine déjà dans les bras de celui-ci (p.19). On a alors la première description de l'apparence physique de Raoule de Vénérande (p. 19-20): tout comme beaucoup des personnages féminins de Rachilde, elle inspire l'autorité «sa physionomie à l'expression dure» (p.19), la rigueur, la puissance «la démarche un peu altière» (p.19), «les sourcils avaient une tendance marquée à se rejoindre dans le pli impérieux d'une volonté constante» (p.20). Elle est décrite comme n'étant ni belle ni laide, mais svelte et grande, d'allure féline, et semble posséder un feu intérieur, démoniaque «les yeux, deux

braises quand la passion les allumait, les yeux donnaient à de certains moments la sensation de deux piqûres de feu...» (p.20). Encore troublée par la rencontre, elle refuse d'aller à l'Opéra avec de Raittole comme convenu, mais prétexte avoir été témoin d'un horrible accident pour pouvoir passer la soirée à l'hôtel, seule avec ses pensées. On découvre alors la chambre de Raoule, richement décorée dans un style baroque, aux murs rouges et où trône une couche athénienne en ébène, tandis qu'une collection d'armes, des statues masculines et un piano complètent «cet ameublement profane» ( p.23), peu féminin et faisant contraste avec la pièce de Dame Ermengarde, «toute entière d'un gris acier désolant le regard» (p.23). On apprend que très tôt, malgré les soins de sa tante l'ayant isolé des dépravations du monde extérieur, Raoule tombe sur un livre ayant probablement appartenu à son père, qui éveille ses sens, et un jeune médecin, le seul qu'elle a daigné accepter dans sa chambre, prédit qu'elle va se transformer en mangeuse d'homme «ou nonne, ou monstre!» (p.27), sous-entendant que pour une femme, collectionner les conquêtes est inacceptable. En vendant son intérêt pour Jacques Silvert pour de la charité envers un futur génie à sa tante, elle commence à acheter divers meubles et tentures pour embellir, ou plus exactement pour cacher la misère du logement du fleuriste. Une semaine plus tard, Raoule fait sensation au bal de la comtesse d'Armonville, mais refuse de donner l'adresse de son habile fleuriste, voulant garder sa découverte, sa proie, pour elle seule.

On comprend rapidement que Raoule n'est pas appelée «mon neveu» par sa tante (p.28) seulement à cause de ses goûts considérés comme peu féminins à l'époque. Ainsi, lors de sa seconde visite chez Jacques et Marie Silvert, après leur avoir fait livrer diverses draperies et décorations précieuses provenant de sa chambre d'été, elle apparaît vêtue d'un costume très sobre, un fourreau noir, presque masculin, sans bijoux si ce n'est une chevalière en camée, sertie de griffes de lion (p.36). Ses cheveux sont ramenés sur le haut de sa tête en un chignon très serré, soulignant son côté autoritaire, sa volonté. Elle inspire le respect et la crainte à Jacques sans même avoir à prononcer une parole «Il resta court, intimidé par les yeux noirs et fulgurants de Raoule» (p.35).L'aura féline et démoniaque de Raoule se fait plus présente lorsqu'elle griffe le jeune homme en lui prenant la main (p.36). Elle surprend le fleuriste dans une véritable scène d'amour avec le mobilier qu'elle lui a fournit, et après avoir été ennuyée par son manque de sérieux, elle rit de lui, et l'apostrophe, hautaine, en «maitresse de maison donnant un ordre» (p.35): ayant accepté sa générosité, Jacques lui appartient. Alors qu'elle lui fait prendre un bain, l'observant sans gêne à travers le rideau du cabinet, Raoule est soudainement choquée par la beauté androgyne du jeune homme, lorsqu'il sort de la

baignoire, et se retrouve en proie à une seconde attaque nerveuse, reculant vers le lit en grondant telle une panthère (p.40-41), avant de lui sauter au cou, en lui avouant combien elle admire sa perfection, vaincue par son désir (p.43). À la vue des larmes coulant sur les joues de Jacques, elle se rend compte de son amour pour lui, et s'enfuit, submergée par un immense sentiment de joie (p.44).

Outre le côté félin, animal, de Raoule, elle effraie Jacques par ses airs diaboliques, et on retrouve régulièrement des comparaisons aux êtres maléfiques au fil du texte. Ses yeux sont en effet «noirs et fulgurants» (p.35), «deux piqûres de feu» (p.20), et elle se comporte parfois sauvagement, faisant exécuter à divers objets ornant le salon de Jacques une danse des plus hérétiques (p.36), et riant de la crainte et du choc qu'elle inspire (p.37). Plus loin, alors que Raoule lui avoue son amour pour Jacques, le baron de Raittole est convaincu qu'il va assister à «une évocation magique et voir une sorcière s'élaner du bahut mystérieux (p.71).

Au début du chapitre suivant, on trouve Raoule dans sa serre, dont l'air saturé, l'étroitesse et la moiteur en font un des lieux préférés par l'écriture décadente (*Figures et Formes de la Décadence*, p.105), allongée lascivement sur une couchette créole s'amusant de la énième demande en mariage du baron de Raittole, ne se souciant point de blesser et faire enrager ce dernier (p.47-48) avant de lui promettre de le prendre comme amant (p.54). Lorsque elle reçoit une lettre de Jacques lui demandant de l'argent, sa bonne humeur s'évapore, elle est un instant horrifiée, mais quand elle se rend compte qu'il s'agit d'une supercherie de Marie, sa passagère détresse laisse place à une froide fureur (p.49-51), et Raoule fait face à la sœur du jeune homme «menaçante et plus hautaine qu'une déesse parlant dans l'empyrée» (p.50). L'impression de puissance qu'elle dégage dans cette scène est renforcée par son extrême froideur et la longue traine de velours, qui lui donne une allure encore plus hautaine (p.50), et par sa force, lorsqu'elle écarte Marie de son chemin «d'un revers de main» (p.51). Retournant auprès de de Raittole, la jeune femme, lasse et morne, accepte d'être sa maîtresse, tout en lui avouant qu'il ne sera pas son premier amant. Le lendemain, Raoule, gaie, chantante, fébrile, prend soin à sa toilette, cette fois-ci très féminine, parée de dentelle (p.56), dans le but de se rendre à son premier rendez-vous amoureux avec l'ex-officier des Hussards. Elle change cependant d'avis au dernier moment, et met le cap sur l'appartement de Jacques. Le jeune homme, d'abord agréablement surpris par la visite impromptue, se met à craindre la femme silencieuse et dure, au comportement étrange, dont l'apparence «svelte, toute noire» (p.59), bien qu'elle soit probablement toujours vêtue de

dentelle, rappelle au lecteur le vampire, ou autre personnage maléfique. Après s'être isolés dans la chambre bleue, elle ordonne à Jacques de se taire, car elle ne vient pas pour l'entendre (p.59), nous donnant l'impression qu'elle est l'homme de la haute société rendant visite à une maîtresse bien bavarde qu'il loge; la réaction du fleuriste, boudant un instant sous les couvertures du lit, confirmant cet inversement. Après avoir été drogué par la jeune femme, Jacques, dans son délire, voit «la silhouette d'une femme noire, immense, planant comme un génie carbonisé qu'on précipite de toute la hauteur des cieux (p.62), accentuant le caractère diabolique de Raoule. Lorsque le jeune homme revient à lui, elle répond à sa détresse par de la froideur, et le repousse quand il cherche à se blottir contre elle, lui affirmant qu'il a rêvé, et quitte les lieux, et déposant derrière elle une pile de pièce d'or.

Quand, après avoir quitté l'appartement de Jacques, Raoule se retrouve nez-à-nez avec de Raittoble, qui, furieux et humilié, l'a attendu toute la journée et lui demande des explications, elle rit nerveusement et ajoute qu'étant une femme, il est tout à fait naturel qu'elle fasse le contraire de ce qu'elle a promis (p.65). Toujours souriante, malgré l'exaspération de l'ex-officier, elle lui promet de tout lui raconter si il accepte de venir dîner chez elle. De bonne humeur, elle lui raconte, triomphante, qu'elle est «amoureux» (p.69), puis, après avoir avoué qu'elle a eu des amants «pour savoir, pour étudier» (p.70-71) et s'est toujours sentie seule en étant deux, et que à présent son cœur à envie de rajeunir «cette vieille chose qu'on appelle l'amour» (p.71). Vient alors une longue réflexion de Raoule concernant l'amour, dans laquelle elle accuse l'homme, qu'elle divise en deux sous-parties: les brutaux et les impuissants, qui prennent pour ne rien donner, alors que le simple aphrodisiaque dont la femme ait besoin, qui rendrait les deux partenaires heureux, est l'amour. Elle poursuit que, si le vice était quelque chose de sacré dans l'antiquité, il est désormais honteux, tabou, naissant de nos épuisements. Il serait cependant permis d'être vicieux si on était créateur d'une nouvelle forme d'amour, d'une dépravation nouvelle, et Raoule se dit prête à endosser ce rôle, à être la prêtresse d'un vice nouveau, copiée par des partisans qui seraient bien plus fautifs qu'elle, puisque n'ayant rien inventé. À un de Raittoble dérouté, perdu, elle avoue que c'est bien un homme qu'elle aime, et lui explique comment elle a acheté un être qu'elle méprise pour son sexe mais adore pour sa beauté. La jeune femme dit son intention de faire de Jacques, qu'elle désigne en employant le pronom féminin «elle», sa maîtresse, et comment elle compte arriver à ses fins.

Raoule, d'abord agréablement surprise par la soumission de Jacques, devient

soudainement violente envers celui-ci après la première visite du baron de Raittole à l'atelier du jeune homme. Si jusqu'à maintenant, elle avait pu parfois s'adresser à lui d'une façon moqueuse voir dégradante, suite à un accès de jalousie, elle le bat, lui giflant d'abord le visage, puis plantant ses ongles dans la chair de son cou (p.84). Elle est ensuite sujette à une crise de larmes (p.85), et lorsqu'elle parvient à retrouver ses esprits, elle le mord à la nuque, mais cette fois-ci non par colère, mais par passion (p.87). Très possessive, Raoule ne supporte pas la camaraderie s'établissant entre les deux hommes, et encore moins le regard de l'ex-officier sur Jacques, accusant ce dernier de dépraver l'esprit de tous ceux qui l'approchent par sa beauté. En extase devant sa sensualité, la jeune femme déclare au fleuriste que «la chair fraîche et saine est l'unique puissance de ce monde» (p.88, réflexion typiquement décadente/esthétique) avant de lui faire promettre d'être son esclave sexuel, et d'asseoir ainsi son autorité, petit-à-petit, en lui parlant un instant d'une voix dure, pour ensuite le prendre dans ses bras en lui glissant des paroles douces dans l'oreille. Tout en soufflant le chaud et le froid, Raoule commence à s'adresser à Jacques en utilisant le féminin: «j'oubliais que tu es une petite femme capricieuse qui a le droit, chez elle, de me torturer» (p.89). Elle perd cependant son calme et sa contenance lorsque le jeune homme, à bout, ne sachant comment vaincre son indifférence et sa froideur, sous-entend que «les vicieuses ne savent pas aimer» (p.91).

Petit à petit, Raoule adopte un comportement de plus en plus masculin: elle se comporte «en homme qui n'en est pas à sa première intrigue, bien qu'il en soit à son premier amour» (p.95) en s'échappant furtivement de l'hôtel des Vénérande pour le rejoindre dès que le monde dans lequel elle se mouve le lui permet; elle offre un bouquet de fleurs blanches chaque matin à Jacques (p.96) et fait la cour à celui-ci. Petit-à-petit, l'inversion des rôles se fait visible: la jeune femme commence à s'habiller en costume d'homme lorsqu'elle rend visite au jeune homme après la tombée de la nuit (p.98). Elle le traite en courtisane (p.99), s'amusant de ses caprices et émois et parvient même à tromper le baron de Raittole quant à son identité et son sexe (p.100-101). Raoule, offensée par Marie Silvert qui fait le trottoir et accoste l'ex-officier des Hussards, frappe la prostituée à la tempe avec suffisamment de force pour la faire tomber, inconsciente (p.102) et est prête à la poignarder, folle de colère quand cette dernière se répand en obscénité sur le couple qu'elle fait avec Jacques (p.107). La jeune femme parvient presque à porter Jacques dans ses bras (p.103), pour le rassurer à la suite de l'effroi ressenti en entendant la querelle sous ses fenêtres. L'inversion des rôles se fait de plus en plus perceptible, Raoule n'est plus vraiment femme, elle adopte un comportement (galanterie,

impulsivité, agressivité), mais aussi un physique, associé au sexe mâle: «Raoule posait son pardessus avec une désinvolture très masculine» (p.104), tandis que Jacques, qui «se suspendit à son cou exactement comme l'eût fait une épouse anxieuse» (p.103), remplit son rôle de poupée malléable à la perfection. Le retour brutal et soudain à la réalité, dû aux accusations vulgaires mais cependant vraies de Marie Silvert, laisse la jeune femme un moment pensive, et son compagnon en pleurs. Après avoir passé quelques heures loin de lui pour réfléchir à la situation, Raoule revient aux côtés du fleuriste, et lui lance des mots crus et cinglants concernant sa position instable et avilissante, avant de lui proposer une solution inattendue: le mariage. Le refus du jeune homme, qui ne veut rien d'autre qu'être son esclave, la transporte dans un élan de joie lui faisant couler des larmes: Elle a atteint son but, Jacques n'a plus de propre volonté.

Après une visite de de Raittole seul chez le jeune homme, Raoule est en proie à une violente crise de jalousie, la menant à rouer de coups un Jacques effrayé et impuissant (p.131), puis à lui labourer méthodiquement le corps de ses ongles et de ses dents, telle un fauve, suite à un instant de doute quant à l'innocence et l'honnêteté de son amant (p.132-133), et l'abandonne, ensanglanté, dans sa chambre. Bien que la relation entre Jacques et Raoule soit entourée d'artifices et d'illusions, tant dans le jeu de rôles dans lequel ils entrent et sortent constamment que dans leurs costumes et l'appartement meublé par la jeune femme, cette dernière choisit ses mains nues pour punir son amant, laissant de côté d'éventuels moyens de punition plus raffinés, comme pour rendre la réprimande plus brutale, plus intense, pour lui donner plus de signification. Cette scène est un des tournants du roman, Raoule franchit une limite en blessant méthodiquement son amant: elle prépare, elle répète la mort du fleuriste tout en installant le doute dans l'esprit de Jacques quant à ses préférences et lui laisse entrevoir son propre pouvoir de séduction.

Un indéfini laps de temps s'écoule après la violente scène chez Jacques, et Raoule reçoit le baron de Raittole dans la salle de tir, durant les préparatifs pour la fête donnée à l'occasion du Grand Prix. Cette dernière, habituellement pleine de tempérament, est glaciale et furieuse, et tire sur son ami dans la plus grande indifférence, à bout portant avec un pistolet chargé à blanc (p.140), tout en lui annonçant son intention de se marier avec Jacques due, en partie, à la pression exercée par Marie Silvert (p.144). Elle lui déclare qu'elle le hait, et l'oblige effrontément à se débrouiller pour inviter le fleuriste accompagné d'un quelconque architecte, puisqu'il est la cause de l'accès de jalousie dévastateur de la jeune femme. Alors que l'ex-

officier des Hussards menace de se retirer de l'affaire, Raoule lui avoue son crime et sa chute émeut son interlocuteur, qui comprend qu'elle est autant bourreau que victime de son vice, par sa franchise et son impuissance.

Lors de la fête annuelle pour le Grand Prix, Raoule apparaît hautaine, vêtue d'une robe de gaze blanche, sans le moindre bijou ou accessoire, ses cheveux noirs relevés en un casque (p.150). On peut ici tracer un parallèle avec Eliante Donalger, qui elle aussi est souvent coiffée et habillée de cette façon, dans un style simple. Ses épaules, recouvertes d'une cuirasse d'or, et des brillants courant dans sa chevelure, la différencient cependant de l'extrême sobriété de l'héroïne de *La Jongleuse*. La Grèce Antique est aussi l'inspiration de sa robe que Raoule porte, et, après avoir été nymphe des eaux durant le bal chez la comtesse d'Armonville au début du roman, elle est maintenant Diane chasseresse (p.150), déesse connue pour sa beauté, sa virginité mais aussi pour son attitude hautaine, fière, sauvage et sa cruauté. Le baron de Raittole, de son côté, la compare à Gorgone (p.150), un monstre femelle malveillant, ayant des serpents vivants pour cheveux et dont le regard change en pierre celui qui ose le croiser (mythe de Méduse). Le costume de Raoule est également comparé à une «armure d'or» (p.153), comme si il lui servait à s'isoler du reste du monde, ou plus exactement de l'ennui et la banalité de sa classe sociale. Lorsque, après que Jacques ait effrayé Raoule en menaçant de révéler leur relation au reste des invités, leur couple dansant est tellement en symbiose, comme fusionné en un seul être, qu'il est comparé à un autre mythe de la Grèce Antique (p.157), celui que l'on retrouve dans Le Discours d'Aristophane, de Platon, racontant qu'à l'origine de la création de la Terre, les humains étaient composés de deux personnes assemblées ensemble, pouvant être soit homme/homme, femme/femme ou homme/femme (hermaphrodite). La paire Jacques/Raoule représente le mythe d'Hermaphrodite (Salmacis, nymphe vivant dans un lac, s'éprend de la beauté d'Hermaphrodite alors qu'il se baigne. Comme celui-ci la rejette, elle l'étreint de force et prie son père de les unir en un seul être bisexué, à la fois masculin et féminin. *Les Métamorphoses*, p. 143-148) à la perfection, tant les échanges de rôles et la confusion sont fréquents. Raoule se sent revivre en la présence du corps souple de Jacques, et après avoir été horrifiée par l'audace du jeune homme devant les nombreux invités, elle oublie rapidement la honte qu'elle éprouvait depuis leur dernier tête-à-tête, et, conquise, elle se laisse fondre dans ses bras, tout en discutant mariage

Après avoir annoncé franchement ses intentions à sa pieuse tante de se marier avec Jacques, en poussant l'audace jusqu'au bout en ajoutant qu'elle est déjà sa maitresse (ce qui



rendait le mariage inévitable à l'époque, avec risque pour la femme de tomber dans la déchéance si la relation pré-maritale était découverte par sa société), Raoule se charge de l'éducation et de la préparation du fleuriste à sa nouvelle vie d'homme aisée, en compagnie de de Raittoble, bien que sa jalousie atteigne des sommets lorsque son fiancé et son ami sont dans la même pièce. Elle est toujours à fleur de peau, laissant éclater sa colère et sa violence dès que l'occasion se présente. La jeune femme, qui se marie pour réhabiliter son amant, tout en ayant conscience que le monde va désormais les fuir, organise des noces peu traditionnelles, sachant qu'ils n'ont plus besoin de faire semblant, ils sont maintenant déçus. Lors du mariage, la jeune femme est vêtue d'une longue robe de damas blanc argenté, accompagnée d'un pourpoint de cygne (p.172), animal symbolisant Apollon, mais aussi supposé chanter davantage et avec plus de force avant de mourir, ce qui peut suggérer une apogée avant la fin terrible du couple. Elle a également coupé ses cheveux; elle porte désormais des boucles courtes, lui donnant une allure garçonne, entremêlées de fleurs d'oranger sous le voile de mariée (p.172). Contrairement à la mariée habituelle qui apparaît comme pudique et chaste, Raoule a «une physionomie hardie» (p.172), et semble se moquer complètement de ce que la société peut penser d'elle, ou de son mariage: en épousant un homme de la classe ouvrière, elle est bannie, mais en même temps libérée de son monde et de ses codes. Le vocabulaire qui ressort dans les pages suivantes, utilisé pour décrire les heures précédant la nuit de noces, est principalement d'un registre sombre, lugubre. Ainsi, Raoule, inquiète parce que son mari n'a pas réapparu depuis la cérémonie, salue des demoiselles d'honneur «d'un geste élégant et rapide comme le salut de l'épée» (p.173), «la plus profonde obscurité, le plus discret silence» règnent dans la partie de l'hôtel où se trouve la chambre nuptiale, le visage de la tante, Mme Ermengarde, apparaît comme «une évocation spectrale» (p.173), et cette dernière maudit sa nièce pour ses débordements (p.174), lui donnant «un tressaillement superstitieux» (p.174). Cette scène semble déstabiliser quelque peu Raoule, qui espérait cacher la vérité derrière le mariage à la vieille femme, qu'elle respectait probablement malgré ses idées et croyances d'un autre siècle. M. de Sauvarès compare l'hôtel à un tombeau (p.176) et lorsque les derniers invités quittent les lieux, ils laissent les salons déserts, où le silence et l'obscurité profonde règnent (p.176).

Dès qu'elle s'enferme dans la chambre nuptiale, Raoule change de vêtements, laissant glisser sa robe argentée pour enfiler un costume entièrement noir, et admirant ensuite son reflet, celui d'un véritable héros dont rêvent les jeunes filles (p.176). Il est aussi indiqué qu'un «imperceptible duvet brun» (p.176) retousse ses lèvres, comme si la transformation de la

jeune femme n'était plus seulement psychique, mais aussi physique. La supposée disparition de Jacques n'était donc qu'un farce pour se débarrasser des invités plus rapidement. Dans la chambre en question, qui, tranchant avec le reste de l'hôtel, refoule de trésors exotiques et d'une forte influence orientale, se trouve un portrait de Raoule (p.179), en costume de chasse Louis XV, accompagnée d'un lévrier et un fouet dans la main, comme pour renforcer l'impression qu'il s'agit plus d'un temple dédié à l'amour, à la beauté, où le couple peut donner libre cours à ses fantaisies et que seul l'inversement des rôles y fait loi. Après avoir un instant contemplé et admiré le corps assoupi de son mari, la jeune femme entreprend de séduire le fleuriste, qui souhaite qu'elle lui fasse la cour, «une vraie cour, comme à pareille heure peut en faire un époux quand c'est un homme de ton rang.» (p.181). Cependant, lorsque Raoule découvre sa poitrine, des seins au galbe rond, féminins (p.184), le voile de l'illusion tombe, et Jacques, après avoir admirablement joué son rôle de vierge capricieuse, se retrouve brusquement aux emprises de la réalité, à savoir que son épouse, aussi douée qu'elle est à reproduire le comportement masculin, restera à jamais emprisonnée dans un corps de femme, et est la proie d'une crise d'hystérie (p.185).

Trois mois plus tard, bien que très isolés par la société, les jeunes mariés semblent avoir totalement adopté leurs rôles, Raoule fumant des cigarettes turques et baisant la main de Jacques, faisant rougir ce dernier (p.187), mais elle demeure la femme de M. Silvert en public. L'ennui, la routine pourrait cependant menacer leur couple: un soir ils retardent en effet «l'heure du plaisir» (p.186), et décident de rompre leur solitude en invitant dès le lendemain de Raittole, qui n'est pas réapparu à l'hôtel depuis le soir des noces, et est probablement bien plus son égal intellectuel que Jacques, mais qui est également synonyme de tension, distorde et jalousie dans l'harmonie des mariés. Les trois personnages renouent contact, et l'ex-officier des Hussards se rend régulièrement à l'hôtel des Vénérande. Lorsque son époux ne rentre pas à l'hôtel, un soir, Raoule ne revêt pas son habit noir, marquant ainsi qu'elle est trompée par son mari en tant qu'épouse, et non en sa qualité d'amant (p.193). Lorsque celui-ci, ivre de colère, revient de son escapade et lui annonce qu'elle l'a dégouté de toute les femmes, Raoule a une réaction des plus féminines: elle s'évanouit (p.194).

Un mois plus tard, soupçonnant Jacques de s'être rendu chez le baron de Raittole, Raoule enfle son costume d'homme «pour ne pas être reconnue» (p.196), et se rend chez son ami, où elle parvient à tromper le concierge, qui la prend pour un proche du baron. Ce dernier, hors de lui, explique à son amie, demeurant très froide et calme, la situation: Jacques s'est

rendu chez lui habillé en femme dans le but de le séduire. Le couple échange leurs habits, et Mme Silvert, ayant d'abord apparut comme blonde au valet de chambre qui n'y voit que du feu, est maintenant brune (p.200). Comprenant que le jeune homme est en train de lui échapper, Raoule orchestre elle-même froidement la mise à mort de son mari en la camouflant sous un duel, sachant très bien que le jeune homme n'a aucune chance contre de Raittoble, et le réveille le matin de sa mort, lui laissant croire qu'elle lui a pardonné (p.201). Dès le soir de la mort de Jacques, Raoule s'occupe de sa transformation (p.209), et visite ensuite la chambre nuptiale chaque soir où elle passe des heures à se recueillir devant le mannequin de cire, qu'elle continue d'aimer (p.210-211). Elle tantôt habillée en femme portant le deuil, tantôt en homme, le changement constant d'apparence physique, et donc de personnalité, ainsi que la solitude et la réclusion dans laquelle elle vit nous suggère qu'elle a sombré dans la folie.

Raoule de Vénérande apparaît comme un personnage très fort, ayant beaucoup d'assurance et peu d'intérêt et de respect pour les mœurs de son époque: curieuse et intelligente, elle est très ouverte aux choses nouvelles et fait tout pour combattre l'ennui dans lequel son sexe, qui limite les divertissements à l'éducation des enfants, les bals et les œuvres de charité, la confine. Elle refuse de porter le carquois que ses contemporains lui ont façonnés, mais cherche au contraire à faire ses propres découvertes, repoussant toujours plus loin les frontières de l'inconcevable pour une jeune femme de son rang, et transgresse les codes imposés par son monde. Elle se refuse aux nombreux prétendants qui l'approchent, et la plupart sombre dans la folie ou se suicide, même de Raittoble, pourtant très sur de lui et tenace, s'y cassera les dents. Très audacieuse et forte de ses expériences, (elle a eu des amants «pour savoir, pour étudier» p.70-71) elle a appris que le désir et le plaisir féminin n'ont pas lieu d'être dans la société patriarcale dans laquelle elle vit, et décide alors de créer un nouveau vice, qui lui donnerait le droit à l'orgasme, en inversant les rôles des deux partenaires. Avec Jacques, c'est Raoule qui impose les règles de jeu du début à la fin, d'abord contre le gré du jeune homme, qui se laisse cependant rapidement convertir et se transforme en pantin, grâce aux ruses de sa compagne. La chambre bleue, que la jeune femme a aménagée à côté de l'atelier, est comme un jardin secret, un havre dans lequel elle n'a pas besoin de jouer, de faire semblant pour être reconnue dans son monde, elle peut être ce qu'elle veut. Elle finit cependant par épouser son amant, au grand damne de toute sa société, probablement parce-qu'elle en a assez de se cacher, et souhaite vivre son amour au grand jour, malgré ce que cela

implique concernant sa vie sociale. Il est assez difficile de comprendre l'amour de Raoule pour Jacques: lourd d'esprit et grossier, il n'est clairement pas intéressant sur un plan intellectuel; seul son physique semble admiré par la jeune femme, qui en décadente qui se respecte, glorifie la volupté du jeune androgyne. Mais leur histoire est une course contre le temps, perdue d'avance: si il n'avait été tué, la beauté de Jacques, éphémère, se serait fanée quelques années plus tard, et son épouse aurait déserté le lit conjugal, à la recherche d'un remplaçant encore plus beau, plus parfait. Avec la mort du fleuriste, arrangée par Raoule, la transformation du jeune homme atteint la perfection: il lui appartient désormais à elle seule, à l'abri des regards qui le convoitaient, son silence et son immortalité le magnifiant.

Le narrateur cultive la confusion en ce qui concerne l'identité sexuelle de Raoule, et laisse transparaître cette incertitude dans les costumes qu'elle porte. Ainsi, ses tenues sont souvent très simples, sans accessoire ou artifice inutile, l'image même de la sobriété. Lors de sa seconde visite chez Jacques Silvert (p.36), elle est vêtue d'un simple fourreau de drap noir, presque masculin, sans bijoux pour égayer cet habit, sauf une chevalière, bague généralement portée par les hommes. Elle est décrite comme svelte, donc probablement sans formes témoignant de sa féminité, et ses cheveux sont relevés en un sobre chignon serré, alors qu'une chevelure libre est synonyme de sensualité, ce qui nous indique qu'elle ne cherche pas à séduire en employant son apparence. Quand Raoule s'apprête à retrouver le baron de Raittole (p.56), elle est habillée d'un corsage ruisselant de dentelle, et d'humeur légère, comme adaptée à sa tenue et au rôle qu'elle joue, elle se sent «femme», ce qui nous suggère qu'elle est rarement si féminine, et en effet, tous les autres costumes décrits ensuite dans le roman auront au moins un élément masculin, ce qui souligne qu'en choisissant Jacques, elle abandonne cette partie d'elle même. Lorsqu'elle visite la chambre de Jacques, à la tombée de la nuit, son accoutrement est franchement masculin, des bottes vernies au chapeau de cheval en passant par la coiffure courte (p.100-101), car, protégée par l'obscurité, Raoule, peut se montrer telle qu'elle est intérieurement, sans avoir à craindre d'être reconnue. En public, la jeune femme est souvent plus féminine, mais toujours simple, comme nous le prouve sa tenue lors de la fête organisée pour le Grand Prix (p.150). La robe est faite de gaze blanche, nous donnant une illusion d'innocence, cependant le vocabulaire de la guerre est très présent dans la description de ses cheveux qui sont «relevés en casque grec» et «piqués d'un croissant de diamant à pointes phosphorescentes» tandis que ses épaules portent «une cuirasse de maille d'or» (p.150). Elle est également comparée à Diane, déesse grecque de la chasse dans la phrase suivante. Le vêtement de Raoule, lors des noces, laisse aussi deviner sa double identité: elle

porte une robe de damas blanc argenté et un pourpoint de cygne, mais sous le voile de mariée apparaît une coiffure courte, garçonne (p.172), comme si le personnage qu'elle joue dans sa classe sociale et celui qu'elle est quand elle rejoint Jacques dans sa chambre à la nuit tombée commençaient à se rejoindre. C'est la dernière fois que Mlle de Vénérande est décrite portant un costume féminin, après cette scène, son côté masculin semble avoir emporté la lutte concernant son apparence, et s'affirme.

Raoule de Vénérande est l'une des premières héroïnes créées par Rachilde, âgée de 24 ans lors de sa publication, et le lecteur peut remarquer que ce roman est moins nuancé, moins ambigu que les suivants, l'interaction avec les hommes est ici très claire: Raoule sait ce qu'elle veut, contrôle ses partenaires et parvient à ses fins, coûte que coûte.

### Les personnages féminins secondaires

Dans *Monsieur Vénus*, les personnages féminins secondaires sont au nombre de deux: Marie Silvert, la sœur de Jacques Silvert, et la tante de Raoule de Vénérande, Mme Ermengarde. Toutes deux sont radicalement opposées l'une à l'autre et représentent deux extrêmes, l'une étant la religion, la chasteté, l'autre la luxure, la débauche, Raoule n'étant pas au milieu, mais ayant inventé son propre pôle, la création d'une «dépravation nouvelle» (p.73)

D'un côté, Mme Ermengarde est une pieuse vieille dame, d'origine noble, dont le but, en tant que chanoinesse, est de marier sa nièce, dont elle est la tutrice, pour ensuite aller finir ses jours dans un couvent. «Son roman» (p.24) se résume en un peu plus d'une page. Après une brève passion pour un poitrinaire, le comte de Moréas, qui mourut subitement, elle se dévoua au Christ, lui offrant un amour chaste et immortel et à la tutelle de sa nièce, devenue orpheline à la mort de son père, Jean de Vénérande tout en se préparant à son entrée au couvent dès que celle-ci se sera mariée. Elle est décrite comme dévote (p.24), et sa chambre, totalement nue et grise acier, «désolant le regard» (p.23), nous suggère une personne chaste, sans fantaisie et plutôt ennuyeuse. Elle aime profondément sa nièce, mais en l'appelant innocemment «mon neveu», elle est loin de s'imaginer combien elle est proche de la réalité. Pleine de préjugés et naïve, Mme Ermengarde est d'abord choquée lorsque Raoule invite Jacques Silvert et Martin Durand au bal donné à l'occasion du Grand Prix, s'horrifiant de leurs noms et de leurs tenues et manières; lorsque sa nièce lui apprend qu'elle veut se marier, elle tombe des nues en découvrant que ce n'est pas de Raittole mais le fleuriste qui est l'objet de cette demande, et quand Marie Silvert lui raconte de quelle sorte d'amour il s'agit et développe sur le sujet, c'est

la goutte d'eau qui fait déborder le vase: la pieuse tante s'enfuit pour son couvent juste après le mariage, maudissant sa nièce.

Marie Silvert contraste fortement avec l'autre personnage féminin secondaire. Elle provient de la classe populaire, est prostituée, et finira par diriger un bordel. La sœur de Jacques est un condensé de tout ce qu'il y a de plus sordide et de méprisable, s'offrant à qui la voudra bien que malade, jalouse de l'intérêt que Raoule porte à son frère, après avoir cherché à tirer un maximum de profit du couple, elle menace de le dénoncer et complotte contre celui-ci. Elle manipule son frère et l'amour de Raoule, cherchant presque immédiatement après sa visite de lui soutirer de l'argent, et quand de Raittole, qu'elle trouve bien joli homme, se dévoue à lui donner ce qu'elle veut afin de la faire terre, elle semble en tomber amoureuse, et s'imagine déjà l'épouser, et faire partie de sa classe sociale. L'officier, dégoûté, finit cependant par la rejeter devant Jacques et Raoule, et Marie, enragée de voir un bel avenir qu'elle croyait possible s'envoler, ne comprenant pas qu'il s'était offert pour protéger ses deux amis, se répand en immondices et menaces. Lorsque Raoule et Jacques se marient, Marie, se rendant compte que son emprise sur le couple va disparaître, puisque celui-ci va se révéler au grand jour, raconte toute l'histoire à la tante Ermengarde, qui choquée, quitte immédiatement l'hôtel Vénérande pour le couvent tout en maudissant sa nièce (p.174).

## Conclusion

Les personnages féminins de ce roman sont très contrastés, aux antipodes les uns des autres: l'une se comporte en fille de la Décadence, la seconde est très pieuse, tandis que la dernière est une prostituée de bas-étage. Le mépris pour le narrateur pour les deux dernières citées est palpable: les railleries ayant pour cible l'amour de Dieu de la tante de Raoule sont cinglantes, tandis que le dégoût pour Marie Silvert contamine le lecteur. Toutes les trois se battent, séparément, avec un but commun: l'homme. Raoule est prête à tout pour transformer Jacques, Dame Ermengarde rêve du jour où elle quittera l'hôtel pour le couvent et consacrer le reste de sa vie à Dieu, alors que Marie ferait n'importe quoi pour obtenir les faveurs du baron de Raittole, et la richesse et le pouvoir se cachant derrière l'homme. Ces trois femmes sont cependant bien incapables de s'entre-aider, et se battent au contraire les unes contre les autres, bien décidées à provoquer la chute de l'adversaire. Si Raoule est admirée voire crainte par son entourage masculin, les deux autres femmes sont au contraire tournées en dérision et méprisées par de Raittole, ayant honte de sa relation avec Marie, qui au départ était un sacrifice afin de protéger son amie de la diffamation, et qui se transforme petit-à-petit en une

relation sexuelle qu'il a du mal à terminer et à se passer.

## La Marquise de Sade

*La Marquise de Sade* se situe un peu à part, car le roman décrit principalement la jeunesse de Mary Barbe, avec seulement un tiers de la nouvelle concernant sa vie adulte. Le narrateur nous montre comment Mary est devenue ce qu'elle est, quelle est la cause de son comportement sadique.

### Mary Barbe

Dès les premières pages du roman, le lecteur comprend que quelque chose ne tourne pas rond dans le comportement de Mary: sa tante a une opinion très négative de la petite fille, qui passe ses journées «à rêver dans les coins noirs, la chatte de la cuisinière sur les bras, berçant la bête avec un refrain monotone et pensant on ne savait quoi de mauvais.» (p.7), tandis que la fillette, calculatrice et sournoise, a «un rire silencieux» (p.8) lorsque Tulotte, à bout, finit par céder et l'emporte dans ses bras. Mary est curieuse, et pose beaucoup de questions à première vue innocentes, mais ayant un côté glauque, morbide: les hauts arbres cachant non un jardin, mais un cimetière (décor privilégié de la Décadence, *Figure et forme de la Décadence*, p.105), son envie d'aller au Puy de Dôme, royaume des loups, exaspérant ainsi sa tante. L'ennui, l'incompréhension de sa famille et les réprimandes (souvent injustifiées) semble jalonner sa vie. En arrivant à l'abattoir, sa curiosité de petite fille soif de savoir la fait désobéir et débouche sur une scène des plus dramatiques, se terminant par la mise à mort d'un bœuf sous les yeux effarés de Mary, qui s'évanouit, et qui sera un fil rouge pour le reste de l'histoire. En rentrant chez elle, alors qu'elle cherche à être réconfortée par ses parents, elle ne provoque que leur incompréhension et leur irritation «Ah! Si tu étais un garçon, au moins!» (p.21), puis, après un accès de fièvre la faisant délirer durant la nuit, la fillette est ardemment fouettée par son père. De ce violent épisode naît la haine de l'héroïne envers le sexe masculin «Si tu voulais...je t'apprendrais à griffer l'homme, l'homme qui tu les bœufs...l'homme, le roi du monde!» (p.30). Ainsi, le thème est lancé: le but de l'existence de Mary est désormais d'anéantir l'homme, cet être monstrueux synonyme de destruction.

La première description de la tenue de la fillette nous laisse découvrir une petite fille bien habillée et propre «toute délicate dans sa robe de piqué blanc bouffante, sa capote de satin à bavolet ornée d'un bouquet de pâquerettes et de ruches de tulle» (p10-11). Les fleurs

renforcent le côté naturel, non-affecté et innocent de l'enfant, tout en contrastant avec son attitude manipulatrice et malicieuse, et surtout avec la place dans laquelle elle se trouve, l'abattoir. Le narrateur nous donne une description détaillée de l'apparence physique de Mary alors qu'elle est évanouie, après avoir assisté en cachette à la mort d'un bœuf (p.16). Comme les héroïnes de *Monsieur Vénus* et *La Jongleuse*, la jeune fille est décrite comme «jolie, mais un peu bizarre», et possède également leurs cheveux sombres luisants et lisses, un corps mince, une peau pâle et une allure hautaine. Les détails suivants, «la bouche mince avançait légèrement la lèvre inférieure dans un rictus de dédain déjà trop accentué» et «ses yeux clos étaient si rapprochés l'un de l'autre que la ligne des sourcils semblait se rejoindre comme un trait d'encre» (p.16), d'après Diane Holmes, font partie des «signifiants rachidiens de mal inné» (*Motherless Daughters: Rachilde's Women*, p.126). Cependant, contrairement aux regards sombres et durs de Eliante Donalger et Raoule de Vénérande, Mary ouvre des yeux clairs, bleus doux et vagues (p.16), un regard de femme (p.16), ce qui peut suggérer que la fillette est plus mature qu'elle ne paraît. Bien que la description du corps de Mary soit plutôt sommaire, nous apprenant seulement qu'elle ne possède pas les rondeurs enfantines mais est déjà souple et maigre, le narrateur souligne l'apparence de son pouce, qui est long, rejoignant la première phalange de l'index, ce que l'on croyait, à l'époque, être un signe précurseur d'une future dépravation de l'esprit.

Bien que vivant avec le régiment, la jeune Mary apparaît comme un être solitaire, ayant pour seule compagne une chatte qui lui lacère les bras et le visage de ses coups de griffes. Elle est cependant déjà très consciente de son rang, et répond aux plaisanteries des officiers par de simples hochements de tête indifférents et dédaigneux, et préfère ceux qui la gâtent, en lui envoyant par exemple des dattes (p.34). Malgré les nombreux personnages qui l'entourent, elle n'a pas encore trouvé un camarade de jeu, «celui qui, sans s'occuper du chef, serait tout d'un coup monté sur une table pour exécuter des tours de force» (p.34), autrement dit celui qui défierait son père. D'un naturel plutôt passif, ne cherchant pas à éveiller l'attention, Mary obtient cependant l'effet contraire durant une fête organisée pour les enfants d'officiers par la fille du général d'Apreville: elle s'attire d'abord les foudres de l'hôtesse lorsque le cousin de cette dernière complimente la beauté de la fillette, puis lorsqu'elle en vient aux mains avec un jeune garçon de trois ans son aîné, qu'elle défigure en le mordant et le griffant, telle une chatte, après que celui-ci lui ait pris et blessé son agneau (p.40-41). Sa jupe de taffetas blanc déchirée durant la scène marque une rupture avec le passé, Mary vient de proclamer la guerre à l'homme par cette première révolte, après avoir perdu son innocence à l'abattoir, elle laisse



maintenant derrière elle son respect pour la gente masculine. En rentrant chez elle, enragée, Mary fait une fois de plus face à l'incompréhension de ses parents, qui pensent tout simplement qu'elle a besoin de petits frères pour lui former le caractère.

Le régiment est peu après envoyé à Dole, et le colonel obtient, par la force, une maison humide et lugubre, ayant peu de fenêtres et regorgeant des trésors moisissants d'une vieille et cruelle dévote qui tuera froidement la chatte de Mary et sa portée, tout en inculquant à la fillette la peur de l'enfer. Quand elle découvre l'intendant de la propriétaire de la maison dans le lit de la cuisinière de la famille Barbe, elle est injustement fouettée en retour. La petite fille se met rapidement à haïr les dévots, tandis que son mépris pour le sexe masculin et ses futurs penchants se font de plus en plus palpables lorsqu'elle chasse des officiers entrés par erreur dans sa chambre d'une voix impérieuse, outragée, une voix de femme, en leur lisant la devise inscrite sur le lit «aimer, c'est souffrir» (p.54-55).

Le séjour de Mary chez les Corcette est une véritable révolution pour la petite fille. Le changement commence lorsqu'elle laisse de côté son éternelle jupe de flanelle blanche, pour un jupon espagnol, rouge (p.69), et gâtée par ce couple sans enfant, elle abandonne son air grave, s'épanouit et prend petit à petit conscience de son pouvoir sur les hommes quand sa chevelure noire déroulée pour être coiffée, provoque l'admiration des officiers présents, tout en s'entortillant autour des cous de ces messieurs, comme pour les étrangler (p.75-76). Dure, elle blesse Jacquiat, l'officier qui l'accompagne durant les promenades en montagne avec Mme Corcette, de ses paroles franches et tranchantes, et évite tout contact physique avec le sexe masculin «J'aime pas qu'on m'embrasse!» (p.78). Durant le séjour de Mary chez les Corcette, survient un événement qui va bouleverser son enfance: sa mère, Caroline, meurt en accouchant d'un petit garçon. Personne n'aura le courage de lui annoncer la nouvelle et c'est son oncle le docteur qui se chargera de la lui apprendre, en lui présentant le nouveau né, petit monstre rougeaud, brailleur et se portant bien dans sa chambre. La fillette, hors d'elle, voit dans la naissance de son frère une nouvelle preuve de la puissance destructive du mâle et s'enfuit en hurlant.

Le narrateur nous offre une nouvelle description de l'apparence de Mary, quelques années après la mort de sa mère, alors qu'elle se rend chez M. Brifaut, l'horticulteur. Les traits de son visage se sont accentués, lui donnant un air général de constante tristesse, mais le mal dormant en elle se fait de plus en plus présent dans son regard et à la commissure de ses lèvres (p.86). Elle voit en son frère qu'un être inutile qui braille à longueur de journée, et que tout le

monde lui préfère, et chacune de ses paroles concernant sa mère et combien elle lui manque, ne reçoivent qu'incompréhension et méchanceté en retour. Mme Corcette, devenue la maîtresse de son père, la délaisse également. Le corps de la jeune fille, tout comme ses tresses d'encre, s'allonge et commence à prendre une tournure féminine avec des hanches arrondies laissant deviner une taille fine. Mary porte encore le deuil, sillonnant silencieusement la campagne iséroise habillée d'une robe de cachemire noire, avec une guimpe et un chapeau de paille brune sur la tête, et semble ne se détendre qu'en compagnie de son ami Siroco (p.87). Consciente de son pouvoir sur son jeune ami, qu'elle tyrannise, après un échange de coups elle le force à cueillir la rose chérie par le vieil horticulteur, l'Emotion, car puisqu'elle est désormais son amoureuse, il se doit de lui offrir tous les cadeaux qu'elle réclame (p.94-97). La mort du garçon, emporté par un gros rhume, la bouleversera, et lui fait perdre sa seule source de chaleur et de réconfort. Longtemps, même adulte, Mary recherchera Sirocco parmi les hommes qu'elle rencontrera, Paul Richard lui rappelant par exemple «le petit Sirocco de Vienne, l'enfant trouvé au bord du Rhône, dans un tourbillon de vent» (p.228).

Peu après la mort de Sirocco, c'est Célestin qui est accidentellement tué par sa nourrice complètement saoule, avec l'aide indirecte de Mary, qui, observant la scène, se garde bien de prévenir qui que ce soit, trop contente de pouvoir enfin se débarrasser de son frère («Toi, murmura-t-elle, tu as fini de pleurer!» p.129), et espérant obtenir ainsi toute l'attention de son père, elle n'affiche aucun remords («Une heure après elle dormait, un sourire aux lèvres, du sommeil des innocents!» p.129). Mary est de plus en plus solitaire et silencieuse, garde ses secrets pour elle même, au comble de sa famille («Toi...on ne sait plus ce que tu veux ni ce que tu penses.» p.119).

Après avoir déménagé en Alsace, le colonel fait cadeau d'un poney à Mary, et, avec les officiers de son père comme moniteurs, elle apprend à monter comme un garçon, rendant Daniel fier du «regard impertinent droit à son but» (p.150) de sa fille. Lors d'une des fêtes pour enfants organisée par un négociant de Haguenau, la petite fille est parée d'une «toilette de circonstance en crêpe blanc ornée de nœuds de velours noir» tandis que ses cheveux sont relevés sur sa tête à l'aide de perle (p.151). Il est noté que Daniel Barbe «failli oublier que ce n'était pas un mâle!», l'allure masculine de Mary ainsi que la mort du petit frère pouvant être la cause du radoucissement du père.

Après que la garnison est déplacée en Bourgogne, un carrousel est organisé, Mary tenant l'un des rôles principaux, celui du génie de la guerre. Elle a maintenant 12 ans, et son

visage s'est endurcit. Sa bouche, très rouge et marquée d'un rictus dédaigneux, contraste nettement sur sa peau, pâle, tandis que ses yeux lancent des reflets métalliques, ses cheveux sont plus bruns, son nez plus long. Elle est décrite comme taciturne et hautaine, sauvage, peu influencée par l'ambiance joviale régnant à Joigny. Le vocabulaire du fauve est beaucoup employé dans sa description: «élancée, panthère, indomptée, griffes, nature sauvage» (p.163), ainsi que plus loin dans «ses yeux rapprochés comme ceux des félins, ses dents pointues féroce­ment blanches» (p.165), «ses hanches s'arrondissaient, élégantes et félines (p.189), et à la fin du roman, «ses jolies mains félines»(p.283), et «le mordant à la hanche» (p.284). Mais elle est aussi parfois assimilée à un monstre: «rire de faunesse» (p.219-220). Lors du carrousel en question, elle est affublée d'une robe de soie violet sombre qui dégage sa hanche, relevée à la grecque et épinglée de camés d'or, avec des cothurnes, chaussures de la Grèce Antique, ont des lacets d'argent. Mary porte également une cuirasse soulignant des formes qu'elle n'a pas encore, ornementée de faux rubis, créant l'illusion d'un flot de sang ruisselant de son cou, et est coiffée d'un casque d'argent orné d'aigles d'or sur ses cheveux libres, tandis qu'elle tient une lance effilée en guise de sceptre (p.163-164). Comme chez les héroïnes étudiées précédemment, on remarque une nette influence de la Grèce Antique dans son costume, ayant l'air, elle aussi, d'une Diane chasseresse des temps modernes, étant même comparée à une «petite furie antique» (p.167). Dans toute la scène, le lecteur a plus l'impression d'avoir affaire à une femme qu'à une jeune fille: elle parle d'un ton ferme et donne des ordres aux filles du trésorier (p.165), certaines d'entre elles étant probablement plus âgées qu'elle, et, excitée par l'odeur de la poudre, elle sourit «d'un orgueilleux sourire de femme qui ne doute pas de la victoire» (p.166), hypnotisant les spectateurs. Le dénouement du spectacle n'est cependant pas tel que Mary l'attendait, et elle se retrouve en proie à une rage inexplicable, jetant le drapeau destiné au vainqueur dans le sable, traitant les participants de lâches.

Après la mort de son père sur le champs de bataille, Mary se retrouve à la garde de son oncle, Antoine-Célestin Barbe, un médecin vieillissant qui n'aime pas les femmes. Après l'avoir ignorée pendant 3 ans, il se résout à discuter avec elle de son avenir. Elle est alors très belle, vêtue d'une simple robe noire, sous sa lourde chevelure luisent des yeux très bleus, et répond à ses questions d'un air des plus hautains (p.181-183), mais ce qui intéresse son oncle au plus haut point, est son pouce, qu'elle a de très long, atteignant la première phalange du majeur et le compare à la main d'un criminel exécuté récemment (p.183-184), ce qui, d'après Diane Holmes, est un «des signifiants rachidiens de mal inné» (*Motherless Daughters: Rachilde's Women*, p.126). Le docteur, étudiant à la loupe Mary qui se développe, note que la

jeune fille embellit: «Sa taille avait une moyenne finesse, sans le recours du corset qu'il [Antoine Barbe] lui interdisait absolument; ses épaules tombaient gracieuses sur des bras nerveux d'un dessin mièvre mais solide; ses pieds étaient étroits, à souhait cambrés; ses hanches s'arrondissaient, élégantes et félines. Son visage doré s'illuminait du reflet suave de ses yeux.» (p.189). Il est noté plusieurs fois que Mary sent le réséda (p.185, 192), une plante originaire d'Afrique du Nord et d'Europe aux vertus calmantes, cependant le docteur semble le seul à remarquer ce parfum, qui semble lié aux moments où la jeune fille le séduit par son intelligence et sa perspicacité. Antoine Célestin, sous le charme, décide alors de se charger de son éducation, lui donnant libre accès aux livres les plus explicites, n'omettant aucun détail de l'anatomie humaine, la transformant en petite doctoresse, aussi savante que ses étudiants, sans se rendre compte qu'elle utilise ce qu'il apprend contre lui. Petit-à-petit, Mary prend le contrôle de la maisonnée, et torture son oncle de réflexions mordantes, sans prendre la peine de cacher le dégoût qu'elle ressent à l'égard des sentiments qu'il éprouve pour elle. Elle vend la mèche à Tulotte, et lui donne libre accès aux caves, lâchant ainsi un monstre contre le pauvre vieil homme effaré.

À son 18ème anniversaire, durant lequel elle doit être fiancée au baron de Caumont, Mary se présente à son oncle, rongé par son amour pour la jeune femme, dans une robe des plus osées (p.196-197). Elle avait souhaité porter une toilette représentant la souffrance, et le résultat choque le vieil homme: il est ébloui par tout le vert (couleur synonyme de malheur dans le théâtre français) et reste sans voix à la vue de la nudité et de l'étroitesse de l'ensemble. La cuirasse de velours, égaillée d'un paillon doré et de dentelle blanche, s'échancre entre les deux seins, et laisse les hanches nues, tandis que la jupe, très près du corps, est parsemée de branche de rosiers, sans fleurs, est finie par une traine de mousseline neigeuse «s'effilant en un corps d'insecte miroitant et fabuleux» (p.197), la description de la toilette rappelant vaguement la mante religieuse, animal symbole de la gynocratie. Ses cheveux sont relevés, très serrés sur sa nuque, à l'aide d'une barrette sertie d'un oiseau comme transpercé par la pointe de l'objet. Mary, ayant choisi la couleur verte car «il éclairait son teint de brune et donnait à son regard voilé de cils épais un scintillement humide comme les regards de femme en ont au bord de l'eau.» (p.196), comme si elle cherchait à avoir une touche humble dans son costume éclatant d'assurance, est également armée d'un éventail en plumes de lophophore, oiseau coloré de la famille du paon, derrière lequel elle fixe Antoine Barbe de «son regard étrange, inquiétant comme celui d'un oiseau de proie.» (p.198). Le docteur se souvient alors d'une scène, durant laquelle la jeune fille apprend la vérité sur la procréation, où elle est vêtue

d'un peignoir de lin blanc, un peu ouvert et sans corset en dessous, dessinant ses hanches, dures (p.199). La blancheur du vêtement et ce qui s'ensuit nous laisse penser que c'est à ce moment précis que Mary perd le peu d'innocence qui lui reste, quand le vieil homme la «viole» mentalement, la débauche.

Durant la nuit de noces, Mary, froide, dure impose ses conditions à son nouvel époux: elle ne veut pas d'enfants. Franche, elle lui explique qu'elle ne l'aime pas, veut juste se débarrasser de son oncle, et elle lui présente, en détails, les poisons violents que lui a donnés Antoine, qu'elle n'hésiterait pas à utiliser si de Caumont ne respectait pas ses vœux. Glacé, ce dernier se retire, promettant de faire chambre à part. Peu après, en rentrant, seule, de vacances au pays de Bade après une dispute avec son mari, Mary fait plus ample connaissance avec Paul Richard, un étudiant orphelin pris en charge par Louis de Caumont, son père. Elle est alors vêtue d'une «robe de pongé havane, une étoffe d'apparence mouillée, dessinant son être aux merveilleuses formes» (p221), avec un bouquet de fleurs un peu défraîchi accroché à sa poitrine, tandis que ses cheveux, d'un noir de jais, se mêlent à ceux, blonds, du jeune homme. Paul lui rappelant Sirocco, elle se prend immédiatement d'affection pour celui-ci, ses saignements de nez, causés apparemment par des émotions fortes, le rendant plus fascinant encore; elle a d'autre part compris que le garçon est le fils de son mari, qu'elle méprise infiniment. Sachant qu'il est amoureux d'elle, la jeune femme se met alors à tourmenter l'étudiant, à souffler le chaud et le froid, se serre contre lui en lui faisant milles promesses, pour mieux se dérober quand il essaye de la saisir, pendant plusieurs semaines, rendant son mari, qui suspecte un amant, fou de jalousie. Elle transforme rapidement Paul en un espèce d'esclave, ne vivant que pour la rendre heureuse, provoquant des saignements de nez pour lui faire plaisir. Cependant, lorsque Mary s'exclame «Je ne t'aime pas, je mentais!» (p.244), cela en est trop pour Paul, il ne supporte plus le manque de respect de celle qu'il aime, et la viole. Bizarrement, après avoir été furieuse, comme enragée, contre le jeune homme, elle finit par se calmer, lui disant que c'est de sa faute, qu'elle est une coquette et qu'il a bien agi. Brusquement en larmes, «elle qui ne pleurait jamais» (p.246), elle lui avoue qu'elle lui a tendu un piège, son mari est en train de rentrer. Mary a tout simplement voulu se venger de Louis de Caumont pour l'avoir appelé «courtisane.»

La scène dramatique entre Louis de Caumont, son épouse et son fils ainsi que le viol semble avoir rendu Mary plus dépendante, plus attachée à Paul. Elle lui rend visite régulièrement, comme un prédateur, un loup ou un vampire, attiré par l'odeur du sang de sa

victime, impression renforcée par le fait qu'elle est souvent habillée de fourrures. En montant les marches menant à son appartement, la jeune femme, répand autour d'elle une odeur de vanille (p.248). Il est noté qu'en se déshabillant, elle ôte «des guirlandes qui la gênaient» (p.249), ce qui nous laisse penser qu'elle n'est pas à l'aise dans son accoutrement, qu'elle se met en scène. Ainsi commence le début d'une série de visites adultères, où Mary se présente chez Paul Richard, portant une voilette noire, tantôt habillée de velours, tantôt de satin (p.252), arrivant en robe de bal, ressortant en costume de ville (p.253).

Après la mort de son oncle qu'elle a plus au moins causé grâce à des années de mauvais traitements, d'humiliation et avilissement, Mary reprend les simple robes noires qu'elle chérissait avant son mariage (on peut faire ici un parallèle avec Eliante Donalger, qui préfère aussi ce genre de costume), et son mari se surprend à la trouver encore embellie, avec son visage doré et ses yeux aux mystérieux reflets, se rejoignant sous ce qu'il croit être le chagrin dû à la mort du docteur, sous la lourde chevelure et le parfum de réséda (p.260). La jeune femme, après avoir éliminé Antoine-Célestin devenu encombrant malgré son adoration pour elle, continue cependant d'échafauder de nouveaux plans pour se débarrasser de son mari: elle invite ainsi la comtesse de Liol, une des nombreuses maitresses de Louis de Caumont, à ce que cette dernière croit être une rencontre amoureuse avec elle, tout en promettant à son mari qu'il pourra être spectateur, caché derrière un store (p.274). Mary la reçoit dans un salon luxueusement meublé, avec une grande cheminée. Mary, «hermétiquement boutonnée» (p.274) arbore son éternel air de dédain, et est habillée d'une simple robe noire et de longs gants de suède, son costume rappelant plus celui d'un bourreau, et à juste titre, que celui d'une femme s'apprêtant à en séduire une autre. Et en effet, alors que la comtesse se met littéralement à nue devant elle, la baronne de Caumont se saisit d'un tisonnier, qu'elle avait préalablement chauffé sur la braise, et l'enfonce dans son flanc, la marquant ainsi à vie (p.275).

Pour se débarrasser de son mari, Mary utilise un des poisons légués par son oncle, probablement le plus avilissant de tous: Louis de Caumont est en effet proie à une dégradante et incontrôlable frénésie sexuelle, l'épuisant physiquement et le transformant petit-à-petit en monstre aux yeux de la société alors qu'il essaie de s'en prendre à tout ce qui bouge, tandis que sa femme prend le rôle de l'épouse pure qui reste fidèlement aux côtés de son mari pour l'aider dans son épreuve en public, et le méprise et le bat dès qu'ils sont seuls, tandis qu'elle rejoint, tous les soirs, Paul Richard, logeant dans une auberge voisine. Cette mascarade dure

six longs mois, jusqu'à ce que Louis de Caumont, amaigri et vidé de toute énergie, meurt quasiment sous les yeux de son fils qu'il n'est plus capable de reconnaître. Ce dernier finit cependant par comprendre quel rôle Mary a dans la maladie de son père, et la quitte. Elle essaye en vain de le retenir à l'aide de ses charmes et promesses, mais lorsqu'elle se rend compte que la partie est perdue, elle s'élançe, furieuse, et telle une panthère, le mord à la hanche et lui arrache un bout de peau avant qu'il s'enfuit.

Les années passent, et après avoir tué lentement son mari et avoir été déserté par son amant Paul Richard, Mary, blasée par son siècle, mène désormais une vie oisive, solitaire à Paris, dormant le jour et arpentant les quartiers sombres de la capitale la nuit, à la recherche de nouvelles horreurs, et de son égal masculin, elle une «femelle de la race des lionnes» (p.287). Elle s'approche maintenant de la trentaine, et sa description, qui évoque un être irréel, surhumain, mi-femme mi-monstre, fait froid dans le dos: «le blanc de son œil conservait la teinte nacréée qu'ont les regards de vierges, et cet œil, sans s'agrandir, devenait long, ressemblant au rictus railleur d'une bouche mi-fermée.» (p.288). L'impression d'avoir à faire à un être diabolique, à une espèce de vampire sur lequel le temps n'a aucune emprise, est renforcée par «sa pâleur dorée, accentuée par les veilles multiples, rendait tout le sang de ses joues au sang de son cœur, toujours froid pourtant, mais régulier comme une machine que rien ne doit enrayer.» et «elle rôdait la nuit et dormait profondément le jour,[...] adorait les bains glacés qui détendent les muscles et garantissent des humeurs» (p.288), tandis le sentiment que Mary est indestructible se lit dans «Son être d'une chair incorruptible passait au milieu des hystéries de son temps comme la salamandre au milieu des flammes» (p.288). Ses cheveux, tels ceux de Méduse, semblent presque mener leur propre vie «lourds, très rebelles, se détordant sans cesse» (p.288). Il est noté, un peu plus loin, que ses yeux clairs sont en train de foncer à la vue d'un jeune travesti (p.292), comme si la découverte d'un nouveau vice avait des répercussions sur son physique. Elle vagabonde à travers Paris, un loup sur le visage et habillée d'un domino (robe munie d'un capuchon) afin qu'on ne la reconnaisse pas, flanquée d'un groupe de journalistes et autres compagnons qu'elle méprise pour leur lâcheté (p.286).

La dernière scène du roman se situe lors de la visite de Mary de Caumont à un abattoir parisien, scène similaire à celle ouvrant le livre, sauf que cette fois, c'est la fille qui va chercher du sang pour son propre plaisir, et non parce-qu'elle est tuberculeuse, comme l'était sa mère. Emmitouflée dans des fourrures de martre (probablement d'hermine, dont le pelage hivernal blanc était très recherché pour la fabrication de fourrures), accentuant sa pâleur et son

air innocent, feignant d'être poitrinaire pour s'attirer la sympathie des hommes présents (p.296), elle boit, délicatement, tout en échafaudant ses plans futurs de meurtre sur des travestis, qu'elle considère comme des «mâles déchus» (p.297).

Mary Barbe représente la femme qui a vaincu l'homme, qui a su l'utiliser savamment et le soumettre à ses désirs. Elle se comporte en véritable monstre en compagnie de ses victimes, mais se montre irréprochable en public, apparaissant d'abord comme une jolie jeune fille intelligente, puis comme une épouse modèle qui se dévoue pour soigner son mari d'une maladie répugnante.

Comme l'avance Jean de Palacio, «la problématique décadente définit toujours la femme comme spectatrice d'une exécution capitale, (Baudelaire le notait déjà), avant d'en être l'actrice, réintégrant son rôle de bourrèle, digne émule de Sanson ou de Deibler.» (*Figures et Formes de la Décadence*, p.111). Cette affirmation colle parfaitement à l'héroïne de *La Marquise de Sade*, témoin de l'exécution d'un boeuf au début de l'histoire. Dès les premières pages, le lecteur comprend que la petite Mary Barbe est une fillette étrange, malicieuse, tant le texte est jalonné de descriptions négatives. Dans le troisième paragraphe du roman, la petite fille pense à «on ne savait quoi de mauvais» (p.7), a un rire silencieux qui signifie «peut-être que l'enfant connaissait déjà la valeur d'une égratignure faite à propos» (p.8) à la page suivante, puis il y a l'affaire du pouce aussi long que celui d'un meurtrier...Cependant, c'est «l'assassinat» du boeuf innocent qui déclenche le besoin de se venger de l'homme de Mary, son interaction avec son père, personnage violent et injuste, son frère, petit être brailleux adoré par la famille et indirectement responsable de la mort de sa mère, et son oncle, la reléguant sous les toits pendant trois ans pour ensuite lui montrer un intérêt incestueux, ne feront que renforcer et confirmer sa vision, sa haine du sexe masculin. Quand il la donne à Louis de Caumont, Antoine-Célestin a découvert depuis peu le monstre qui se cache sous la lourde chevelure de sa nièce dont il est devenu l'esclave, mais il est trop tard: rayonnante de beauté, la jeune femme séduit savamment son entourage, utilisant sa volupté comme un instrument de torture. Mary est la femme fatale, «qui veut et se refuse, cruelle sans pitié, voluptueuse sans désir, changeant d'humeur aussi insolemment que d'amant» (*Eros décadent*, p.69), elle est également ce que la Décadence appelle une «demi-vierge»: elle est physiologiquement vierge, mais à l'esprit perverti par ses lectures avec son oncle. Mary soumet rapidement son mari, qui pense pouvoir former sa jeune épouse, à son pouvoir, et tout comme avec son oncle, elle



entame un procédé de dégradation totale de sa victime, qui perd petit-à-petit toute dignité avant de mourir misérablement, ressemblant plus à un vieillard qu'à un homme dans la force de l'âge. Après avoir perdu Paul Richard, auquel elle semblait singulièrement s'être attachée après que ce dernier l'eut violé, elle devient un être solitaire, blasé par son siècle et à la recherche de son égal masculin, tandis qu'elle voit en les travestis peuplant les rues parisiennes à la nuit tombée de nouvelles proies.

Mary Barbe, contrairement à Eliante Donalger, semble préférer la simplicité à l'exubérance des costumes et du maquillage de cette dernière, et revêt volontiers une sobre robe noire, à l'exception de la tenue extravagante qu'elle aborde durant la fête donnée pour ses dix-huit ans, dont la couleur verte rappelle vaguement la mante religieuse, insecte dont la femelle est réputée pour manger son mâle durant l'accouplement. C'est cependant son apparence physique qui est réellement intéressante: contrairement à ses consoeurs avec lesquelles elle partage la chevelure brune, Eliante Donalger et Raoule de Vénérande, qui sont grandes et sveltes, Mary Barbe est, quant à elle, plus voluptueuse et très belle. Elle est la femme fatale, celle «qui cherche à provoquer, ou provoque inconsciemment, la (ruine, déchéance, folie, mort...) de ceux qu'elle envoûte.» (*La Femme-démon* p.17). Alors qu'elle grandit, le vocabulaire utilisé pour la décrire se transforme peu-à-peu, et l'apparence de celle qui était une jolie fillette étrange, quoique toujours belle, devient de plus en plus cruelle («cet oeil, sans s'agrandir, devenait long, ressemblant au rictus railleur d'une bouche mi-fermée» p.288) et rappelle le grand félin: «ses hanches s'arrondissaient, élégantes et félines» (p.189), «femelle de la race des lionnes» (p.287), «ainsi que les bêtes de carnages les mieux portantes» (p.288), «moitié la lionne qui cède à l'instinct» (p.296). Sur la fin du roman, on a tout simplement l'impression d'avoir à faire à un monstre, ou à un vampire: «elle vivait des nerfs des autres plus encore que des siens propres, suçant les cerveaux de tous» (p.288), «elle rôdait la nuit et dormait profondément le jour» (p.288), «pâleur dorée» (p.288), «les senteurs vivifiantes de ces chairs qu'on abattait lui montaient au cerveau» (p.296-297)...

Mary Barbe est cependant à la fois le bourreau et la victime de l'homme: bien qu'elle ne vit que pour détruire et avilir le mâle, ce qu'elle a déjà réussi avec son oncle et son mari, c'est l'homme et la société patriarcale dans laquelle elle vit qui l'ont rendu telle qu'elle est, de par leur incompréhension et leur mépris de la femme.

## Les personnages féminins secondaires

Dans ce roman, les personnages féminins secondaires gravitant autour de Mary Barbe sont plus nombreux et offrent une grande variation de personnalité.

La cousine Tulotte, de son vrai nom Juliette Tulotte, est une vieille fille diplômée. Peu féminine, elle mène d'une main de fer l'éducation de Mary, ne montre aucune tendresse envers celle-ci à laquelle elle préfère le frère. Elle est dure et injuste avec sa nièce, et répond aux peurs de la petite fille par les menaces ou les coups et a un penchant pour la bouteille, et est probablement amère dû à sa situation de femme éduquée mais vivant aux dépens de ses frères, faute de s'être mariée. Elle reproche à ce dernier, qui a en elle une confiance totale et lui laisse diriger la maison au même pied d'égalité que Caroline, son choix d'une épouse mièvre et sentimentale. À la mort d'Henri Barbe, elle se voit obliger d'emménager avec son frère Célestin et Mary à Paris, où elle s'ennuie, regrettant les soirées militaires et l'alcool qui y était servie, mais devenant plus douce envers la jeune fille, qu'elle voit comme une alliée dans sa misère. Cette dernière finira par amadouer Tulotte en lui donnant libre accès aux caves de l'hôtel, et a en faire une arme redoutable et constamment alcoolisée contre le docteur son oncle.

Caroline Barbe est la mère de Mary Barbe, une femme à la santé fragile, écrasant continuellement sous les reproches son mari et le reste de sa famille, qui voudraient sa mort. Lorsque sa fille lui fait part de ses craintes ou chagrins, sa seule réponse est qu'elle n'a pas besoin de plus de fatigue, mais de repos, et que Mary lui donne beaucoup de mal et lui fait de la peine. Elle ne sort jamais de sa chambre drapée de bleu et refuse d'aller dehors, n'osant pas mettre un pied dans le jardin de peur d'y trouver un os provenant du cimetière voisin et s'offusquant de l'odeur en provenant, alors que la famille est stationnée à Clermont. La jeune femme est morbide, demandant à son mari d'emporter son cercueil avec lui lorsqu'elle sera morte, sentimentale et est jalouse de la cuisinière, Estelle. Étant poitrinaire, elle boit tous les matins du sang frais de bœuf, ce qu'elle semble apprécier, bien que le traitement ne semble pas avoir d'effet sur sa santé. Caroline est égoïste, et regrette très souvent de ne pas avoir eu un garçon à la place de Mary. Elle meurt avant d'atteindre 30 ans en accouchant du petit frère de celle-ci, Célestin.

Estelle, la cuisinière, est constamment entourée des deux intendants du colonel Barbe dans la cuisine, qu'elle chasse périodiquement lorsque son intérêt se tourne vers le très pieu

intendant de Melle Parnier, une vieille fille très pieuse et mauvaise, tuant les chats de Mary, chez qui la famille Barbe loge à Dole. Elle représente le vice au féminin: elle est feignante, sale, injuste et brutale voir violente quand elle a bu envers Mary, à qui elle préfère, comme le reste de la famille, son petit frère. Bien que Caroline, probablement jalouse ne l'aime pas et se plaigne de son mauvais travail aux cuisines, le colonel Barbe refuse de la mettre à la porte, argumentant qu'elle apporte de la gaieté dans la maisonnée, autrement si morne. Se laissant gouverner par ses envies, et influençable, elle devient soudainement très pieuse durant sa courte liaison avec M. Anatole, faisant des remarques sur la piètre éducation religieuse de Mary, avant de retourner à ses débauches une fois celle-ci passée.

### Conclusion

*La Marquise de Sade* nous offre une palette de personnages féminins très variée, avec, la encore, un antagoniste très religieux (la dernière des Cernogand) et cette fois, méchant, tenant un petit rôle, mais surtout, de nouvelles femmes de la classe ouvrière, comme Estelle, la cuisinière, et de la petite bourgeoisie, représentée par la famille Barbe. Nous en apprenons un peu plus sur les conditions de vie des femmes de l'époque: Tulotte, bien qu'ayant un diplôme d'institutrice, est obligée de vivre sous le même toit que son frère et de servir de gouvernante, car non-mariée, elle n'aurait jamais les moyens d'habiter seule même si elle travaillerait, elle est dépendante du revenu d'un homme. Le narrateur dresse un portrait acerbe de la bourgeoisie de campagne, ici représentée par des êtres bêtes et mauvais, arrogants et ignorants, gouvernés par leurs envies et désirs, tandis que la seule aristocrate du roman, la dernière des Cernogand, est une femme dont la piété n'a pour égale que sa méchanceté, elle n'est pas aussi inoffensive que la religieuse dame Ermengarde rencontrée dans *Monsieur Vénus*. Mary, de par sa froideur et son intelligence, se détache singulièrement du reste des personnages de sexe féminin abordés dans cette nouvelle, victimes de la société patriarcale. Si, tout comme dans *Monsieur Vénus*, les femmes de ce roman se battent chacune pour leur propre cause, incapables de s'entre-aider, l'alliance inattendue entre Mary et sa tante Tulotte, malgré des années de mauvais traitements, va se révéler très efficace pour faire tomber Antoine-Célestin Barbe.

### La Jongleuse

La Jongleuse est le plus récent de ces trois romans, il fut en effet écrit en 1900, 16 ans après *Monsieur Vénus*. Rachilde a alors 40 ans, son écriture a mûri, ce qui se ressent

nettement dans cette histoire, où les personnages sont plus profonds, ambigus, plus difficiles à analyser.

### Eliante Donalger

Dès la première page, on est plongé dans le mystère et les contrastes de Eliante Donalger. Le port altier, l'allure fière la rend inaccessible, elle est admirée mais crainte, comparée à une véritable reine («cette femme laissait trainer sa robe derrière elle comme on peut laisser trainer sa vie quand on est une reine», *La Jongleuse*, p.25). Tout comme dans *Monsieur Vénus*, le roman commence avec l'héroïne se déplaçant dans un couloir obscur, mais contrairement à Raoule de Vénérande, Eliante Donalger sait où elle va, elle respire la sérénité, la toute puissance, elle est clairement maîtresse des lieux, et de tout ce qui se passe autour d'elle. Elle inspire le secret, le monde des ténèbres (p.25) et est même comparée à un spectre «ces muets fantômes éveillaient l'idée d'une prochaine catastrophe» (p. 26). Le narrateur nous donne une description de son visage très détaillée dès la seconde page, dans laquelle le vocabulaire de la mort est prédominant: «lui serrant la gorge à l'étrangler, la chute d'un corps, enveloppe funèbre, de minces oreilles rouges qui paraissaient vraiment saigner, elle était plus blanche, mains de deuil...». On a l'impression qu'elle est en route pour une veillée funèbre ou un enterrement. Plus loin, Eliante est même comparée à une momie (p.155), ce qui souligne sa pâleur, sa froideur, son absence de vie, tandis que ses yeux sont «profonds comme des gouffres, sans lueur» (p.187), nous rappelant un crâne aux orbites vides. Le visage de cette femme tranche avec le reste de sa personne, habillée très chastement, de part l'excès de maquillage. Elle est à maintes reprises comparée à une poupée, probablement à cause de la perfection de son maquillage, mais aussi à cause de son immobilité, sa froideur, son absence expression faciale. Ses gestes appellent également à la confusion, car Eliante fait à la fois preuve de précaution, de raideur, synonyme d'âge avancé, mais aussi de souplesse et de rapidité («Elle était si flexible, se penchait avec une telle promptitude que, tout à coup, on la devinait plus jeune, plus animale, peut-être gaie, capable de courir.» p.28), dénonçant sa relative jeunesse. Le contraste s'accroît encore lorsque, après nous avoir détaillé l'habit sobre et simple qu'elle porte, ainsi que la voiture discrète et élégante qu'elle possède, le narrateur nous laisse entrevoir un autre aspect de Eliante «Mais elle déployait, à la fin de ces monotones soirées officielles, une écharpe violente, une écharpe d'aventurière, comme un feu d'artifice» (p.29), nous révélant un personnage double, caméléon. Elle semble avoir plusieurs couches, comme plusieurs personnalités, comme le suggère l'épaisseur et la diversité de ses

habits «Elle montait en voiture, arrangeait le flot noir de la robe, les flots multicolores du manteau et faisait jaillir des jupons légers, très blancs, de la mousse de champagne.» (p.30). Est également mit en relief la différence entre la propreté, l'élégance et la froideur d'Eliante et les manières gauches et populaires de Léon Reille, qui intimidé, ne sait comment se comporter (p.31). Plus loin, on a une description de la main d'Eliante, qui, elle aussi, s'avère être pleine de contrastes: elle est à la fois frêle et puissante, a une couleur maladive mais sent les fleurs des îles, et contrairement au reste de sa personne, n'est parée d'aucun bijoux ou artifices (p.34). Eliante semble avoir un parfait contrôle de ce qui se passe autour d'elle, rien ne la surprend ou ne la sort de son masque d'indifférence hautaine, pas même les manières grossières de Léon Reille, ce qui ne manque pas de déstabiliser et d'irriter son admirateur. Entourée de mystères, elle maîtrise impeccablement la situation, et elle invite avec un sourire aux lèvres le jeune homme à monter en voiture pour se rendre chez elle, chose impensable à l'époque, et malgré les banalités échangées durant le trajet et ses moqueries concernant la jeunesse de son compagnon, Eliante demeure inaccessible pour ce dernier. Elle ne s'offense pas des insolences que Léon, confus et sentant sa fierté de jeune mâle en danger, lui lance durant le repas, et ne cesse de lui filer entre les doigts, répondant à ses questions les plus offusquantes par de l'ironie tout en mélangeant diverses potions, telle une magicienne. Peu après, elle lui dit franchement que le choix de se livrer à lui est sien, et décide de lui montrer un magnifique vase, et comment l'objet peut remplacer l'homme, sous le regard révolté de son hôte. Le ton est lancé: l'homme n'est pas indispensable au bonheur de la femme.

Lors de sa deuxième visite chez Mme Donalger, Léon trouve une femme qui s'est métamorphosée: Eliante porte un tailleur noir, très ennuyeux et son teint non fardé, est jaune, comme celui d'une personne souffreteuse (p.62), et joue à la perfection le rôle de la tante vieillissante et malade, dépassée par la nouvelle génération, sous les yeux effarés du jeune homme qu'elle met au supplice, tandis qu'elle excuse la vulgarité de sa nièce et feint l'ignorance et un esprit obtus «-Moi, je ne sais pas, je ne sais rien...Je désire ne rien savoir» (p.66). Eliante, ne faisant pas les choses à moitié, va même jusqu'à proposer à Léon, toujours durant cette première visite officielle, de demander en mariage sa nièce Missie, personnage qu'il trouve clairement grossier, puis accepte d'être sa maîtresse, avant de lui raconter rapidement l'histoire de sa vie, révélant ainsi un peu de ses rêves et frustrations à son pauvre hôte qui est trop effrayé par ce qu'il entend pour être capable d'écouter. Lorsqu'elle réapparaît quelques heures plus tard, prête pour le théâtre, elle est de nouveau la séductrice, serrée dans une robe fourreau et très maquillée (p.78) et ignorant les effronteries de Léon (p.80), qui

aborde déjà la question du mariage, ne plaisantant qu'à moitié. Comprenant qu'Eliante le mène en bateau lorsqu'elle affirme qu'elle ne veut pas d'amant, le jeune homme la pince effrontément et violemment à la cuisse, sous les jupons, dans la voiture qu'il partage avec la nièce et la tante, ne provoquant cependant pas la moindre réaction, pas le moindre cillement de sourcils de la part de Mme Donalger, ce qui augmente sa fureur.

La sortie au théâtre est suivie d'une lettre poétique écrite par Eliante et destinée à Léon, dans laquelle elle s'ouvre, explique ce qu'elle désire. Elle soulève la question de leur différence d'âge et du futur, lui rappelle son souhait de le voir épouser sa nièce de façon à le «conserver comme le vase tunisien» (p.90) tout en affirmant qu'elle l'aime, bien qu'il semble que c'est d'un amour platonique dont elle rêve, que le moindre contact charnel briserait. Elle est cependant prête à se donner si il se marie à Missie, comme la part d'un contrat, tout en reconnaissant et défendant les défauts de la jeune fille, soulignant au passage que «elle peut devenir une compagne très amusante» (p.88). Une fois de plus, elle ne rencontre qu'incompréhension et moqueries de la part de Léon, qui choisit de croire qu'Eliante est folle pour expliquer qu'elle n'est pas encore sa maîtresse.

La fois suivante, elle le reçoit en corsage et robe de chambre blanche, l'air angélique et lui parle en toute franchise de ses souhaits et désirs concernant sa relation avec Léon et l'avenir de sa nièce (p.94), tandis que le jeune homme peine à suivre son esprit, et le chemin de ses pensées. Malgré les sarcasmes et mots cinglants de l'étudiant, qui, contrairement à sa compagne, est incapable de maintenir son sang-froid, celui-ci est beaucoup plus attaché à Mme Donalger qu'il veut ne l'avouer, lui qui disait ne pas vouloir s'éprendre d'aucune femme (p.33). Eliante, avec ses réponses floues, à demi-mot, son langage singulier, met son admirateur à bout, qui ne sait que penser, et songe à la violer, mais oublie rapidement cette dernière idée lorsqu'elle propose de lui montrer sa chambre, et réussit à calmer ses ardeurs en abordant le sujet de son défunt mari. Le jeune homme, d'abord plein de compassion en entendant l'histoire d'Eliante et de son tyrannique époux, est complètement révolté par les statuettes obscènes que son hôtesse lui montre, et qu'elle garde secrètement dans un placard, comme de précieux trésors. Quand Léon lui demande quelle sorte de monstre pourrait utiliser de tel objet, Mme Donalger lui répond simplement «-Mais le seul Amour! Mon mari! Vous! Tous ceux qui aiment...» (p.124) avant de l'embrasser silencieusement tandis que Missie tambourine sur la porte contre laquelle ils sont appuyés.

Après une lettre morbide («pas de cercueil à trois, hein?» p.132), confuse et par moment

insultante («tu te promènes dans l'automne d'un monde...» p.133) de Léon où ce dernier, visiblement à bout, vaincu, exprime ses sentiments, et qui reçoit pour seule réponse une invitation formelle à un bal de jeune fille, Eliante apparaît enfin comme la jongleuse aux couteaux, vêtue d'un simple maillot d'acrobate, portant un masque noir ne laissant apparaître que sa bouche très rouge, déguisée, se mettant en scène, et révélant une silhouette très souple et masculine, androgyne (p.141-142). Très exposée, elle envoute l'assemblée, au grand dam de Léon, mais jongle pour elle-même, inconsciente de ce qui se passe autour, elle est enfermée dans son univers où la vie défie la mort. Après la représentation, elle s'habille d'une redingote de velours noir, paraissant quelque peu austère, mais s'ouvrant sur une cascade en soie jaune souffre, mêlée d'améthystes et de rubis (p. 151), reflétant l'apparence sobre, sérieuse et parfois malade de Eliante, cachant un esprit ardent, plein de vie et de jeunesse, tandis qu'elle se montre froide et distante avec Léon, sous-entendant que leur amour n'est qu'éphémère. Elle ajoute que son mari est mort à cause d'elle, et qu'elle ne veut pas se donner car elle veut passer sur sa «vie comme le rêve et non comme une réalisation vulgaire» (p.149), tandis que le jeune homme, à bout, ne sait plus que penser. Eliante est également comparée à un fruit rare, exotique, lorsque, tout en se mouvant entre les tables où sont assis ses invités, elle leur offre des bonbons, gâteaux et politesses, mettant en contraste son aspect de femme fragile, et son audace, son défi à la vie et à la mort, de jongleuse aux couteaux. Elle semble toujours jouer un rôle, toujours jongler, si ce n'est pas avec des armes tranchantes, avec les hommes (p.152).

S'ensuit une correspondance entre Eliante et Léon, ce dernier passablement ennuyé par le comportement changeant de la jongleuse, ne croyant plus ce qu'elle écrit, et la suspectant d'avoir envoyé ce genre de lettre à bien des admirateurs, mettant en doute son honnêteté, et, suprême insulte, d'avoir eu de nombreux amants. Sa correspondante voit cependant à travers son jeu, et répond avec la simple phrase «la femme honnête est celle qui cède» (p.171), que la société patriarcale a formé la femme d'une façon qui accommode leur futures escapades amoureuses, et que les hommes «veulent tous la même chose» (p.172). Léon défie Eliante de lui rendre visite «déguisée en femme de quarante ans» (p.182) de façon à le guérir d'elle.

Eliante rend visite à Léon dans sa chambre d'étudiant à la date requise, en costume de dévote prête pour aller à l'église, jouant la mère/la tante de Missie qu'elle souhaite marier à Léon (p.184). Son accoutrement de veuve d'officier de marine, composé d'un ensemble en laine, lui épaississant la taille, et d'un voile noir, lui donnant un teint jaune, ainsi que son expression grave, vieille, effraie au plus haut point le jeune homme, qui s'imagine que la

femme qu'il désire, habituellement soufflant le chaud et le froid, n'est plus, qu'elle a cessé de jongler. Quand elle apprend que sa nièce l'a calomnié et a menti sur son âge, lui donnant cinq ans de plus, elle est horrifié, pour la première fois elle n'a plus le contrôle de la situation, et l'idée que l'étudiant croit qu'elle a réellement quarante ans, qu'elle a l'air d'une femme de quarante ans, la dévaste, et elle s'enfuit, laissant Léon plus amoureux que jamais, et oubliant son manchon derrière elle.

Après avoir remis Missie froidement à sa place pour ses mensonges, et lui avoir pardonné, Eliante et sa nièce continuent d'échafauder leurs plans de mariage, bien que la jeune femme sache que ce n'est pas elle que Léon veut, mais sa tante. L'étudiant réapparaît à l'hôtel rapidement, et Mme Donalger l'accueille, vêtue d'une robe-peignoir mauve, fermée par une améthyste (dans la mythologie grecque et romaine, cette pierre est sensée protéger contre l'ivresse, peut-être Eliante la porte t-elle pour rester maîtresse d'elle-même?), et le casque de ses cheveux noirs est «en cimier de guerrière» (p.198-200), alors qu'elle annonce, parfaitement calme, à son oncle, devant un Léon Reille médusé, que ce dernier est venu pour faire la cour à sa nièce. Peu après, Eliante s'énerve pour la première fois, quand Léon, prétextant vouloir s'interroger sur son nom de jeune fille (en fait sa date de naissance), demande à voir son extrait de naissance, et, en découvrant qu'elle est d'une famille noble, lui reproche ses origines. Hautaine, elle le traite froidement et avec sarcasme, ce qui a pour seul effet d'augmenter la colère du jeune homme, mais la scène est brusquement interrompue par Missie, à qui sa tante annonce que Léon, pris au dépourvu et impuissant, a reçu l'autorisation de lui faire la cour. Elle s'enfuit ensuite dans ses appartements, étouffant en compagnie des deux jeunes gens.

Après cette visite suit une lettre très touchante d'Eliante, bien que plutôt confuse, dans laquelle elle sous-entend que leur amour est désormais mort, que Léon est perdu pour elle, bien qu'elle l'aime toujours. Dans sa réponse, le jeune homme précise que Missie le dégoûte, après quoi il reçoit un billet de Mme Donalger, lui promettant d'être à lui la nuit suivante. Quand l'étudiant se présente à l'hôtel, il est accueilli par Eliante, vêtue de la fameuse robe de Noël, la robe des fiançailles, blanche, comme pour célébrer un nouveau départ (p. 226). Après avoir dansé et joué de la harpe, Eliante accepte de léguer le contenu de ses malles, émanant une forte odeur d'épices et pleines de vêtements et autres trésors de ses voyages avec son défunt époux à Missie et Mademoiselle Fréhel, la harpiste. Sur leurs supplications, elle revêt une robe espagnole, très échancrée, laissant apparaître ses seins, et dessinant toutes les



courbes de son corps, puis commence une danse endiablée, le clou de son spectacle (p. 240-246), l'érotisme de celle-ci scandalisant sa nièce jalouse et enflammant Léon. En réponse à l'exclamation de Missie «des danseuses pareilles, faudrait les tuer» (p. 246), Eliante met en scène sa propre mort à l'aide de fard, se traçant sur la poitrine un flot de sang et détruisant ainsi son costume, sous le regard épouvanté de ses hôtes (p.246), avant de retrouver sa robe des fiançailles.

Enfin, elle se prépare à sa dernière scène, après avoir avoué à Léon qu'elle a légué tous ses biens à sa nièce et son oncle, et qu'il ne lui reste que son costume de jongleuse et sa robe noire, comme si il s'agissait d'un retour à sa condition originelle de jongleuse dans l'âme, et parallèlement veuve. Eliante orchestre alors son dernier tour: vêtue de son maillot de soie noire et du masque blanc, elle jongle avec ses couteaux près du lit où Léon et Missie ont passé la nuit, puis, sous leurs yeux terrorisés, elle laisse l'un des poignards tomber sur sa gorge, et l'y enfonce, le flot de sang rouge sortant de sa bouche et de sa gorge tranchant sur sa peau blanche, très fardée (p. 254-255).

En résumé, Eliante Donalger est un personnage plein de contrastes, de profondeur, probablement le plus élaboré et complexe des personnages de ces trois romans. Elle est avant-tout une énigme, très difficile à analyser, et plusieurs lectures du roman ne font que brouiller encore la vision qu'on a d'elle. Elle semble à la fois comme d'un autre univers, comme sortant de tout droit de l'antiquité grecque, et a des idées très modernes concernant la place de la femme dans sa société. Elle semble avoir à la fois vieille comme le monde et inaccessible, vivant dans une bulle qui ne peut être brisée, mais propose spontanément à Léon de monter dans sa voiture pour venir dîner chez elle, et le taquine durant tout le trajet, comme une petite fille. Son précédent mariage l'a apparemment beaucoup marqué, et bien des années plus tard, le mari défunt a toujours une emprise sur elle. Eliante paraît avoir un parfait contrôle de la situation, Missie et surtout Léon n'étant que des pions qu'elle bouge comme bon lui semble, mais ses sentiments pour le jeune homme paraissent poser un véritable dilemme quant à la réalisation de ses plans. Elle est définitivement hors de portée de l'étudiant, qui, avec son esprit obtus, est incapable de suivre le train de ses pensées, ils ne jouent pas dans la même ligue. Bien que la différence d'âge entre eux deux ne soit que de treize ans, elle semble beaucoup plus importante, de part les manières grossières, impatientes de Léon, mais aussi à cause de l'intemporalité d'Eliante. Elle passe son temps à souffler le chaud et le froid, écrivant

des déclarations d'amour passionnées pour ensuite les retirer ou banaliser, rendant le jeune homme, qui jurait ne jamais tomber amoureux, fou de rage et de désespoir. Même morte, elle continue à hanter Léon, qui la voit dans les yeux de sa fille. À la fin du roman, il est difficile de savoir si Mme Donalger a manipulé son admirateur tout du long de façon à ce qu'il épouse sa nièce, ou si elle avait réellement des sentiments pour lui.

La plupart de ses robes sont au premier regard très sobres et chastes; montantes, elles lui enserrent la gorge, et ne laissent voir que très peu de chair, si ce n'est les mains et le visage. Cependant, elles sont également très serrées, collantes, et dessinent toutes les courbes de son corps, comme si Eliante était totalement nue. On remarquera l'intérêt porté à sa bouche, qui, très rouge, se détache du reste de son visage, détail décadent (*Figures et Formes de la Décadence*, p.53-63) On peut aussi remarquer un aspect félin dans son apparence et ses mouvements lestes et agiles («La créole, d'un mouvement souple se jeta sur le tapis de son salon, où elle eut un bond de panthère en gaieté» p.201). Sa personnalité semble dépendre des costumes qu'elle porte, elle passe en effet de femme vieillissante au bord de l'hystérie à la vengeresse, froide et calme, punissant sa nièce pour sa jalousie et sa médisance, ayant échangé son habit de dévote contre une robe blanche, légère, de velours et dentelles (p.193). Grâce à ses costumes, Eliante jongle entre les personnages et les époques, devenant ce qu'elle veut représenter, tel un caméléon.

### Les personnages féminins secondaires

Nous avons dans ce roman un seul personnage féminin secondaire d'importance, il s'agit de Missie, de son vrai nom Marie Chamerot, la nièce d'Eliante Donalger avec qui elle contraste fortement, de par son apparence comme son caractère. Contrairement à sa tante, qui vit hors du temps, et cultive une attitude mystérieuse et vague, elle représente la jeune femme moderne «l'éducation du jour tolérait ces manières de garçon manqué» (p.64), éduquée: «elle me répondait en...étudiant de médecine» (p.89), mais elle choque Léon Reille avec ses manières bourruées et son franc-parler «Léon Reille eut la sensation de recevoir un coup de fouet d'un côté et une douche de l'autre» (p.77), et ne possède visiblement ni tact ni limite «Je sais comment on fait les enfants, on me l'a appris au cours du lycée.» (p.77). Bien que d'un physique agréable «elle aurait pu devenir jolie, si elle avait compris ce que la grâce naturelle, ou artificielle, teinte d'illusion un corps de femme, jeune ou vieux» (p.64), son esprit lourd et son absence de contenance font fuir les hommes, qui lui préfèrent sa tante âgée de 35 ans, y compris Léon Reille dont elle est amoureuse. Missie éprouve beaucoup de jalousie envers sa

tante, et comprenant bien vite que l'étudiant la désire, elle n'hésite pas à raconter les pires infamies la concernant dès qu'elle a le dos tourné. Ingrate, elle ne peut s'empêcher de se moquer des vêtements et de la vie de la femme qui l'a recueillie et nourrie. Clairement désespérée de se marier avec le jeune homme, Missie montera une supercherie risquée à l'aide d'Eliante, le forçant à l'épouser malgré lui.

### Conclusion

Dans ce roman, contrairement aux deux précédents, l'accent est mis sur la *femme moderne*, terme définitivement péjoratif dans *La Jongleuse*. En effet, le narrateur voile à peine son mépris pour les jeunes femmes éduquées dans les descriptions de l'habillement de Missie et de son comportement: «les femmes modernes ne savent pas boire» (p.157), «les femmes modernes ou antiques ayant la triste habitude de se servir de tous les moyens mis à leur portée pour contenter leurs mauvaises passions» (p.158). Son éducation ne l'empêche pas de se comporter très grossièrement et d'essayer de mettre la main sur Léon par tous les moyens, car même si les conditions de vie et de travail des femmes ont un peu évolué depuis la parution de *Monsieur Vénus*, malgré l'accès à l'éducation et le développement de groupes féministes, être marié est toujours indispensable si l'on veut quitter le cocon familial et vivre convenablement quand on est une femme. Cependant, dans ce roman les personnages féminins collaborent, bien qu'elles soient amoureuses du même homme, afin d'arriver à leurs fins: obtenir une promesse de mariage de Léon Reille et ainsi assurer l'avenir de Missie.

### Étude de la société française du XIXe siècle

Dans les œuvres étudiées, nous rencontrons de nombreux personnages ayant un rôle plus ou moins important dans le déroulement de l'histoire narrée, parfois marquant un grand contraste avec l'héroïne.

Les personnages féminins secondaires dépeints par le narrateur nous donnent un aperçu de la société à l'époque de Rachilde. En effet, les Marie Silvert et Missie étaient probablement plus courantes que Eliante Donalger ou Raoule de Vénérande, femmes en avance sur leur temps, défiant la société.

### La dévote

Le couvent était souvent la seule option acceptable pour les femmes non mariées, et le

choix de la jeune fille se résumait soit à se marier, soit à se faire religieuse, car à moins d'avoir une grande fortune, il n'était pas possible de vivre seule (voir l'exemple de Tulotte, vivant aux crochets de ses frères bien que diplômée). Se reclure dans la religion collait parfaitement à l'idéal de la femme chaste et pure, obéissante et dévouée au travail domestique et à son mari, véhiculé par la société de l'époque. Comme le note Diana Holmes, c'était un choix évident pour la gente féminine, car le Christianisme traitait d'égal à égal hommes et femmes, tout deux ayant les mêmes chances de salut de l'âme lorsque arrivait leur dernière heure ( *Women in French Society 1848-1914*, p.11-12). La pratique de la religion et de la charité permettaient de plus d'élargir un réseau social, parfois inexistant pour les femmes seules, celui-ci étant de plus accepté et encouragé par la société.

### La femme éduquée

Les réformes de la III<sup>e</sup> République sur l'éducation des femmes permirent au pourcentage de femmes éduquées d'augmenter, la génération des années 1870 fut la première à en profiter (*Women in French Society 1848-1914*, p.18), Missie, de *La Jongleuse*, ainsi que Mary Barbe de *La Marquise de Sade*, toutes deux manifestant une grande soif de savoir, la première citée probablement née au début de cette décennie, l'autre durant les années 1860, en étant de parfaits exemples. Elles connaissent l'anatomie humaine sur le bout des doigts, savent comment les enfants sont créés, surprenant et effrayant au passage leurs proches masculins. Leurs ambitions ne se résument pas à trouver un bon parti pour passer leur temps à élever leurs enfants tout en étant continuellement enceintes, elles veulent également travailler, comme les hommes.

D'un autre côté, on a aussi Tulotte, de *La Marquise de Sade*, qui, bien que éduquée, est forcée de vivre avec son frère, n'ayant pas les moyens de vivre toute seule sans l'aide d'un homme, car en tant que femme, son salaire est deux fois moins élevé que celui d'un homme (*Women in French Society 1848-1914*, p.8), nous montrant les limites de l'éducation, et ses réalités. Sa situation explique probablement son amertume, servant de gouvernante à la fille de son frère et déménageant de garnison en garnison, quand elle aurait pu être une institutrice vivant confortablement si elle avait été mariée.

Mary Barbe, cependant, pourrait représenter une critique de l'auteur contre cette augmentation de l'éducation des femmes: Célestin Barbe semble lui apprendre bien trop de choses concernant la sexualité et comment le corps humain fonctionne, et surtout, il lui inculque

la chimie et la science des poisons, et comment les utiliser, rendant la moindre fiole dangereuse dans les mains de la jeune fille, qui apprend froidement non pas pour soigner, mais pour torturer.

### La prostituée

Durant le XIXe siècle, Paris était connu pour le nombre important de ses prostituées, qui dépassait de loin celui de villes plus peuplées comme, par exemple, Londres. La femme idéale, chaste et pure, ne correspondant pas à l'homme sensé être fort et actif sexuellement, le besoin de cette profession était inexorable et rapportait plus que n'importe quel autre métier que les femmes avaient le droit d'exercer. L'adultère, tant que c'était l'homme qui le commettait, était plus ou moins accepté, mais être une prostituée non-régularisée était par contre passible d'emprisonnement (*Women in French Society, 1848-1914*, p. 9-10). Cependant, ces femmes, synonymes de vulgarité et promiscuité sexuelle, vivaient dans la misère, colportant les pires maladies et inspirant le dégoût à tous ceux connaissant leur profession, même les hommes qui les rejoignaient secrètement à la nuit tombée.

### Rachilde et le sexe féminin

Les personnages féminins secondaires nous éclairent aussi sur l'opinion du narrateur sur les femmes. Tandis que les personnages principaux, à peu d'exceptions près, fascinent par leur intelligence ou leur cruauté, sont ambigus et dotés de nombreuses facettes, une bonne partie des personnages secondaires sont réduites à l'état de caricatures: ainsi, Marie Silvert est vulgaire à souhait, répugnante, n'inspirant rien d'autre que le dégoût au lecteur, semble être un être foncièrement mauvais, incapable du moindre geste de bonté. D'un autre côté, la vie de dame Ermengarde se résume en une page et est décrite de façon plutôt sarcastique «...et s'occupant fort peu, rare qualité de dévote, du salut des voisins.» , «passant dans la vie comme sous les arceaux d'un cloître» (p.24), tandis que la dernière des Parnier de Cernogand se révèle être un monstre de glace, tuant les chatons de Mary, alors âgée de 7 ans, en les lançant à travers l'escalier car elle a «une profonde horreur des jeunes chats» (p. 62) , effrayant la petite fille en lui parlant de diables et de chaudières car elle ne s'est pas encore confessée (p.61), et demandant la mort d'un coq car il «avait des allures inconvenantes» (p.58). La mère de Mary Barbe, quant à elle, n'est que l'ombre d'une femme: constamment mourante, passive, reprochant tout et n'importe quoi à son mari, n'ayant aucun contrôle sur ce qui se passe dans sa maison, elle est un grotesque spectre de l'épouse modèle du XIXe siècle. Tulotte est une

femme aigrie, injuste et violente, obligée de vivre avec son frère malgré son éducation faute d'avoir les moyens de vivre seule et ayant un penchant pour la bouteille, tandis que Missie, avec ses manières bourruées et son total manque de savoir-vivre, rivalise de grossièreté avec Estelle, une cuisinière brutale, stupide, débauchée et feignante, n'ayant aucune morale.

Toutes ces femmes sont, d'une certaine façon, victimes de l'homme et de sa société: après la mort soudaine de son prétendant, Dame Ermengarde, à cause de sa classe sociale, n'a que deux options: lui trouver rapidement un remplaçant, ou embrasser la religion, se préparant ainsi à une vie dans la pauvreté bien morne et dépouillée de toute forme de divertissement ou de confort, comme si il s'agissait d'une punition pour celles qui n'ont pas trouvé ou pas voulu se marier. Caroline Barbe, elle, est la femme idéale: éduquée juste ce qu'il faut, sensible et faible, elle est le rêve de l'homme du XIXe siècle. La profession de Marie Silvert, quant à elle, est créée entièrement par et pour les hommes, et réduit la femme à un vulgaire objet sexuel qu'on peut exposer à toute sorte de violence et d'avilissement, puisqu'on a payé pour l'avoir, et qu'on jette lorsqu'il ne plaît plus. Son métier, tout en bas de l'échelle sociale, répugne tous ceux qui la côtoient, même ceux qui, hypocrite, rôdent autour des maisons closes à la nuit tombée. Même la jeune Missie, avec son éducation n'a aucune chance de rivaliser avec le sexe masculin: ce dernier la trouve trop en avance sur son temps, et fuie sa grossièreté et sa connaissance préférant des femmes qui sont, au premier abord du moins, plus conformes aux normes. Elle aspire cependant au mariage, et à recours aux pires supercheries pour arriver à ses fins. Tous ces personnages féminins ont échoué, ils ont été vaincus, ils se sont pliés aux règles de l'homme.

## Conclusion

D'un côté, nous avons les héroïnes de ces trois romans, qui sont des femmes fascinantes, hors du commun. Elles savent ce qu'elles veulent et sont prêtes à tout pour arriver à leurs fins, se souciant peu de ce que les conventions de l'époque permettent. Bien que vivant en dehors de leur temps, elles sont également très modernes, et ont des idées bien arrêtées en ce qui concerne la place de la femme dans la société, comme nous le montre le long monologue (p.72-73) de Raoule sur le légitime droit au plaisir du sexe féminin que leur interdit l'homme, tandis que la courte et acerbe remarque d'Eliante «la femme honnête est celle qui cède» (p.171) en dit long quant à sa vision de la société. Mary, de son côté, ayant très bien compris comment le monde fonctionne, dit de but en blanc à son oncle l'ayant convoqué dans son bureau pour discuter de son avenir: «je vous gêne parce que je ne suis pas un garçon.» (p.182)

Leur relation à l'homme est très spéciale: Mary le hait plus que tout, et semble avoir dédié sa vie à son avilissement, à sa destruction, bien qu'à la fin du roman elle se demande «Où était le mâle effroyable qu'il lui fallait, à elle, femelle de la race des lionnes?» (p.287), tandis que Raoule, blasée, paraît le mépriser pour son égoïsme, comme le suggère la phrase «Des amants dans ma vie comme j'ai des livres dans ma bibliothèque, pour savoir, pour étudier...» (p.70-71). Eliante, quant à elle, a été fortement marquée par son mariage avec son ex-mari, et aspire maintenant à un amour platonique, car elle a «peur de l'amour des hommes qui est mortel» (p.147). Toutes trois sont expertes dans l'art de manipuler le sexe masculin et en abusent, laissant leurs partenaires désespérés, et complètement dépendants d'elles.

L'étude de l'apparence des héroïnes de ces trois romans, ainsi que leurs vêtements, nous permet de tirer quelques points communs: Toutes trois sont brunes et accusent une certaine ressemblance avec Rachilde, bien que les traits de la dernière, Mary Barbe, soient plus marqués, représentant l'expression du mal chez Rachilde, comme si, dans son cas, le vice était là, inné, dès la naissance, puis exacerbé par une série d'injustices et de mauvais traitements. Cette dernière, du reste comme ses deux consœurs, préfère les vêtements très simples, noirs, comme si elle était en deuil permanent depuis la mort de sa mère pour le quotidien, mais se drape des tenues les plus extravagantes et osées durant les bals et soirées, comme pour choquer, pour marquer dans les esprits, avec souvent comme thème l'antiquité. Mary et Raoule sont des êtres de la nuit, sortant à la nuit tombée abordant divers déguisements, comme des vampires à la recherche de potentielles victimes. Les cheveux des trois femmes sont toujours très tirés en arrière et serrés dans des bandeaux étroits, à l'exception de Mary qui les laisse volontiers flotter librement le long de son dos, soulignant ainsi son côté sauvage et sa sensualité, rehaussée par l'entêtante odeur de réséda s'en échappe. On pourrait presque la comparer à un félin avec ses petites dents pointues, ou à un vampire/mante religieuse: très belle, riche, envoutante avec sa senteur de fleur, elle ensorcèle ses proies pour mieux les dévorer. Chez Raoule de Vénérande, la description de ses costumes nous montre une femme à la base peu coquette, qui petit-à-petit se transforme en homme, à la fois mentalement et jusqu'à un certain point, physiquement: sa carrure se fait de plus en plus masculine, tandis qu'un léger duvet sombre apparaît au dessus de ses lèvres. Elle devient rapidement maîtresse dans l'art du déguisement, réussissant à tromper les concierges de de Raittole, et même ce dernier, son ami le plus proche. Cependant, lorsqu'elle s'apprête à se rendre à un rendez-vous amoureux, Raoule est très féminine, et se sent belle, se sent femme, nous donnant l'impression que c'est dans ce passage qu'elle est déguisée. Eliante Donalger, quant à elle, use de sa

féminité, et se déguise en maints personnages, tantôt en vieille femme, d'autre fois en reine, et enfin, en jongleuse, chacun des rôles étant accompagné de l'attitude et du maquillage qui conviennent, ce qui nous donne un aperçu de sa personnalité aux multiples facettes. Lorsqu'elle ne joue pas, la femme-caméléon est généralement vêtue de longues robes très sobres, et toute sa personne se fait également plus simple, moins dramatique, plus réceptive et plus abordable par son entourage. Contrairement à Mary, plus femme, plus voluptueuse, Raoule et Eliante, les reines du déguisement, ont toutes deux un corps beaucoup plus androgyne, ambiguë, comme taillé pour glisser d'un rôle à l'autre, et déconcerter les hommes.

D'un autre côté, les personnages féminins secondaires avec leur grande variété de caractères et de visages, nous informent sur la société de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ils nous permettent d'avoir une vision plus réaliste de l'époque de Rachilde que celle donnée par les héroïnes de chaque roman, bien que quelque peu caricaturées. Le narrateur esquisse des portraits très différents les uns des autres, certains, comme celui de Missie dans *La Jongleuse*, assez humoristique, d'autres au contraire, plein de mépris, comme celui de Marie Silvert dans *Monsieur Vénus*. Tout comme nous l'avons vu dans l'introduction de ce mémoire, la société française durant la Décadence limite fortement les possibilités de travail et d'éducation de la femme, la reléguant au statut de machine reproductrice destinée à servir l'homme. Toutes ses femmes ont perdu le combat des sexes avant même d'avoir essayé de se battre; elles se sont résignées aux lois et à la société de l'homme.

On peut également remarquer une évolution dans l'écriture de Rachilde, dans la façon du narrateur de voir les femmes de son époque: si les personnages féminins de *Monsieur Vénus* sont très contrastés, avec d'un côté l'imprenable et tempêteuse Raoule, ayant pour adversaire sa tante (où plus exactement, le respect qu'elle éprouve pour cette dernière), femme à l'esprit totalement obtus et ne vivant que pour Dieu, et Marie Silvert, femme immonde et vulgaire voulant profiter du succès de son frère, dans *La Marquise de Sade*, Tulotte deviendra, après de longues années de mauvais traitements, l'alliée de Mary contre son oncle, tandis que Eliante et Missie auront une relation d'amour/haine mêlée de jalousie, tout en manigancant ensemble afin d'obtenir une promesse de mariage de Léon. La femme, d'abord perçue comme un être égocentrique, apprend petit-à-petit à coopérer avec les siens, afin de mettre la main sur ce qu'il veut: l'homme et le pouvoir qu'il représente.

En plus de nous peindre un tableau de la place de la femme dans la société du XIX<sup>e</sup> siècle, ces personnages nous donne également une idée de l'opinion du narrateur sur la femme



ordinaire, en opposition à la femme fantastique que sont les héroïnes des romans étudiés, de sa façon de voir les femmes de la vie quotidienne. Ils nous transmettent aussi un aperçu de la vie de Rachilde, beaucoup de ses romans, bien que dramatisés, étant partiellement autobiographiques.

## **Les hommes**

Les hommes ont un rôle tout aussi important que celui des héroïnes, puisqu'ils sont la clef de beaucoup de leurs décisions et actions. Nous rencontrons des personnalités très différentes les unes des autres, avec quelques personnages très masculins, et d'autres, au contraire, plus androgynes. Le point commun qu'ils ont, et qu'ils semblent pour la plupart représenter l'ennemi de la femme, lui interdisant la liberté et le désir.

### **Monsieur Vénus**

Ce roman est composé de deux personnages masculins, diamétralement opposés l'un à l'autre, mais désirant la même personne, Raoule de Vénérande. Il s'agit du baron de Raittoble, le gentilhomme, et de Jacques Silvert, l'être androgyne.

#### Le baron de Raittoble

Ce personnage nous est introduit alors qu'il est de visite chez Raoule de Vénérande, dont il est l'un des soupirants, mais également l'ami. Il est décrit comme «jeune encore, une physionomie brune à la slave, mais éclairée d'une vivacité toute parisienne» (p.47), ce qui nous laisse penser qu'il s'agit d'un homme d'une trentaine d'années, connaissant le monde, et le sexe féminin. Durant cette première apparition, il est en grande conversation avec Raoule de Vénérande, tâchant de la convaincre avec passion que toute femme a besoin d'amour, et que si cette dernière ne veut d'un mari, qu'elle prenne au moins un amant (lire: le baron), ce à quoi Raoule rit aux éclats, ne se souciant point de blesser son compagnon (p.47-49). On notera la complicité et la camaraderie entre les deux personnages: de Raittoble déclare franchement et plutôt crument que la bonne santé de son amie nécessite un amant, et l'appelle «mon cher ami» (p.47), clairement conscient des dispositions et goûts masculins de la jeune femme. Durant cet échange avec Raoule, le lecteur découvre un être nerveux «un homme se promenait dans la serre à pas précipités» (p.47), plein de tempérament «...au hussard qui

cassait une plante du Japon en petits morceaux pour écouler sa rage. Il tourna le dos, furieux, sans lui répondre (p.49), mais aussi très culotté, proposant, tout en argumentant sa cause avec soin, de remplir la tâche d'amant auprès de Melle de Vénérande. Il nous permet également d'en savoir plus sur la vie sentimentale de la jeune femme, ou plus exactement sur ses derniers prétendants, aucun n'ayant réussi à obtenir l'objet de ses désirs, leurs tentatives se soldant par divers états de folie et de traumatisme (p.48). La venue de Marie Silvert met un terme à cette discussion, et Raoule de Vénérande quitte la serre (les endroits clos et exigus, ici de plus humide et à l'air saturé, sont préférés aux grands espaces ouverts dans l'écriture décadente), y laissant un baron de Raittole furieux, excédé par les réponses vagues de la jeune femme et interrompu à ce qu'il pense être le moment crucial, se jurant de ne jamais remettre les pieds chez cette «hystérique», adjectif qu'il emploie pour désigner chaque personne ne suivant pas «la loi commune», c'est-à-dire son raisonnement (p.49). Après ce premier échange, l'homme apparaît comme un personnage fort, macho, caractériel, connaissant les femmes et collectionnant les conquêtes, et surtout en grand contraste avec Jacques Silvert. Cependant, bien que conscient que Raoule se moque de lui, le baron de Raittole ne parvient jamais réellement à s'en éloigner ou à se défaire de l'emprise qu'elle exerce sur lui.

Lorsque Raoule retourne dans la serre après son entrevue avec Marie Silvert, le baron de Raittole lui annonce qu'il a l'intention de quitter Paris pour Constantinople dès le lendemain afin de ne plus jamais la revoir, ce qui peut nous laisser penser que sans une mesure aussi drastique, il ne pourrait pas résister à l'envie de venir lui rendre visite si il restait à Paris (p.52). On apprend dans la même scène qu'il a demandé Raoule en mariage sans passer par l'intermédiaire de sa tante (p.52), et n'hésite pas à lui dire carrément qu'elle est grotesque et à la comparer à une amazone, symbole d'homosexualité féminine (*notes*, p.53-54), avant d'annoncer le plus sérieusement du monde qu'il l'aime (p.53). Ses yeux «s'emplirent d'une humidité qu'un simple effort des nerfs de la face y faisait monter, et non la tendresse dont il voulait l'entretenir» (p.53) nous dévoile cependant l'absence d'honnêteté de ses paroles, et la maîtrise du geste peut nous laisser supposer qu'il s'agit là d'une méthode qu'il emploie souvent pour séduire ses conquêtes. Tout en baisant les mains de la jeune femme, de Raittole lui assure son amour, et souligne leur ressemblance de caractère (p.53-54). Raoule accepte d'être sa maîtresse, probablement plus par oisiveté et ennui que réelle envie, calmant ainsi le jeune homme, qui tarit d'éloge le sexe féminin durant le dîner, sûr de sa victoire (p.55).

De Raittole est d'abord furieux lorsqu'il aperçoit Raoule arriver, tard, au lieu du

rendez-vous, lui disant qu'il s'est inquiété, qu'il s'était mis à supposer qu'il lui était arrivé quelque chose d'horrible, «comme un accident, une trahison, un repentir tardif, une scène de famille ou une mort subite» (p.66). Le fait qu'il considère comme aussi grave un accident ou une mort subite qu'un repentir tardif nous donne une idée de l'égoïsme du jeune homme. Il est très offensé d'avoir été ainsi négligé par Raoule, puis se calme en voyant son air préoccupé, et se résout à l'accompagner pour dîner à l'hôtel des Vénérables, ennuyé de se retrouver une fois de plus à la case départ (p.66). Toujours très énervé lorsqu'il s'assoit pour souper, sa curiosité quant à l'histoire de sa compagne l'emporte rapidement lorsqu'elle lui annonce qu'elle est «amoureuse» (p.67), déclenchant la réaction «Sapho! ...Je m'en doutais», car, comme il l'avait insinué plus tôt, de Raittole a des doutes quant à la sexualité de la jeune femme. On assiste encore à un témoignage de sa fureur lorsqu'il comprend qu'il s'est trompé «l'ex-officier des hussards essayait de tordre sa fourchette» (p.70), et, amer, lance sarcastiquement une citation de Messaline, impératrice romaine connue pour sa débauche et nymphomanie, la comparant implicitement à Raoule. Le jeune homme se laisse cependant rapidement gagner par l'enthousiasme de son amie, et bien que n'ayant plus que très peu d'espoir concernant un dénouement lui étant favorable, il tient à ne pas être mis dans le même sac que ces hommes qui ne font que prendre sans rien donner en retour, rectifiant le «tant vous nous aimez mal» de Raoule par «Tant ils nous aiment mal» (p.72). De Raittole prend alors le rôle de spectateur/juge assistant à une bonne pièce de théâtre ou à une intéressante défense, appuyant les propos de sa compagne qui ne semble pas l'entendre, puis finit par demander de qui la jeune femme est *amoureuse* (p.74), car il veut savoir pourquoi elle l'a trahi, laissant sous-entendre qu'il ne lui a pas totalement pardonné. Il est un moment blessé lorsqu'il apprend que c'est un homme qui est la cause des emportements et de la trahison de Raoule, puis surpris par la description qu'elle en fait, et enfin incrédule puis complètement choqué par «le nouveau vice» que veut créer sa compagne «Ses oreilles bourdonnèrent, ses tempes battirent, puis, s'étranglant sur les lignes qui dansaient devant lui, il débita des énormités à faire dresser les cheveux à tous les hussards de France» (p.77), puis il quitte la demeure prestement après avoir demandé à son amie de lui présenter l'être en question.

La scène suivante débute par la rencontre entre Jacques et de Raittole, et souligne les contrastes entre ces deux personnages, l'un étant très efféminé, l'autre très mâle. Le jeune noble est engoncé dans un costume d'équitation, renforçant sa virilité, et armé d'une cravache, tandis que Silvert, habillé de son vêtement de travail, le regard voilé par les effets du haschich, semble plein de langueur, telle une jolie nymphe (p.78-79). Le baron de Raittole

est mal-à-l'aise dans le logement de Jacques Silvert, il est d'abord choqué par le luxe dans lequel Raoule entretient son protégé («Peste!» p.79), puis est scandalisé par la beauté du jeune homme (p.79). À l'apparition de Marie Silvert, suivit d'une remarque sur son physique, de Raittole glisse une plaisanterie mettant en doute la sexualité de Jacques, «Il y a ici des gens à qui cela pourrait donner des mauvaises pensées!...» (p.80), bien qu'il ne soit probablement pas conscient d'une trouble qu'il crée dans l'esprit de la personne en question. Bien qu'au départ dégoûté par cette étrange créature, le baron finit par ressentir de la compassion pour le fleuriste, et déchaîne la colère de Raoule lorsqu'il lui offre une cigarette (p.81). De Raittole, maintenant résigné quant à sa relation avec la jeune femme, décide de se placer en observateur, car en homme qui «avait le siècle» (p.82), vivant pendant la Décadence, il raisonne que «une belle maîtresse n'est pas rare, tandis qu'on a pas toujours l'occasion de faire, sur le vif, l'étude d'une dépravation nouvelle» (p.82). Amaduant Jacques par ses manières amicales et franches, il fouille dans sa vie amoureuse et essaye de le faire parler, cherchant ainsi à découvrir qui se cache derrière ce personnage androgyne, quelles sont ses préférences sexuelles, enrageant Raoule par la même occasion (p.83). En prenant congé de l'étrange paire, de Raittole salue le garçon «comme on salue une femme chez elle, c'est-à-dire avec un respect exagéré» (p.83) nous indiquant peut-être qu'il s'est fait son idée quant à la réelle identité du fleuriste, et donne rendez-vous à la jeune femme le soir même.

Un peu plus loin, une altercation entre le baron de Raittole et Raoule de Vénérande, méconnaissable car habillée en homme, nous montre une fois de plus son tempérament nerveux, agressif, mâle, qu'une simple effronterie pique, à l'opposé de l'autre homme du roman, Jacques Silvert (p.101). En accompagnant Raoule chez Jacques, l'ex-officier se répand en remontrances et lamentations sur les dépravés, comparant le fleuriste pour lequel il ressentait jadis de la compassion, à «un paquet de chairs pourries» (p.101), allant même jusqu'à complimenter sa sœur pour son goût des jolis garçons, qui est pourtant décrite comme un personnage répugnant tout au long de l'histoire. Les deux jeunes gens rencontrent cette dernière faisant le trottoir en bas de l'appartement de Jacques, et lorsqu'elle les accoste, Raoule la frappe, ce qui embête de Raittole, principalement parce-qu'il ne veut pas être compromis et il porte Marie jusqu'à sa chambre. Alors que les deux femmes s'apprêtent à se battre (p.107), il s'interpose et enferme la prostituée complètement ivre de Jacques dans sa chambre, tout en souhaitant ne jamais avoir posé les pieds en un lieu pareil, regrettant sa curiosité pour la dépravation, rencontrant ses limites. Cependant, par amitié pour Raoule, il lui promet de calmer Marie, sous-entendant qu'il va être son amant malgré le dégoût qu'il ressent

pour la personne en question, faisant ainsi preuve d'une grande loyauté (p.108).

Nous assistons alors à la première scène entre Jacques Silvert et de Raittole, sans la présence de Raoule où quelque autre témoin, échange qui sera décisif quant à l'avenir du fleuriste, et à l'image de vrai «mâle» véhiculé par l'ex-officier des hussards. Le baron, ayant passé la soirée chez Marie dans la pièce voisine, se rend chez le frère de cette dernière dès que sa maîtresse a quitté l'appartement, vers 1h du matin. Révolté par la relation entre les deux jeunes gens, il espère que «son influence d'homme véritablement viril» (p.115) suffira pour «empêcher au moins l'accélération du mouvement» (p.115). Portant d'abord un intérêt scientifique à l'affaire, car en homme de la Décadence, il a ici une parfaite occasion d'étudier la création de «une dépravation nouvelle» (p.82), il est rapidement dégoûté et choqué par la tournure qu'elle prend, et s'inquiète de sa réputation mise en jeu par la fréquentation d'une prostituée de bas-étage. Sachant probablement qu'il n'arrivera pas à faire changer Raoule d'avis, il a l'intention de raisonner Jacques, qu'il considère sûrement comme plus faible et influençable. En entrant dans la chambre sans prendre la peine de frapper à la porte, de Raittole découvre alors le fleuriste, nu, endormi sur un drap de satin bleu, un flacon de parfum de rose caché dans l'oreiller rependant une forte odeur d'Orient (voir fascination de Rachilde pour l'Orient). Cette scène représente un tournant quant au personnage de l'ex-officier des Hussards: l'homme viril, macho, bourreau des cœurs, maîtrisant l'art de la séduction, ayant de nombreuses conquêtes à son actif, tenant «en égale estime une jolie fille et une balle de l'ennemi» (p.116), se sent vaciller sur ses fondations pour la première fois à la vue de la beauté du garçon. Il est parcouru d'un frisson, puis une sueur moite l'envahit, il voit rouge, et «il eut presque peur» (p.116). Tout en bougonnant que «Mille tonnerres, si ce n'est pas Éros lui-même, je consens à le voir décorer pour utilité publique» (p.117), peut-être pour se donner un peu de courage, il contemple les courbes parfaites et chaudes du jeune homme endormi qu'il se décide à réveiller brutalement en criant son nom, évitant ainsi d'avoir à le toucher et d'augmenter sa confusion. Tout en l'appelant «petit drôle» (p.117), de Raittole, furieux possiblement à cause de la découverte de sa propre faiblesse et attirance pour Jacques, ordonne à ce dernier de s'habiller, tandis qu'il sort et ouvre prestement une fenêtre, et respire un grand bol de «air plus chaud encore que le lit de Jacques» (p.117), mais «au moins est-ce un feu naturel» (p.117). Lorsqu'il se retourne, le fleuriste se tient devant lui, dans des habits presque féminins, exacerbant la confusion et le malaise du baron. Celui-ci, agressif et désagréable, dit sarcastiquement au garçon, que si il a eu la noblesse de refuser un mariage avec Raoule, il aurait pu aussi avoir la décence de disparaître totalement de son horizon.

Comme Jacques ne semble pas comprendre, de Raittole lui explique de but en blanc que la jeune femme est victime d'une folie passagère, et qu'un tel mariage provoquerait un «écœurement général» (p.118), qu'il ne répond plus de rien concernant Marie, et le supplie de «redevenir entier» (p.119). Quand Jacques lui demande impunément si il est l'amant de sa sœur, le baron répond furieusement: «Si vous aviez une goutte de sang dans les veines!...» (p.119), laissant ainsi entendre qu'il ne considère pas réellement le fleuriste comme un homme, ne voulant même pas le défier en duel pour son insolence. Bien que peu satisfait de la réponse de l'amant de Raoule, de Raittole comprend grâce à l'intervention de celui-ci qu'il ne s'est pas jeté dans une relation avec un être aussi répugnant que Marie Silvert seulement par dévouement pour son amie, mais aussi pour «inspirer une passion malsaine» (p.120), tout comme Raoule. Il a cependant peur que la jeune femme finisse par forcer ou tromper son amant à l'épouser bien que ce dernier n'en a pas envie, et alors qu'il s'apprête à le faire jurer de ne pas faire ainsi, il se rend compte qu'il ne peut pas obtenir un tel serment «de ce monstre» (p.121) et lui saisit le bras. Jacques se défile, mais de Raittole a tout de même le temps de «sentir la chair nacrée sous ses doigts» (p.121), avant que celui-ci lui interdise, en reculant, de le toucher, car «Raoule ne le veut pas» mettant inconsciemment en doute le but de la visite du baron, et sa sexualité. Ce dernier, touché au plus profond de lui même par cette insinuation à demi-vraie, perd alors ses moyens, et, plus capable de se contenir, il arrache l'appuie-main d'un chevalet et saisi d'une rage inouïe, il en frappe le fleuriste jusqu'à ce que la baguette tombe en morceaux, en rugissant à celui-ci «qu'il n'y a qu'une seule façon, selon moi, de toucher les misérables de ton espèce!...» (p.121) et voulant lui montrer ce qu'est «un vrai mâle» (p.121), puis il quitte la pièce.

Le baron de Raittole se rend immédiatement chez Marie Silvert, dans la chambre voisine, et tout en se traitant d'imbécile, regrettant déjà sa violente entrevue avec Jacques, il ne peut s'empêcher de comparer le lit de la sœur avec celui de l'homme qu'il vient de quitter (p.123). Il raconte l'altercation à la prostituée, qui semble s'en réjouir, tout en appelant le fleuriste «mademoiselle ton frère» (p.123), et affirmant qu'il a eu envie de le battre depuis quelques semaines. L'ex-officier des Hussards ne sait plus vraiment qu'elle était la raison de sa violence, pense avoir été insulté sans en être sûr, puis regrette de s'être mêlé des affaires de Raoule et des Silvert, lui, «un honnête homme» (p.124) et, excédé par toute l'histoire, il devient silencieux et quitte l'appartement.

La mauvaise conscience du baron se fait plus présente alors qu'il parcourt le boulevard;

il a tenté de moraliser et frappé «un pauvre être absurde» (p.124) après avoir d'abord été l'amant de «la plus répugnante des prostituées» (p.124), au lieu de le faire dès le début. Les dernières images de Jacques se font aussi plus vivantes, plus insistantes, plus érotiques, tandis qu'il se rappelle de détails: «Silvert nu sous le velours de sa robe, Silvert, les membres déjà broyés par une énervante fatigue» (p.124). De Raittoble se décide à écrire à Raoule de Vénérande pour lui expliquer les raisons de sa brutalité envers son amant, cependant il sait qu'il n'a aucun droit de se mêler de leur relation, et que leur mariage n'est pas de son ressort, étant donné qu'il n'a pas à veiller sur l'honneur de la jeune femme. Après plusieurs brouillons jetés à la poubelle à peine commencés, il se contente de lui annoncer que, après avoir été l'amant de Marie Silvert pour «calmer son humeur dangereuse» (p.125), l'admiration que la prostituée lui portait ayant pris des proportions inquiétantes, il avait pris la décision de lui envoyer un billet de banque en guise d'adieu, résumant au passage sa mise à tabac de Jacques à un «accès de vivacité» (p.125). Sa conscience enfin tranquillisée, l'affaire lui sort de l'esprit.

Raoule est la première qui comprend qu'elle est la cause de la violence de Raittoble envers Jacques, et lance, hors d'elle, à l'innocent fleuriste: «il t'a voulu et tu lui as résisté» (p.130).

Le baron de Raittoble réapparaît à l'hôtel de Vénérande durant les préparations pour la fête donnée à l'occasion du Grand Prix. Très humble et toujours mal-à-l'aise après l'épisode avec Jacques du fait qu'il n'a reçu aucune réponse à sa lettre, il n'ose croiser le regard de Raoule, ne parlant qu'à sa tante. La jeune femme finit par lui adresser la parole, lui annonçant qu'elle a invité son architecte et ami, M. Martin Durand, à la surprise du jeune homme, qui n'a jamais demandé à ce qu'il soit invité. Il apprend alors que Martin viendra en compagnie de Jacques, et, alors qu'il ose regarder Raoule pour la première fois, il pressent immédiatement une catastrophe, mais parvient à maintenir son masque de politesse pour Dame Ermengarde, et la remercie pour sa générosité envers les deux roturiers. Alors qu'il s'apprête à prendre congé, Raoule invite de Raittoble à essayer son nouveau pistolet dans la salle de tir, laissant la tante en compagnie d'une invitée. Le baron, nerveux, sentant la menace planer au dessus de lui, finit par rompre le silence en demandant où se trouve l'arme en question, ce à quoi la jeune femme répond qu'elle voudrait parler de Durand et Silvert, et ordonnant à l'ex-officier de faire en sorte que les deux hommes fassent connaissance d'ici huit jours. Indigné, celui-ci répond qu'il ne veut pas tomber en mauvaise grâce auprès de la tante, détail qui semble le gêner maintenant qu'il n'espère plus épouser sa nièce. Raoule lui rétorque qu'il est désormais

son ami le plus intime. De Raittole, énervé, refuse, et «Une minute, ces deux camarades s'examinèrent comme deux ennemis avant le combat» (p.140). Le baron, en affectant un air indifférent, finit par diriger la conversation sur Jacques, qu'il a toujours sur la conscience, et apprend, choqué, terrifié, qu'une fois qu'il sera entièrement guéri, il épousera Raoule. Son horreur se transforme en fureur lorsque la jeune femme ajoute qu'elle se marie avec le fleuriste pour pouvoir le défendre contre l'ex-officier, et exige réparation pour l'avoir insulté d'une telle façon, dévoilant ainsi au lecteur que sa relation avec Jacques Silvert est toujours un sujet sensible, et par une telle réaction, s'accusant lui-même. De Raittole oublie qu'il est en présence d'une femme et devient grossier, exigeant qu'elle se rétracte. Il décrit sa main sur le bras du fleuriste «un geste affectueux pour appuyer une trop bonne parole» (p.142), et sous l'accès de la colère, tout en souhaitant que la jeune femme aie un frère ou père, il brise la lame d'un fleuret, dont un des éclats vient frapper Raoule au poignet. Il refuse de présenter Jacques à l'hôtel de Vénérande, ce que sa compagne prend pour de la peur avant d'insister, car elle veut les voir tous les deux en même temps, sans quoi elle gardera «un soupçon éternel» (p.143). Le baron n'hésite alors pas à la traiter de «triple folle» (p.143), mais est étrangement remué quand elle lui avoue son propre crime, quand elle a trouvé Jacques, le jour suivant. De Raittole a brusquement honte de la façon dont ils ont tous deux traité Jacques, qu'il considère comme «un être irresponsable» (p.144), contrairement à eux, «des natures pensantes» (p.144), «indignes de l'humanité» (p.143). Il est alors beaucoup plus calme, comme résigné, ne relevant même pas l'affront que Raoule lui fait en s'écriant qu'elle le hait, et lui interdit de regarder Silvert comme un ami, mais demande juste si la tante Ermengarde est au courant des projets de mariage de sa nièce. «Gentilhomme jusqu'au bout» (p.144), il demande si il peut faire quelque chose à propos de Marie Silvert, et est horrifié en apprenant que la personne en question est amoureuse de lui, se rendant enfin compte de l'étendue et de la gravité des dégâts que ses actions et celles de son amie ont causé. De Raittole, dans un dernier élan d'espoir pour les sauver de la disgrâce, propose alors à Raoule qu'ils ne revoient plus jamais ni Jacques, ni Marie. Il met en avant la jeunesse et beauté de sa compagne, leur union dans le vice comme dans la réhabilitation, et lui assure que «pour être heureuse suivant les lois de la sainte nature, il ne vous manque que de n'avoir jamais connu ce Jacques Silvert, oublions-le» (p.145), insinuant ainsi que le fleuriste est le seul danger concernant leur statut social, omettant par la même occasion sa sœur, qui les menace ouvertement de les dévoiler au tout Paris, et reléguant la faute exclusivement à Raoule. Cependant, ce «oublions-le» à la place d'un «oubliez-le» qui serait plus logique étant donné que Jacques est l'amant de son amie,



pourrait sous-entendre que le baron pense à lui plus que ce qu'il ne devrait, ce que semble aussi remarquer la jeune femme, lui rappelant qu'il a vu de trop près son «idole» (p.145), et qu'elle le hait. Sur ces paroles, de Raittole fait ses adieux à Raoule en la plaignant, se rétractant de toute l'affaire, et après avoir serré ses mains, la vue d'un filet de sang provenant de de la blessure qu'il a infligé à la jeune femme au poignet en brisant une lame de fleuret l'emplit d'une «sorte de terreur superstitieuse» (p.146), pressentant la fin tragique de l'histoire.

Durant le soir du Grand Prix, de Raittole apparaît sévère, la mine grave, songeant à une Gorgone, un monstre de la mythologie antique, en suivant Raoule de yeux, et tréssaille lorsque cette dernière lui indique Silvert et Durant en bougeant à peine la main. Le baron est surpris et impressionné par l'audace avec laquelle Jacques parle à la jeune femme, puis observe rêveusement le couple valser, notant les «ondulations féminines» (p.156-157) du corps du fleuriste, ainsi que sa grâce, tout en imaginant un monstre hermaphrodite fabuleux à la vue de leur symbiose. Il reconnaît la puissance de «la chair fraîche» (p.157), de la beauté, qui au bout du compte, s'avère plus dominante que «toutes les noblesses, toutes les sciences, tous les talents, tous les courages» (p.157-158), donnant au lecteur une idée de l'influence des idées de l'esthétisme, courant artistique et littéraire anglais de la fin du XIXe siècle, en France.

La scène suivante se déroule environ un mois plus tard; Jacques est fiancé à Raoule depuis le bal du Grand Prix, et apprend à manier l'épée sous les instructions de de Raittole. Ce dernier est peu satisfait par les progrès de son élève qu'il juge «mou comme un chiffon» (p.160), et doit alors affronter une Raoule aveuglée par la jalousie, qui prend la relève après Silvert, tandis que celui-ci se repose, et escrime furieusement le baron décontenancé. Ils sont interrompus par l'arrivée de Marie Silvert, se disputant avec son frère. À la vue de la prostituée, de Raittole regrette rapidement d'avoir suivi son amie, et malgré sa froideur envers Marie qui lui déclare son amour, il se sent «ridicule aux yeux de Raoule et , ce qui l'enrageait surtout, ridicule aux yeux de Jacques» (p.168). Alors que la sœur de Jacques quitte l'hôtel, elle lance «...Est-il joli comme ça entre ses deux hommes!» (p.170) à l'intention de Jacques. Aurait-elle compris ou deviné quelles pensées tourmentent le baron?

De Raittole est présent lors du mariage de Raoule et Jacques, et commente la coiffe originale de la mariée, toute en s'amusant de l'expression choquée de la duchesse d'Armonville. Résigné, il semble désormais décidé à assister à la comédie jusqu'à son apogée, qui est l'union officielle (et la chute) de Melle de Vénérande à un roturier.

Trois mois après leur mariage, Raoule et Jacques, fuit comme la peste par les anciens amis de la jeune mariée, décident de rompre leur solitude en invitant de Raittoble, qui lui aussi les évite, à venir prendre une tasse de thé en leur compagnie. Les paroles échangées lors de ces retrouvailles sont d'abord rudes, les trois personnages se lançant des remarques ironiques. Raoule accuse le baron d'être jalouse d'elle, tandis que celui-ci répond au contraire qu'il se méfie des «lubies des femmes nerveuses» (p.188) en désignant Jacques, et des dégâts sur sa personne que son élève pourrait faire si il démouchetait son fleuret. En apprenant que toutes les anciennes connaissances de Raoule l'on déserté, il prend sur lui de tous les remplacer, car «on a des amis intimes ou on n'en a pas» (p.188). À partir de cette rencontre, il se présente chez les Silvert tous les mardis, et reprend les leçons d'escrimes, aide Jacques à choisir un cheval, et commence à nourrir l'espoir que, si il parvient à tirer «un homme de cet argile» (p.189), en présentant une maitresse au fleuriste contre laquelle Raoule aurait à se battre en utilisant toutes ses armes féminines, le couple pourrait peut-être être réhabilité.

Un jour en revenant du bois, Jacques désire visiter l'appartement de de Raittoble. D'abord surpris par la forte odeur de tabac qui y règne, il est abasourdi de voir tous ses anciens meubles, à l'origine achetés par Raoule pour son amant, combler la demeure du baron. Il apprend alors que ce dernier les a achetés à Marie Silvert, «parce qu'ils sont autant de chapitres d'un roman vécu qu'il était inutile de voir publier un jour» (p.189). Le fleuriste est touché par la délicatesse de son ami, qui profite de l'occasion pour lui parler d'homme à homme, et s'assoit à côté de lui, en lui frappant la cuisse. Furieux par les réponses que lui donne Jacques, brisant ses espoirs d'en faire un homme par son manque de volonté et sa malléabilité, de Raittoble envoie un objet de porcelaine contre le mur, laissant éclater son tempérament bouillant et jurant, puis demandant à son compagnon si il voudrait essayer quelque chose sans prévenir son «bourreau femelle» (p.190). Il lui suggère alors de visiter une maison close, ce à quoi, après l'avoir traité de débauché, Jacques exige des explications, embarrassant et énervant le baron, trop pudique pour donner des détails sur ces choses-là. Tout en se frottant les tempes et jurant, il contemple «ce visage fatigué mais si délicat dans ses traits de blonde voluptueuse» (p.191), nous laissant penser que la raison de sa gêne pourrait être l'ambiguïté de l'apparence de Jacques, sa féminité, qu'il appelle «espèce de fille manquée» (p.191). Oubliant un instant que ce n'est pas Raoule avec qui il a affaire, Silvert se rapproche de l'ex-officier des hussards, lui posant une main sur l'épaule, et lui brouillant immédiatement les sens, clairement toujours sous l'emprise de la sensualité du fleuriste. Tout en frémissant et jetant un coup d'œil à la fenêtre qu'il aurait aimé voir ouverte, il dit à son

compagnon, plaisantant qu'à moitié: «Jacques, mon petit, pas de séduction ou j'appelle la police des mœurs» (p.192), ce à quoi Jacques fait une allusion à son habit d'équitation, à laquelle de Raittoble à «la folie de répliquer» (p.192) que si le fleuriste était habillé en femme, une séduction en veste de cheval ne serait peut-être pas si dépravée. À la vue de la moue de Jacques, le baron se précipite à la fenêtre, accueillant avec gratitude l'air qui remet de l'ordre dans ses esprits. En frappant d'un coup de cravache le jeune homme très amusé par la scène, il lui ordonne de sortir, car il pourrait bien le tuer. Le moment passé, tous deux se rendent à l'hôtel de Vénérande pour souper, sans faire la moindre allusion à l'incident. Cette scène montre au lecteur que malgré ses projets de faire de Jacques un homme afin de réhabiliter le couple (et peut-être par peur de céder tôt ou tard à la tentation si Jacques conserve sa féminité?), de Raittoble est toujours aussi sensible à sa volupté, et le moindre incident, la plus petite tentative de la part du fleuriste pourrait le faire tomber.

Après avoir reçu un billet de Marie Silvert, Raoule a une affreuse suspicion quant à l'endroit où s'est rendu Jacques, et le trouve en effet chez de Raittoble. Ce dernier est en état de choc, la jeune épouse parvient de justesse à lui arracher son arme avant qu'il ne se suicide. Très pâle, à peine capable de parler, et pensant qu'elle ne sait rien, il lui annonce que son mari est là, et s'écrit très indigné «en costume de femme!» (p.199), et pleure dans la chambre à coucher. On apprend alors que le baron en découvrant la supercherie, hors de lui, a voulu étrangler Jacques, puis, anéanti, en s'écroulant sur le canapé, il avoue que son honneur est plus susceptible que celui de Raoule, sous-entendant ainsi qu'il a été tenté, et que c'est plus que sa dignité ne puisse supporter. Il parvient tout de même à saluer poliment le couple et à jouer le jeu lorsqu'il quitte l'appartement, et accepte les conditions sans sourciller du duel à mort que lui transmet Raoule.

Enfin, de Raittoble et Jacques, se retrouvent à la lisière d'une forêt, en compagnie de leurs témoins, prêt à s'affronter. Le baron a du mal à regarder son adversaire en face, puis l'apparent calme de celui-ci le glace, comprenant peut-être que le fleuriste n'est pas au courant qu'il s'agit d'un combat à mort, puis il se décide à débarrasser «la société d'un être immonde» (p.205). Alors que l'aurore, perçant l'horizon, illumine la peau dorée de Silvert, l'ex-officier des hussards attaque, redoutant peut-être de ne plus être capable de répondre de lui si il n'anéantit pas toute cette beauté immédiatement. Jacques pare les coups de de Raittoble sans entrain, tandis que ce dernier, angoissé, ne sachant que penser du comportement presque joyeux de son adversaire, sans oser regarder finit par transpercer ce dernier «juste au milieu

de ces frisons roux que l'aurore rendait luisant comme une dorure» (p.206), comme si il avait été aveuglé, ou au contraire avait frappé l'endroit qui le perturbait, l'aguichait. Il a l'impression que l'épée rentre toute seule dans la poitrine du jeune homme, tant la peau est tendre, et se rendant compte de ce qu'il a fait, il pousse «une exclamation déchirante qui bouleversa les témoins» (p.206). Hors de lui, le baron se précipite sur Jacques, qu'il se met à tutoyer, horrifié de son geste et incohérent, il annonce qu'il l'aime, tout en lui demandant si il ne savait pas qu'il était condamné à l'avance, et espérant qu'il rêve. Alors que l'un des témoins s'en va chercher de l'eau, de Raittole, ne sachant que faire, essaye d'aspirer le sang qui coule légèrement de la blessure. Alors que Jacques revient à lui, l'ex-officier repasse au vouvoiement et lui demande si il peut lui pardonner, en l'appelant «mon enfant» (p.207), tout en lui reprochant de s'être ainsi donné à la mort. Alors que l'un de ses témoins, mit quelque peu mal-à-l'aise par la scène, affirme que le baron s'est parfaitement conduit, ce dernier se remet à tutoyer sa victime, s'adressant à elle avec des paroles pleines d'amour, celles qu'un mari pourrait dire à sa femme, lui demandant, si il souffre, lui «que le moindre mal fait trembler» (p.208) et qui est «si peu homme» (p.208). Jacques, après lui avoir pardonné et demandé de ne pas sucer sa blessure, meurt dans ses bras.

Après la mort de Jacques, de Raittole s'en est parti pour l'Afrique, où il participe à toutes les missions les plus dangereuses, cherchant la mort là où elle frappe le plus.

Le personnage du baron de Raittole est intéressant de par sa «normalité», tout du moins au début de l'histoire: il représente le gentilhomme «type» de la fin du XIXe siècle, viril, galant et loyal, plutôt intelligent, aimant les jolies femmes, n'en étant plus à sa première conquête féminines, fidèle en amitié mais moins en amour, cultivé et sachant manier l'épée et choisir un bon cheval. Il est également macho, assurant que toute femme a besoin d'un amant, plein de tempérament et de fougue, et fait preuve de violence lorsqu'il est énervé, cassant volontiers les objets se trouvant à sa portée. À côté de Raoule et des Silvert, il est le personnage normal, conventionnel, équilibré du roman, avec des envies et des désirs «sains» (c'est-à-dire, accepté par la société de l'époque): il veut Raoule pour ce qu'elle est, proposant même de l'épouser, sans chercher à la modeler ou à la tromper. Il semble aussi considérer la jeune femme comme son égal, comme un camarade, n'hésitant pas à être grossier en sa présence, et oubliant souvent l'étiquette. Il forme également un intéressant contraste avec Jacques, l'un blond, efféminé, peintre, mou, sans caractère, l'autre brun, très masculin, ex-

officier des Hussards, bouillonnant, faisant preuve de beaucoup de tempérament.

Cependant, le cours des choses change après la première rencontre avec Jacques: le baron se sent étrangement mal-à-l'aise en compagnie du jeune homme, et est choqué par la beauté de celui-ci, qui le fascine. Mais ce n'est que lors de leur premier tête-à-tête que tout bascule: de Raittole se retrouve littéralement séduit par la sensualité du corps du jeune homme nu, et doit lutter pour ne pas céder à ce que lui crient son corps et ses sens. Lorsqu'il se rend compte que Jacques a suivi le cours de ses pensées et lui interdit par dessus le marché de le toucher, il ne peut plus se contenir, et le bat rageusement, cherchant de cette manière à éteindre son désir. Bien qu'il pense être sauvé temporairement, une nouvelle rencontre entre Jacques, que le baron pense s'être endurci et celui-ci, dans l'appartement de l'ex-officier des Hussards nous prouve que la tentation est toujours bien présente, et il parvient avec peine à résister. Il se montera tout de même plus fort lorsque le fleuriste, ayant enfin pris conscience du pouvoir de sa volupté, viendra lui rendre visite avec pour seul but de le séduire, et sera à moitié étranglé par un baron outragé, qui cherchera ensuite à se loger une balle dans la tempe. La scène de la mort de Jacques nous dévoile finalement au-delà du désir, la véritable affection que de Raittole porte pour le jeune homme, et après que ce dernier se sera éteint, il ira lui-même poursuivre la mort en Afrique, ne pouvant plus vivre avec sa conscience.

### Jacques Silvert

Objet du désir de Raoule, un jeune homme blond/roux, aux traits féminins et sensuels, naïf et mauvais peintre. Par son caractère et son apparence, il est diamétralement opposé à l'autre personnage masculin du roman, étudié au dessus, le baron de Raittole. Contrairement à ce dernier qui représente le gentilhomme de la Décadence, attiré par la beauté et différentes formes de perversion, Jacques Silvert est l'éloge de la beauté que l'on peut voir dans le courant esthétique au Royaume-Uni à la fin du XIXe siècle, mais pervertie et mise en dérision par son absence de volonté et de caractère.

La première rencontre entre Raoule de Vénérande et Jacques Silvert se fait dans l'appartement de ce dernier, un taudis où il dessine qu'il partage avec sa sœur. Sur la porte d'entrée, une pancarte indique «Marie Silvert, fleuriste, dessinateur», donnant immédiatement une idée de l'ambiguïté qu'il existe quant au sexe du fleuriste en question: Travaille-t-il sous un pseudonyme féminin, ou est-ce Marie qui a imposé cette pancarte portant son nom, pour récolter la gloire? La visiteuse découvre alors le dos d'un homme penché sur son travail,

entouré de ce qui semble être une jungle de fleurs, symbole de l'objet de l'amour et rappelant l'histoire de la poursuite de Daphné par Apollon, transformée en arbre pour échapper à ses ardeurs (*Notes*, p.8). Jacques, très absorbé, ensevelit sous des «guirlandes de roses», (p.8), et encadré à sa droite d'une «gerbe de giroflées des murailles, et à sa gauche une touffe de violettes» (p.8) se retourne en sentant le froid pénétrer par la porte ouverte, et découvre Raoule, désagréablement surprise après avoir découvert que «Marie Silvert, Fleuriste» est un homme. Il lui affirme de sa voix masculine, tranchant avec son apparence et sa pose gênée, des roses à la main: «Marie Silvert, c'est moi» (p.9), renforçant ainsi l'ambiguïté créée par la pancarte et la vision d'un jeune homme sous un amoncellement de fleurs en satin. Jacques raconte alors à son hôte, lui demandant si il sait faire des fleurs «comme une vraie fleuriste» (p.9), sous-entendant qu'il s'agit d'un métier féminin, que sa sœur «Pauvre fille!» (p.9) est malade, et que lui sachant peindre, il gagne plus d'argent en dessinant des fleurs qu'en faisant des animaux. Tout en offrant une chaise à Raoule, dégoûtée par l'endroit où elle se trouve, il lui demande ce qu'elle *désire* et referme un peu sa blouse, un peu trop ouverte sur son torse pour être décente. Alors que la jeune femme, doutant du talent du garçon, saisit une fleur pour mieux en observer les détails, Jacques place une lampe entre eux deux, donnant enfin à sa compagne un aperçu de sa physionomie. Il a les cheveux d'un roux sombre, épais, sans boucles, des yeux d'une couleur étrange, mais dotés «d'une expression bête» (p.11), sous des sourcils noirs. Son corps est «un peu ramassé sur des hanches saillantes, avec des jambes droites, minces aux chevilles» (p.11), montrant ainsi des traits plutôt féminins. Son regard est comme celui d'un chien souffrant, «avec une vague humidité sur les prunelles. Ces larmes d'animal poignent toujours d'une manière atroce» (p.11). La comparaison à un chien faite par le narrateur nous suggère qu'il s'agit d'un être «inférieur», quelque peu méprisé, limité sur le plan intellectuel, et ne méritant peut-être pas autant de respect qu'un autre, plus éveillé. Bien que Jacques ait 24 ans, son apparence physique demeure enfantine, innocente, pure, «sa bouche avait le même ferme contour des bouches saines, que la fumée, en les saturant de son parfum viril, n'a pas encore flétries» (p.11), «Le menton, à fossette, d'une chair unie et enfantine, était adorable» (p.12), «Le cou avait un petit pli, le pli du nouveau-né qui engraisse» (p.12), les seuls témoins de son sexe étant sa voix masculine, sa main large et ses cheveux drus. Raoule, émue par la beauté qu'elle a sous les yeux, et Jacques discutent du costume de bal qu'elle désire lui commander, et lorsqu'elle lui offre 300 francs au lieu des 150 qu'il demande, un élan de joie permet à la blouse de s'écarter à nouveau sur le torse du jeune homme, révélant une légère toison rousse, pareille à «des brins d'or filés» (p.14), sur une peau

satinée, presque transparente. Totalement ignorant de la confusion et du désir qu'il provoque chez la jeune femme, il répond naïvement et honnêtement à ses questions, tout en jouant avec des fleurs entre ses doigts, la pensant «généreuse» (p.15), n'en croyant pas sa chance, sans s'apercevoir qu'il hypnotise Raoule par sa beauté. On découvre rapidement que Jacques n'est pas un bon peintre par la description que le narrateur fait d'un de ses tableaux, et alors qu'il répond, déçu par les reproches de son hôte, qui lui affirme que ce serait plus naturel qu'il soit tailleur de pierres là où il s'attendait à des encouragements, que son métier ne l'empêche pas d'être un homme. Ce qui pousse la jeune femme à passer une main gantée sur sa poitrine, rappelant un instant au fleuriste sa propre misère, et pour se ragaillardir il lance un «Ma foi! Vous savez? On en a partout!» (p.17), rendant son absence de finesse et de subtilité évident à Raoule, éhontée, qui quitte immédiatement les lieux. Dans son coupé, en direction de l'hôtel des Vénérande, elle oublie vite cette honte pour ne se concentrer que sur le corps de Jacques, «un bel instrument de plaisir qu'elle convoitait» (p.19).

Quelques jours plus tard, nous retrouvons Jacques Silvert dans son appartement en compagnie de Marie, mais cette fois le taudis a disparu: Raoule s'est en effet chargée de le remeubler entièrement à son goût, et le frère et la sœur, admirent, bouches bées, les somptueux tissus et imposants meubles qui ornent les différentes pièces du logement. Cependant le fleuriste croit, bien naïvement, que c'est son talent qui est à l'origine de tant de générosité, ce à quoi rit Marie, beaucoup plus lucide en ce qui concerne les intentions de Melle de Vénérande. Son frère persiste quant à lui à croire que sa bienfaitrice est une artiste, qui a pitié et veut encourager ses semblables vivant dans la misère. Touché aux larmes, il embrasse le tableau qu'il croit être la raison du luxueux ameublement et de l'importante somme d'argent reçue, tout en affirmant à sa sœur «j'avais toujours eu l'idée que mon talent nous porterait bonheur» (p.30), ce qui amuse beaucoup la désabusée Marie. Émerveillé par tous ces trésors, Jacques se promène parmi eux, les déplaçant, les comptant, les caressant, jetant par instants «un petit cri de plaisir» (p.31), puis, après avoir réaménagé l'appartement, lui donnant le même aspect qu'auparavant mais sans la saleté, plein de gratitude il se dit prêt à peindre toutes la famille et même les domestiques de Raoule si elle y tient, «car il n'y a pas de Bon Dieu, ou c'est elle qui en est un» (p.33). Alors que Marie observe les pires énormités quand l'horloge offerte par leur bienfaitrice sonne, Jacques, au contraire, est ébahi par tant de lumière et de beauté, son innocence l'empêchant de voir toutes les ombres lancées sur les différents objets de la pièce. Excité par tout ce luxe, il pousse sa sœur, voulant acheter à manger, dehors, et se ruant sur le divan derrière l'horloge, «le corps tout chatouillé par le désir

de la soie» (p.34) il se roule dans celle-ci, qui recouvre la plupart des meubles, «Il se vautre, baisant les houppes et les capitons, serrant le dossier, frottant son front contre les coussins, suivant de l'index leurs dessins arabes», «léchant jusqu'aux roulettes à travers les franges multicolores (p.34). Cette scène d'amour est interrompue par l'arrivée de Raoule, qui surprend Jacques en plein dans ses ébats érotiques qui l'apostrophe sèchement. Il se répand d'abord en admiration et remerciements, mais est coupé court par le regard froid de la jeune femme. Traité brutalement et effrayé par celle-ci, il se demande si elle n'est pas le diable, impression renforcée lorsqu'elle replace différents objets dans des positions douteuses que même le fleuriste ne peut ignorer, le scandalisant. Jacques d'abord mal-à-l'aise, doit alors prendre un bain avec Raoule conversant de l'autre côté de la porte, puis s'enhardit petit-à-petit, se disant que ce genre de familiarité est peut-être normal dans le grand monde, puis après quelques réflexions osées, il en vient aux confidences, lui racontant les déboires de leur famille mais en passant sur les débauches de sa sœur, puis à soudain honte de leur misère et de la charité qu'ils reçoivent en voyant la griffure faite par la bague de sa bienfaitrice et de lui devoir même sa propriété, et sort promptement de la baignoire. Soupçonnant Raoule de le regarder à travers le rideau protégeant son intimité et pensant que «cette femme voulait absolument qu'on lui sautât dessus» (p.39), il se rhabille rapidement, la lueur de la bougie éclairant «ses chairs blondes, toutes duvetées comme la peau d'une pêche» (p.39), la description suivante nous faisant plus penser à une silhouette féminine que masculine. À part la toison dorée le recouvrant et son sexe en tant que tel, le corps de Jacques est cambré à souhait, avec une jolie chute de reins, de belles fesses, «sa blondeur de vierge prenait le même incarnat, tandis que les deux boutons de ses seins, avivés par l'eau, ressortissaient, pareils à deux boutons de bengale» (p.42)...la scène semble presque être décrite d'un point de vue masculin, avec un narrateur mâle observant une jolie femme. L'embarras du jeune homme, qui cherche à s'habiller sans être vu, renforce l'impression de vulnérabilité qu'il émet, réduisant sa virilité à zéro, et Raoule, tout en reconnaissant son manque de qualités intellectuelles, et subjuguée par sa beauté toute féminine, le qualifiant elle-même «un homme faible comme une jeune fille» (p.41). La jeune femme tire le rideau alors que Jacques a à peine fini de se sécher; ce dernier, essaye d'abord de ramener le peignoir sur lui, puis enfin, honteux, désolé, il le laisse glisser, comprenant que Marie avait raison, Melle de Vénérande se moque bien de ses moutons, elle ne s'intéresse qu'à son corps, et qu'il en est réduit, lui aussi à se prostituer. Tous ses espoirs de se faire un nom et de vivre sur ses talents de peintre/dessinateur se brisent, et humilié, il s'écroule, en larmes, aux genoux de Raoule, ce qui a l'étrange effet de la remplir de joie. Après



le départ de celle-ci, Marie surgit, prête à tirer tous les bénéfices possibles de cette situation.

Quelques jours plus tard, Raoule rend visite à Jacques, alité, après avoir reçu une odieuse lettre signée de sa main. Tout en lui lançant qu'il ne peut pas la souffrir, il lui assure, honteux, se cachant à moitié sous ses couvertures, que Marie est l'auteur de cette lettre, et l'a drogué de façon à ce qu'il soit réellement malade et reste au lit. Vêtu d'une chemise de femme, il jure contre sa sœur et contre sa bienfaitrice, lui demandant de reprendre tout l'atelier qu'elle lui a offert. Amusé de découvrir qu'il porte un vêtement féminin, le fleuriste rit d'un «rire d'enfant très doux et bête à ravir, un rire plein de grâces, provoquant, vous donnant de mauvais frissons» (p.58), et l'atmosphère s'allège, et il oublie rapidement qu'il ne voulait plus revoir la jeune femme. Vexé lorsqu'elle lui demande de se taire, comprenant qu'il manque peut-être de tact ou est trop maladroit, il se renfrogne un moment, puis après avoir refusé mollement une cuillère pleine d'un breuvage mystérieux, avale son contenu et sombre dans un délire érotique. Lorsqu'il revient à lui, confus, désorienté, il se met à tutoyer Raoule, ne sachant plus si ce qu'il a vu est rêve ou réalité. Celle-ci le repousse, et après l'avoir payé, quitte l'appartement.

Durant la visite suivante de Raoule chez Jacques, celle-ci est accompagnée du baron de Raittole, qui rencontre pour la première fois l'amant dont il a tant entendu parler. Le fleuriste, habillé de son ensemble de travail, un pantalon flottant ajourné d'un veston blanc, le regard clair et les mouvements brouillés par le haschich, confus et ne comprenant pas le sens de cette visite contraste avec l'ex-officier des Hussards, vêtu d'un costume de cheval. Toujours à moitié drogué et très troublé, il fait preuve d'une extrême soumission envers Raoule, ce qui la réjouit. Reconnaisant envers la bonté de Melle de Vénérande, il fait des efforts pour parler lentement et convenablement, cherchant ainsi à lui montrer qu'il sait «traiter la bonne compagnie» (p.81), surprenant ses deux hôtes de cette manière. Essayant de s'encanailler un peu, Jacques accepte une cigarette de de Raittole, mais la lâche immédiatement et rougit lorsque Raoule se met à le tutoyer, révélant ainsi leur liaison intime au baron. Mis en confiance par la franchise de ce dernier, il avoue naïvement ses rares aventures, ajoutant même un «il n'est permis d'être amoureux qu'aux riches!» (p.83) presque philosophique. Après le départ de l'ex-officier, Melle de Vénérande réprimande le fleuriste, muet, qui ne sait quoi dire ou répondre, puis elle finit par se jeter sur lui, lui enfonçant les ongles dans la peau, tandis que celui-ci immobile, essaye de se protéger, refusant de rendre les coups. Silencieux et amer, resplendissant de beauté encore plus féminine dans sa position d'être faible et soumis, il

murmure un «Cruelle!» (p.85). En voyant la détresse de Raoule, Jacques lui pardonne, et lui demande si elle lui donnera plus de haschisch, lorsqu'elle lui répond par la négative, il lui dit alors qu'il le crachera si elle le force à en avaler, et lui avoue ensuite ses peurs et humiliations d'avoir été acheté, et maintenant battu, mais se dit tout de même heureux, se comparant à un bébé de quelques semaines, à sa compagne qui ne l'écoute plus. Sous l'emprise de ses caresses, il lui donne l'autorisation de l'aimer comme il lui plait.

N'étant plus frappé ni acheté, mais couvert de caresses et d'éloges à sa beauté par une jolie femme de la haute, Jacques oublie sa honte et s'enhardit, retrouvant un semblant de virilité, jusqu'à ce que Raoule lui demande, un beau jour, de ne plus être son amant, mais son esclave (sur un plan uniquement sexuel). Le fleuriste ignore d'abord cette requête, puis, comprenant que la jeune femme est sérieuse, la traite de folle et veut partir «ne comprenant plus rien des désirs de son maître et ne désirant lui-même plus rien» (p.89). Lorsqu'ils gagnent la chambre, il est surpris et désemparé par sa froideur et son absence de réaction sous ses baisers, puis la supplie de ne plus l'appeler femme, trouvant le terme humiliant, et lui dit qu'il y a des choses qu'il ne fera jamais avant de l'avoir à lui «toute et de tout cœur» (p.90), et enfin lui lance que «les vicieuses ne savent pas aimer!...» (p.91), déchainant alors la colère de Raoule, qui le laboure de ses ongles.

Petit à petit, Jacques se féminise, sous la pression constante, quoique subtile, de Raoule. La jeune femme, se comportant en homme de la haute société rendant visite à une courtisane qu'il entretient, retrouve dès que son monde le lui permet le fleuriste qui l'aime «avec un vrai cœur de femme [...] par reconnaissance, par soumission, par un besoin latent de voluptés inconnues» (p.92). Passif, mou et dépossédé de toute forme de volonté, très malléable, ne sortant que rarement de l'appartement, travaillant ou lisant ce que sa compagne lui donne lorsqu'elle n'est pas là, le fleuriste se transforme peu-à-peu en ce que Raoule veut qu'il devienne, sa maîtresse. Il se prend malgré lui au jeu, et quand il reçoit le premier d'une longue série de bouquets de fleurs blanches (peut-être pour suggérer que Raoule n'a pas ses règles et renforcer ainsi sa virilité, *Notes* p. 96-97), bien que rougissant et gêné, il l'accepte et trouve un vase, jouant avec l'idée d'être une femme. Il est de moins en moins mal-à-l'aise quand Melle de Vénérande s'adresse à lui en utilisant le féminin («vous serez toujours la mienne!» p.98) et va même jusqu'à commander une robe de chambre en velours bleu, s'efféminant désormais de son plein gré, et désolant sa sœur qui voudrait le voir exploiter au maximum toutes les richesses qu'il a à portée de main. Jacques s'habitue à voir Raoule lui rendre visite à la tombée

de la nuit habillée en homme, et effrayé par le bruit d'une altercation dans la rue (entre Marie et sa maîtresse), il se jette dans les bras de cette dernière à son arrivée, «comme l'eût fait une épouse anxieuse» (p.103), utilisant des expressions câlines et enfantines pour s'adresser à elle, et montrant même de la jalousie lorsqu'il apprend que sa sœur, faisant le trottoir a provoqué la personne qu'il aime. Il se met à soigner ses mains et poudrer ses cheveux, utilise le féminin pour parler de lui-même «te paraître agaçante» (p.105), surprend Raoule par mille attentions et coquetteries... Sa sœur, avec laquelle il semblait être en bon terme au début du roman, bien que plus ou moins conscient qu'elle l'exploitait, s'avère être une menace au bonheur du couple, assombrissant et inquiétant les esprits, détruisant des scènes heureuses par ses mots crus et brutaux.

Lorsque Raoule revient à la l'appartement quelques jours après l'intervention grossière de Marie, elle trouve Jacques affairé à dessiner des initiales qu'elle a elle-même commandé, levant un regard effrayé sur elle lorsqu'il se rend compte de sa présence. Bien que celle-ci le tutoie, il répond par le vouvoiement, et pâle, horrifié, pensant leur relation toucher à sa fin, il se dit prêt à obéir au souhait de la jeune femme, et de chercher du travail chez un graveur où elle lui facilitera l'entrée. Alors que le fleuriste range ses outils, croyant probablement qu'il doit également quitter les lieux, Raoule lui annonce, en se mettant à le vouvoyer, que l'ayant perdu, elle compte le réhabiliter par le mariage, lui promettant de le libérer ainsi de la torture avilissante qu'est leur relation. À la surprise de Melle de Vénérande, son amant refuse, lui avouant qu'il ne connaît plus que cette forme d'amour et a appris à l'aimer de cette façon, et qu'il ne veut être rien d'autre que son esclave, une union maritale empêchant le maintien de leurs mœurs. Jacques, sur les genoux de Raoule, se dit très malheureux, prenant les propositions de sa maîtresse pour des insultes, et ne veut rien d'autre que la continuation de la vie qu'ils mènent. Il s'assure que la jeune femme n'est plus en colère contre Marie Silvert, excusant son comportement par le penchant pour la bouteille de sa sœur. Jusqu'à maintenant, le fleuriste semble attaché à cette dernière, prêt à tout lui pardonner, fermant les yeux sur les pires déboires, et ignorant certainement une grande partie de ses intrigues. Il est indiqué au bas du texte (*Notes*, p.112) que le vouvoiement présent dans cet échange souligne un jeu de rôle entre les deux personnages présents, cependant, il est permis de douter que Silvert soit conscient de ce qui se passe, son manque de subtilité et d'intellect nous laisseraient plutôt penser qu'il en est la victime.

Après le départ de Raoule, de Raittole se glisse dans l'appartement où il trouve

Jacques, nu, endormi sur un lit bordé de satin bleu. Ainsi allongé, les draps couleur azur magnifiant sa peau nacrée et sa chevelure rousse, épuisé par l'amour, la forte odeur de parfum de rose rappelant l'Orient et son érotisme, la description pourrait être confondue avec celle d'Éros, si ce n'était pour les petits détails féminins insérés partout dans le texte, insistants sur son androgénie: sa crampe à la jambe est ainsi «une crispation comme en ressentent les femmes nerveuses» (p.116), sa taille est cambrée, ses bras sont ornés de bracelets d'or et de diamants, son corps est fait de «lignes sculpturales [...] épanchant de chaudes émanations de volupté» (p.117)...l'immobilité de Jacques et sa pâleur rappellent également une statue, et se retrouvent dans les termes suivants: «si blanc qu'il en avait des teintes de nacre» (p.116), «les lignes sculpturales» (p.117), «marbre antique» (p.117), «le seuil du sanctuaire» (p.117), «l'effet d'une face de statue» (p.118) et laisse ainsi entrevoir au lecteur la fin tragique du roman. Réveillé en sursaut par le baron, indisposé par la beauté et l'érotisme du garçon, quelque peu effrayé par la brutalité et apparente colère de celui-ci, Jacques, ne comprenant pas vraiment le but de cette visite, et répond calmement avec un sourire insondable aux accusations et effronteries de de Raittole, sans se rendre compte qu'il le provoque encore plus. Cependant, ce n'est que lorsque le fleuriste interdit froidement au baron furieux de le toucher, car «Raoule ne le veut pas» (p.121), insinuant sans s'en rendre compte que ce dernier cherche à le séduire, que l'ex-officier des Hussards perd ses moyens et se rue, enragé, sur Jacques, lui assénant une cinglante correction pour lui avoir résisté.

Jacques se garde bien de communiquer l'incident à Raoule, en visite pour quelques jours chez la duchesse d'Armonville. Il sait que son corps en dira bien plus qu'une lettre mal écrite, sa fréquentation avec la jeune femme ayant développé une certaine compréhension, de la sagesse, concernant ses moyens et ses limites: sans son physique, il n'est rien. Blessé par les railleries de sa sœur, il ne comprend toujours pas la raison de la brutalité de de Raittole. Marie cherche à le pousser à se marier, insinuant que si il se rangeait, peut-être qu'elle pourrait épouser le baron, ce que son frère semble croire, très naïvement, et espère pouvoir punir un jour celui qu'il soupçonne d'avoir été l'amant de Raoule. À l'arrivée de cette dernière, précédée d'un bulletin disant «je sais tout», Jacques pense pouvoir enfin recevoir la vengeance qu'il demande, et se déshabille pour lui montrer son corps meurtri dès qu'ils sont seuls. En entendant l'explication de son amour, la jeune femme comprend immédiatement la réaction du baron, et est horrifiée par le fait que ce dernier a vu le fleuriste, laissant celui-ci incrédule. Le doute quant au rôle du garçon dans l'échange entre celui-ci et de Raittole envahit les pensées de Raoule, et folle de jalousie, voulant effacer toute trace du passage du baron, elle rouvre les

blessures se cicatrisant, sourdes aux gémissements et supplications de Jacques.

On retrouve Jacques quelques temps plus tard, alors qu'il fait la connaissance de Martin Durand. Depuis l'assaut brutal de Raoule qu'il n'a pas revu, il est taciturne, se contentant de répondre aux questions de l'architecte par des monosyllabes. Il semble avoir beaucoup changé: d'un garçon naïf, doux, sans volonté propre et au cœur léger, il s'est transformé en un être silencieux, inquiet, malheureux et rongé par une honte secrète. Il envie l'avenir prometteur de son camarade, «Noblesse, amour, argent, tout irait à lui, sur un signe de lui, car il était un homme» (p.148). Cette dernière phrase sous-entend que Jacques ne se considère plus comme un homme, et qu'il ne semble pas pouvoir influencer sa nature, qu'à partir du moment où il a accepté l'argent et les cadeaux de Raoule, sa transformation se mit en marche et devint irrémédiable.

Durant le bal donné à l'occasion du Grand Prix, Jacques, mal-à-l'aise, tellement abruti par tant de couleurs et de robes qu'il se demande si il n'est pas encore sous l'emprise du haschisch, refuse de céder à Durand qui l'implore de s'approcher du groupe formé par Raoule. Lorsque de Raittoble introduit finalement les deux jeunes gens à la personne en question, une révolution se produit à l'intérieur du fleuriste: leurs regards se croisent, et soudain le corps de Jacques se souvient des passions passées, et toutes ses blessures se referment aux souvenirs des caresses brûlantes, il est à nouveau complet et un sourire éclaircit tout son visage, morne jusqu'alors. Sans prendre compte des invités présents, il apostrophe la jeune femme, lui demandant pourquoi elle l'a convié, lui qui n'est rien, pas même digne de souffrir le martyre pour elle, l'embarrassant. Rayonnant ainsi de joie, il attire rapidement les regards des autres femmes présentes, subjuguées par sa beauté. Comme libéré d'un lourd poids, il a l'audace d'inviter Raoule, un peu effrayée, à danser, et se moquant d'être entendu, il lui avoue qu'il n'est pas un homme mais son esclave, qu'il lui appartient, que le mariage est inutile, puisque «on épouse pas sa maitresse, ça ne se fait pas dans tes salons!...» (p.155). Jacques, avec son corps souple, se révèle être un très bon valseur, et bientôt les deux jeunes gens ne forment plus qu'un, et se promissent de reprendre leur relation, le fleuriste parlant déjà de lui-même au féminin. Un groupe d'invités masculins lançant quelques remarques douteuses au sujet de Silvert, possiblement envieux de son succès, se tait soudainement lorsque celui-ci passe prêt d'eux, comme ensorcelé par toute sa beauté voluptueuse, par sa jeunesse et sa joie, au point que leurs mains, devenues moites, se crispent lorsqu'il les frôle. Le pouvoir d'attraction de Jacques, qui semble avoir enfin accepté ce qu'il est, se fait de plus en plus imposant.

Quelques semaines plus tard, Jacques, après sa présentation scandaleuse au bal du Grand Prix, est désormais fiancé à Raoule, au grand désespoir de sa tante. Sous les yeux de la jeune femme, il apprend à manier le fleuret sous la direction de de Raittole, excédé par les maigres progrès de son élève. Énervée par ces remontrances, la fiancée prend soudain la relève de son futur époux, et s'escrime sauvagement avec le baron, décontenancé par tant de violence. La leçon est alors interrompue par l'arrivée de Marie Silvert, qui exige sa part du butin à l'annonce du mariage entre le son frère et sa maîtresse. N'obtenant pas ce qu'elle veut, elle se répand en ignominies et insultes, et va visiblement trop loin pour Jacques lorsqu'elle s'écrie «Marie Silvert, même en carte, vaudra bien madame Silvert, au moins elle fait l'amour comme tout le monde, celle-là!» (p.169). Le fleuriste, dégouté, la saisit alors par le poignet et la secoue de toutes ses forces tout en râlant «Te tairas-tu? Misérable» (p.169), avant de l'envoyer rouler sur le plancher. Cette scène indique la brisure entre le frère, entouré du baron et de Raoule, et sa sœur, qui quitte les lieux en maudissant le couple, et en prédisant un drame entre les trois personnages.

Le soir des noces, une atmosphère tendue règne dans l'hôtel des Vénérande: Jacques a disparu après la cérémonie, tandis que Raoule est encore présente, faisant les cent pas, nerveuse. On apprend cependant rapidement, alors que les hôtes prennent congé, que le jeune époux n'a jamais quitté la demeure, mais, fortement drogué par sa femme, il repose nu, assoupi dans leur chambre nuptiale, créée comme un temple dédiée à l'amour. Conscient de son pouvoir de séduction, il a rejeté les draps, cambre sa taille et se renverse «d'un mouvement gracieux» (p.181). Alors que Raoule s'extasie devant son corps merveilleux, il se charge de lui rappeler une fois de plus qu'elle déchirait ce même buste quelques mois auparavant. Après avoir lancé qu'il a l'intention de finir son «éducation de mari sérieux» (p.180) pour pouvoir tuer l'un des pires ennemis de sa femme, Jacques plaisante sur le fait qu'il ne peut pas avoir d'enfant, et retournant au jeu de rôles, il demande à son épouse de lui faire une cour digne d'un homme de son rang. Raoule se prête alors au jeu, commentant la cruauté de son amant qui se laisse désirer, dupant et énervant ainsi le naïf fleuriste à l'esprit lent, qui ne comprend pas qu'elle est effectivement en train de jouer avant qu'elle ne lui fasse une déclaration d'amour vibrante, et au masculin. S'ensuit alors un long moment de volupté, finalement interrompu lorsque la jeune femme, pour être plus proche encore de son mari, enlève son gilet et appuie un sein très féminin contre le torse de son mari. Jacques est horrifié par ce dur retour à la réalité, l'illusion, en laquelle il croyait si fort durant ce moment de séduction, est brisée, et, amèrement déçu, il s'écrit en sanglot: «Raoule tu n'est donc pas un homme! Tu ne peux donc

pas être un homme!» (p.184).

Les temps passent, Raoule et Jacques, restés à Paris pour braver l'opinion publique, sont de plus en plus isolés. On évite avec soin l'hôtel de Vénérande, la jeune mariée ne fait plus partie des femmes recherchées, même de Raittole, l'ami fidèle et complice, n'est pas réapparu depuis la soirée sinistre des noces. Un soir, alors que les époux se sont décidés à passer quelques temps au coin du feu («l'agonie de la braise» p.186-187, suivit quelques lignes plus loin par le nom de de Raittole annonce la fin sinistre du couple), au lieu de gagner directement la chambre à coucher, comme ils le font habituellement. Le lecteur sait que Raoule est peu intéressée par l'esprit de son mari, c'est sa beauté qu'elle adore, se serait-elle donc lassée de leurs caresses pour choisir de mener une discussion avec celui-ci? La transformation de Jacques semble terminée, il rougit et adopte des postures féminines, et se dit prêt à «jouer à [ton] mari» (p.187), l'utilisation du verbe jouer nous indiquant que le rôle d'épouse et désormais plus naturel que celui d'homme. La visite de de Raittole, le lendemain, va cependant inverser la tendance pour quelques temps: ce dernier continue en effet de traiter Raoule en femme, parlant de «lubies de femmes nerveuses» (p.188) en la désignant, et du risque de voir Jacques «démoucheter un de ses fleurets» (p.188), c'est-à-dire de provoquer le baron en duel pour défendre son honneur, concept très masculin et viril. Jacques se met à fumer le cigare en sa compagnie, chose que sa femme lui avait interdit, monte à cheval, et en achète de nouvelles montures sous son œil vigilant. Cependant, de Raittole se retrouve bien vite déçu alors qu'il accueille le fleuriste chez lui: après que ce dernier a reconnu tous ses anciens meubles fournis par Raoule, du temps où il était son amant, la discussion sur une éventuelle grossesse de Raoule prend une tournure tout autre que ce que le baron avait espéré. En entendant le titre «Mme Silvert» (p.190), Jacques croit évidemment que c'est de lui-même qu'il s'agit, et non de sa femme, et rétorque «Ne voulez-vous pas que j'accouche par-dessus le marché?» (p.190), et quand l'ex-officier cherche à lui faire avouer qu'il l'a pourtant vu se comporter en homme certaine nuit, il répond nonchalamment qu'une «mauvaise habitude est si tôt prise» (p.190), ce qui transforme son ami en furie. Celui-ci lui suggère alors d'essayer quelque chose sans que sa femme soit mise au courant, comme par exemple visiter la maison que tient sa sœur Marie. Pris d'une curiosité malsaine, le fleuriste veut alors plus de détails sur ce qui se passe dans ces lieux de débauche, et voyant l'embarras du baron, il pose ses mains sur l'épaule de celui-ci pour appuyer son insistance. La réaction est immédiate: en sentant l'haleine parfumée de Jacques, de Raittole se raidit et le menace d'appeler la police des mœurs, ce qui a pour seul effet d'amuser son jeune compagnon, bien que nerveux, qui trouve

l'idée d'une séduction en vêtement de cheval grossière et dépravée. L'ex-officier lui fait alors remarquer qu'une telle séduction serait sûrement moins choquante si elle était faite en veston de velours, ce qui déclenche une crise de rire chez le fleuriste. Le baron, se sentant probablement prêt à basculer, le chasse de l'appartement à coups de cravache tout en le menaçant de le tuer si il reste, ce que Jacques prend légèrement, disant qu'ils ne sont pas encore assez bons pour se battre, puis tous deux vont dîner à l'hôtel de Vénérande. La séduction exercée inconsciemment par Jacques sur de Raittole se fait de plus en plus présente et évidente, et le jeune homme, petit-à-petit, prend conscience de son pouvoir, jusqu'ici inusité.

Un soir, Jacques ne rentre pas à l'hôtel après être sorti après le déjeuner. Lorsqu'après plusieurs heures d'inquiétude, Raoule l'accueille en se jetant à son cou, il la repousse, et furieux, lui apprend qu'il vient de chez sa «sœur la prostituée» (p.194). Il l'accuse ensuite d'avoir anéanti sa virilité, qu'aucune fille présente dans la maison close n'a pu la réanimer et il ajoute, en se laissant tomber sur le lit, que toutes les femmes, désormais, le dégoutent.

Durant les semaines suivant l'adultère de Jacques, ce dernier n'a quasiment pas quitté l'hôtel, repentant, demandant pardon à Raoule en lui baisant les pieds comme le ferait une femme infidèle, et celle-ci en échange, a redoublé de volupté et de raffinement durant leurs nuits. Cependant, un soir, après avoir reçu un billet provenant de Marie, la jeune mariée commence à avoir des doutes quant à la destination de la sortie de son époux. Craignant le pire, elle se rend chez de Raittole, habillé en homme, où lui suggère de se rendre le mot laissé par la prostituée. En effet, elle apprend rapidement que «Mme Silvert» y est déjà. Le baron, très perturbé, à bout de nerfs et prêt à se suicider, raconte alors comment Jacques, en costume de femme, s'est annoncé au concierge sous le nom de Mme Silvert, probablement dans le but de séduire son ami. Lorsque celui-ci a refusé et a essayé de l'étrangler, il est resté seul, sur le lit, en pleurs. Raoule pénètre ensuite dans la chambre, et après quelques minutes en ressort une Mme Silvert brune qui arrange les conditions du duel, suivie de son mari, blond, pale et chancelant, portant des marques rouges au cou, trompant ainsi le valet de chambre présent. Jacques a enfin compris de quel pouvoir il est en la possession

Le lendemain matin, jour du duel, Raoule se montre des plus angéliques avant que Jacques grognon, l'accusant d'être à l'origine de ce malentendu et assurant qu'il voulait juste faire une plaisanterie, quitte l'hôtel des Vénérande pour la dernière fois. La jeune femme promet à son mari qu'il n'a rien à craindre et qu'il ne recevra qu'une petite égratignure, calmant



ainsi ses inquiétudes fondées, assurant que de Raittole lui obéira (ce qu'il par ailleurs fait). Jacques à pourtant du mal à comprendre pourquoi Raoule lui pardonne si facilement, et revoit dans «son imagination idiotisée par le vice» (p.201), l'expression menaçante du baron, lors de sa dernière visite. En sortant de l'hôtel, il trouve le coupé prêt, et se rend machinalement aux adresses que lui a indiquées son épouse. Ses deux témoins, l'architecte Martin Durand et le cousin René, bien qu'ignorant de quoi il en retourne, ne prennent pas l'affaire au sérieux, et Jacques, paisible, s'endormant dans un coin du coupé après quelques minutes, renforce leur impression. Réveillé par ses compagnons à l'arrivée sur le lieu du duel, le jeune homme cherche à se donner un peu de contenance, à jouer le rôle du vrai mâle: professionnel, il salue son adversaire puis accepte une cigarette offerte par Martin. Il se prend à sourire sans vraiment savoir pourquoi en observant la campagne grise et sentant la pluie fine ruisseler sur son visage; serein, il pense à Raoule «cette terrible créature» (p.203) qu'il aime cruellement, et qu'il a offensé «pour cet homme qui lui avait fait si mal au cou» (p.203). Tout en ayant un frisson à l'idée de mourir, il se demande pourquoi de Raittole a été si violent envers lui, et rejette au passage la faute de sa tentative de séduction sur sa famille «la prostitution, c'est une maladie! [...] est-ce qu'il pouvait lutter contre son propre sang?...» (p.204) et sur Raoule «On l'avait fait si *fil*le dans les endroits les plus secrets de son être» (p.204) et essaye même de justifier son action «D'ailleurs ce qu'il avait osé vouloir, c'était plus naturel que ce qu'elle lui avait appris!» (p.204). Il est cependant toujours inquiet quant à de Raittole, et ne semble pas comprendre la raison de sa brutalité de la veille, et le poids des épées choisies par ce dernier lui déplait. Jacques, parant mollement, bien que toujours calme, est indisposé par le silence et la gravité régnants, et de plus, il a «envie d'être beau» (p.205). Le baron, mit mal-à-l'aise par la sérénité de son adversaire, finit par le transpercer de son épée, là où ses frisons dorés reflètent la lumière de l'aurore, et ce dernier s'écroule, sans un cri, au milieu des violettes parsemant l'herbe. De Raittole, anéanti après ce qu'il vient de faire, essaye d'aspirer le peu de sang coulant de la blessure, tandis qu'on asperge le visage du blessé, qui revient un instant à lui. D'un souffle, Jacques assure au baron qu'il ne lui en veut pas, que sa sœur Marie est la cause de toute l'histoire, et qu'il aimait bien Raoule. Alors que l'ex-officier essaye d'aspirer à la plaie pour faire venir le sang, le jeune homme le lui interdit, disant que ses moustaches le piqueraient, et meurt après un dernier frisson.

La transformation de Jacques est désormais achevée: ses cheveux, poils, cils, dents et ongles font maintenant partie d'une poupée de cire animée grandeur nature à son effigie, reposant dans la chambre nuptiale, visitée chaque soir par Raoule soit vêtue de deuil, soit en

habit masculin noir.

À travers Jacques, nous découvrons l'un des symboles de la Décadence qu'est l'androgynie. Il représente un idéal de beauté, la fusion parfaite entre le masculin et le féminin en un seul être. Cependant, si l'androgynie de l'antiquité grecque est une créature totalement asexuée, presque divine, la Décadence le lie au désir, à la volupté. Pendant cette dernière période historique, il désigne presque exclusivement les personnes de sexe masculin, tandis que le terme péjoratif de gynandre est appliqué aux femmes montrant des traits de caractères et un physique viriles, et inspire le dégoût. Il occupe une place très importante dans les nouvelles décadentes, car, tout comme le note Frédéric Monneyron, «[...] c'est bien souvent leur sexualité – ou pour le moins leur sensualité – qui constitue le ressort, parfois l'unique ressort, des romans dans lesquels ils apparaissent» (*L'androgynie décadent Mythe, figure, fantasmes*, p.17). L'androgynie décadent est séparé en deux axes très net: d'un côté, le dandy, très présent dans l'esthétisme anglais, qui malgré son apparence féminine, garde un caractère masculin et méprise la femme qui représente «un sexe purement décoratif» (*L'androgynie décadent Mythe, figure, fantasmes*, p.18), dont le Dorian Gray d'Oscar Wilde est un parfait exemple. De l'autre, le jeune homme efféminé à la fois physiquement et psychiquement, que soumet à son pouvoir une femme se rapprochant de la gynandre.

Le personnage de Jacques Silvert, soumis, naïf et malléable à souhait, et sa relation avec la manipulatrice et masculine Raoule de Vénérande illustre très bien cette dernière sous-catégorie d'androgynie. Cependant, on pourrait se demander si le fleuriste ne serait pas une espèce de parodie de cet idéal, qu'à force d'adorer la beauté physique, on a négligé l'esprit: le mépris que ressent le narrateur pour ce personnage, stupide, sans profondeur ni talent, n'ayant que son physique, transparait à maintes reprises dans le texte: «son œil était d'un sombre étrange, quoique d'une expression bête» (p.11), «à travers les brouillards de son imagination idiotisée par le vice» (p.201), «Jacques ne put s'empêcher de sourire de son sourire vague qui était chez lui toute la spiritualité de sa molle matière» (p.203), «dans son obscur cerveau» (p.204)...La fin tragique du roman renforce cette impression: par sa mort et transformation en poupée de cire, Jacques a accompli le projet de Raoule: libéré de toute forme de réflexion et de volonté, ne vieillissant plus, il est devenu un idéal de beauté androgynie.

## La Marquise de Sade

Contrairement aux romans précédents, *La Marquise de Sade* s'étend sur une vingtaine d'années, et le nombre de personnages masculins rencontrés à travers l'histoire est plus important, mais aucun n'est présent du début à la fin, on a pas réellement de personnage masculin principal, comme dans *Monsieur Vénus* et *La Jongleuse*. Cependant, on ne peut nier l'importance de ces hommes, qui influencent l'existence de Mary.

### Le colonel Barbe

Père de Mary, il ne rate jamais une occasion de souligner qu'il aurait préféré avoir un garçon, et délaisse totalement sa fille à la naissance qui provoque la mort de son épouse de son unique fils.

Le colonel Barbe nous est décrit rapidement alors que Mary et Tulotte reviennent de l'abattoir, et le fait que la petite fille ait peur que sa tante répète ce qu'il s'est passé alors qu'elles devaient juste aller chercher du sang, nous donne une idée de sa sévérité. «Officier de fortune sorti des rangs» (p17), il n'organise que peu de réceptions, une fois par mois «pour maintenir la bonne harmonie entre les chefs» (p.32) pendant lequel il débite un discours patriotique, d'une part à cause de sa femme poitrinaire qui semble mal supporter toute forme d'agitation ou de stress, et d'autre part tout simplement parce qu'il est craint et peu aimé par les officiers du 8e hussards à cause de son «caractère cassant» (p.18). On apprend également que Daniel Barbe a fait du service en Afrique, et que sa maison est mal-tenue par une cuisinière et deux ordonnances qui n'en font qu'à leur guise. Dur et colérique, explosant facilement, il se moque de «la mièvrerie des femmes nerveuses» et se demande si ce n'est pas «un genre adopté par une nature trop sentimentale» (p.23) quand sa femme se plaint de la proximité du cimetière, mais a une confiance totale en sa sœur, vieille fille diplômée vivant avec la famille, à qui il confie la santé de sa femme et l'éducation de sa fille. Il se dispute régulièrement avec sa femme, Caroline, dont il ne croit pas les accusations concernant la conduite de la cuisinière, et semble se soucier pas mal de son image et celle de sa maison dans la garnison «S'il devait punir, il punirait, seulement dans le service...» (p.20). Alors que Mary, bouleversée par ce qu'elle a vu à l'abattoir, veut se réfugier dans ses bras, Daniel Barbe, ayant horreur de la saleté, la repousse, par crainte de taches sur son pantalon blanc, ajoutant: «Tu es mal élevée, tu es mal débarbouillée...Ah! Si tu étais un garçon, au moins!» (p.21), et comme elle ne se calme pas, il finit par la fouetter «de bon cœur» (p.29). Très attaché à l'étiquette et

se souciant des apparences, il exige que l'uniforme du régiment soit impeccable, et le poil des chevaux parfaitement lustré, tandis qu'il parade, son épée scintillante à son flanc, et observe les rangs de «ses yeux verts presque cruels» (p.36). Malgré ses fréquentes disputes avec sa femme et la sévérité avec laquelle il tient son régiment, le colonel semble laisser Caroline et surtout sa sœur Tulotte diriger la maison comme bon leur semble. Lorsqu'il est mis de mauvaise humeur par une scène de désespoir que lui fait sa femme à l'annonce du départ du 8e hussards pour Dole, il se venge sur le régiment en en mettant la moitié aux arrêts et en doublant les punitions. Arrivé dans la nouvelle ville, Barbe après avoir insisté quelques temps, force une des habitantes à lui louer une partie de son imposante demeure, mais est atterré, honteux, lorsqu'il découvre que la maison en question est presque une cave, froide, humide, sombre, avec des barreaux aux fenêtres, «une ratière!» (p.50) et songe qu'il ne pourra jamais recevoir en cet endroit. Cependant, en voyant l'admiration de ses officiers lorsqu'ils découvrent les merveilles que la maison recèle, il exige de la propriétaire qu'elle augmente le loyer, par peur que ses hommes se moquent de lui. Après la mort de Caroline, le colonel se console dans les bras de Mme Corcette, et prend un intérêt soudain à l'éducation religieuse de sa fille, bien que méprisant clairement la religion «je me moque bien de la prêtraille» (p.117) et ajoutant que c'était la dernière volonté de sa femme, prétexte qu'il use pour pouvoir avoir un peu de temps seul avec sa maîtresse. À Mary qui avoue, les larmes aux yeux, que sa mère lui manque et qu'elle se sent délaissée depuis la naissance de son frère, il répond: «Eh bien! Oui, nous préférons tous ton frère, car se sera le diable s'il n'est pas meilleur que toi» (p.119), et la voit comme «un objet inutile, représentant un avenir incertain» (p.100). Après la mort de ce dernier, Barbe entre dans une sorte de léthargie, de dépression, et regrette probablement que ce ne soit pas sa fille qui soit morte à la place de Célestin. Nerveux et agressif, il défie en duel et tue un médecin doux et placide, parce qu'il croit avoir été insulté lorsque ce dernier l'a appelé «Français» (p.145), la vue des fils du pauvre homme, quelques temps plus tard, le plongera dans le remords, et lui rappellera la disparition du sien. Il mourra au combat durant la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Le colonel Barbe apparaît comme un homme dur, insensible et injuste, dont la passion semble être son régiment. Il est très peu présent dans l'éducation de Mary, qu'il considère comme une source de déceptions et néglige principalement parce qu'elle n'est pas un garçon, et beaucoup de ses interventions se soldent par la violence lorsque sa fille aurait besoin de

tendresse ou de réconfort. Avec le frère de Mary et l'homme de l'abattoir, il contribue à la construction de l'échafaudage de la haine que la jeune fille éprouve envers le sexe masculin.

### Sirocco

Sirocco est un jeune orphelin de 12 ans, qui vit dans le voisinage de Mary, et aide un vieux jardinier à s'occuper de ses fleurs. Elle le rencontre peu après la mort de sa mère, et bien que leur histoire d'amitié sera brève, il sera indiscutablement une source de réconfort et de chaleur pour la petite fille en deuil, négligée par sa famille.

Un des principaux traits de caractère particuliers au garçonnet est son empathie. Malgré que son existence soit probablement plus difficile que celle de Mary, lui qui n'a ni parents, ni argent et vit comme un vagabond, il ressent beaucoup de pitié pour la petite fille, qu'il trouve injustement traitée, et s'allie à sa cause, pestant contre Célestin et Tulotte. Enfant heureux malgré tout, il essaye de lui communiquer sa joie de vivre, et sa passion pour les roses, et écoute patiemment son amie vider son panier, la plaignant réellement. Plus informé que Mary sur les choses de la vie, Sirocco suggère que le colonel et Mme Corcette sont amoureux, et lui explique ce que le terme signifie puis ajoute en lui donnant un petit bouquet de fleurs «Tiens! [...] je te fais un cadeau, je suis un garçon, tu es une fille...nous sommes deux amoureux!» (p.94). Lorsque la petite fille lui demande de lui cueillir la rose *l'Emotion* comme preuve de son amour; abasourdi et effrayé par la réaction qu'aurait le vieil horticulteur, il refuse, proposant de lui en cueillir une autre. S'ensuit une violente bagarre entre les deux enfants, déclenchée par Mary, mais lorsque cette dernière, après avoir perdu connaissance à cause de la douleur ressentie quand Sirocco l'a trainée par les cheveux, rouvre les yeux, le garçonnet honteux et soulagé lui promet de ne jamais la rebattre et cède, désespéré, quand elle lui redemande la rose. Mentant d'abord au sujet du coupable de la cueillette de la fleur, il est prêt à se laisser fouetter à la place de Mary par le jardinier, pensant que ça puisse le «consoler» (p.99). Lorsqu'elle revient quelques jours plus tard au jardin, après en avoir été banni par l'horticulteur, le cœur de Sirocco se remplit de joie, et ils se décident à aller voir la procession en ville, ce qui exige une expédition des plus passionnantes, durant laquelle le garçon exerce fièrement le rôle de chef de famille, de petit homme, et il propose même à son amie de s'enfuir ensemble. Cependant, ayant endossé des vêtements humides à l'arrivée inattendue de Mary, il attrape un gros rhume et meurt quelques semaines plus tard, sans que la petite fille, punie chez elle, n'aie pu le revoir une dernière fois.

Sirocco est le personnage le plus positif du roman: innocent, joyeux, libre comme l'air, il embellit le quotidien de la petite Mary, et représente la seule période heureuse de son enfance. Plein de sympathie, il l'écoute et la comprend, lui permet de soulager son cœur. Ses tourments à lui nous sont inconnus; il fait passer les besoins de la petite fille avant les siens, qu'il juge plus malheureuse que lui, malgré sa pauvreté et sa solitude, il lui permet de se ressourcer, d'être elle-même; il est un havre de paix, de douceur, de gaieté, coupé du reste du monde de la fillette. N'ayant pas de parents, il est totalement libre, en dehors de la société; il est venu avec le vent et repart avec celui-ci. Bien que leur amitié sera très courte, elle influencera le reste de la vie de Mary, qui continuera à le chercher parmi les hommes qu'elle rencontrera (Paul Richard lui rappelle «le petit Sirocco de Vienne, l'enfant trouvé au bord du Rhône, dans un tourbillon de vent» p.228).

### Célestin Barbe

Oncle de Mary et frère de Tulotte, vivant seul à Paris et consacrant son temps à la recherche en médecine, il recueille malgré lui les deux femmes après la mort de son frère. D'abord très méprisant envers elles, ne leur parlant à peine, sa conduite va petit-à-petit se transformer au contact de la jeune fille, qui va finir par le réduire en esclavage et le pousser au suicide.

Nous retrouvons Célestin Barbe, après une courte apparition à la mort de Caroline Barbe, dans la seconde moitié l'histoire, qui se déroule désormais à Paris. Égoïste, n'aimant pas chambouler ses petites habitudes, il vit mal l'arrivée de ses deux parentes. Déjà ennuyé par la guerre et la destruction «de chers monuments qu'il aimait» (p.174), l'adoption forcée de sa nièce semble être le pire revers qu'il ait pu essayer, jugeant aussi grave cet événement que les fusillades des insurgés dans les rues de Paris. Cela fait maintenant trois ans qu'il cohabite avec Mary et Tulotte, ne s'y est toujours pas habitué, s'irritant lorsqu'il croise l'une d'entre elles dans un couloir, alors qu'il les a reléguées aux mansardes. Très intelligent et ne vivant que pour le monde scientifique, Célestin Barbe n'aime pas les femmes, et ne voit pas le moindre intérêt en elles, à moins qu'elles soient sujettes à quelque rare maladie, et laisse se dépérir les deux sujets qu'il a chez lui, l'une se tournant vers l'alcool, l'autre lisant tous les livres qu'elle trouve pour tuer son ennui. Bien qu'il ne soit pas méchant, il vit mal le bouleversement dans ses habitudes que l'arrivée des deux femmes implique, et d'être obligé de

sortir de sa solitude et leur sacrifier une part de son confort. Lorsque Mary atteint 15 ans, il vient l'idée au docteur de lui proposer d'entrer au couvent, l'année suivante quand elle aura 16 ans, soulagé d'avoir enfin trouvé un moyen de se débarrasser d'elle. La franchise et l'assurance hautaine de la jeune fille, qui comprend très bien que le problème est qu'elle n'est pas un garçon, et que seuls le mariage et le couvent sont ses possibilités de quitter l'hôtel, le déconcerte cependant, tandis que son pouce, de la même longueur que celui d'un criminel récemment exécuté, l'intéresse au plus au point, et il revient sur ses idées de couvent, passant dès lors plus de temps avec Mary, l'étudiant apaisant sa soif de savoir. Le vieil homme, jusqu'à présent imperméable à l'amour, il se réchauffe petit-à-petit au contact de sa nièce, flatté par ses questions, et sensible à sa beauté et à son intelligence, et lui livre tous les secrets de l'amour physique. Tout en jetant son dévolu sur le baron de Caumont comme futur époux de la jeune fille, il espère secrètement la garder auprès de lui, en faire une savante vivant dans le célibat, et lentement mais sûrement, tombe amoureux d'elle.

Célestin, pour la première fois amoureux, se transforme peu-à-peu en l'esclave de Mary, il veut tout ce qu'il lui fait plaisir, et ne demande rien d'autre que de «la voir, lui sourire, l'entendre murmurer un seul mot de pitié!» (p.193) tandis que sa renommée auprès de ses confrères se fragmente; il vit dans la honte et la souffrance. Il en a peur, et elle le torture avec toutes ses extravagances, ses couleurs, ses fleurs et son ton dur et hautain, mais il pense qu'elle a raison, qu'il ne reçoit que ce qu'il mérite, et vieillit à vue d'œil sous la tourmente qu'il endure, songeant de plus en plus à une mort rapide à l'aide de l'une de ses nombreuses fioles renfermant des violents poisons, pour échapper à ce supplice. Le médecin cède à toutes les exigences de Mary, même lorsqu'il s'agit d'alcooliser encore plus Tulotte, et lui offre sa fortune ainsi que son hôtel, et bien que jaloux du baron de Caumont, il est aussi un peu inquiet quant à son sort, et comprend très bien pourquoi sa nièce veut l'épouser: «Elle ne l'aime pas, elle n'aime rien, elle a la cruauté de vouloir en torturer deux au lieu d'un...» (p.204). Quand sa sœur apprend que Célestin est amoureux de sa propre nièce, sa vie se transforme en un véritable enfer dans lequel la vieille alcoolique le persécute d'insinuations odieuses, et il finit relégué aux mansardes où les deux femmes autrefois vivaient. Le traitement qu'il a dû endurer a fait de lui un vieillard sénile, qui après sa grandeur sur le monde scientifique, est réduit à couvrir les adultères de Mary. Écrasé par la honte, il meurt à la suite d'une explosion dans son cabinet, probablement un suicide pour échapper au supplice que lui font vivre ses deux parentes.

Célestin est la première victime du sadisme de Mary Barbe. Homme respectable et admiré dans le monde scientifique, son intérêt pour la longueur du pouce de la jeune fille, après trois ans de cohabitation silencieuse, le perdra: l'éduquant bien plus que nécessaire et ayant le malheur de tomber amoureux d'elle, il passera du statut de médecin respecté à celui d'esclave tourmenté, essuyant affronts sur affronts, et voyant avec horreur ses capacités mentales et physiques chaque jour diminuer. Bien qu'il soit probablement allé trop loin dans sa relation physique avec la jeune fille et malgré son égoïsme quand il recueille les deux femmes, on ne peut s'empêcher d'éprouver de la pitié pour ce personnage, qui conscient de l'impossibilité de la situation, prend le rôle du serviteur résigné et soumis, qui fait tout pour satisfaire son bourreau. Méprisé et maltraité, sa mort est un soulagement, tant pour le lecteur qui ne peut plus le voir souffrir, que pour Mary et Tulotte, débarrassées d'un fardeau bien gênant.

### Le baron de Caumont

Ce personnage, présenté comme «un monsieur de quarante ans, ne paraissant pas son âge, du reste bien en point, assez expérimenté, presque fat» (p.191), «ni beau ni laid» (p.203), «il avait les larmiers très creusés, d'une couleur citrine indiquant un passé rempli d'excès de toutes sortes» (p.203), est l'époux de Mary Barbe, choisi par Célestin Barbe. Ce dernier essaye en vain d'empêcher le mariage lorsqu'il découvre que l'homme en question est un flambeur coureur de jupons, pas si riche que ça, ayant fait de nombreuses folies. D'abord peu intéressé par la jeune fille qu'il trouve gauche, le baron la voit fleurir au fil des mois et se réjouit au moins autant de la nuit de noce avec ce qu'il pense être une chaste petite doctoresse que de la fortune qu'il va récupérer en se mariant dans cette famille. Il est cependant bien déçu, lorsque, après la cérémonie, Mary lui impose ses conditions, comprenant pas de descendance et donc pas de relations sexuelles entre les époux, et comme il insiste et essaye de l'attirer à lui, elle l'effraie en lui montrant les violents poisons que son oncle lui a donné. Louis de Caumont, horrifié, capitule et s'enferme dans la chambre voisine. Elle finit cependant par devenir sa maîtresse, se refuse à lui quand il la veut, et se donnant quand, rageur et impuissant, il n'espère plus. Ses éternels «Mais tu finiras par m'aimer?» (p.219) ne reçoivent pour réponse que des regards glacials et du mépris, et lorsqu'il ose la menacer, après qu'elle ait perdu une fortune au jeu, elle l'abandonne en Allemagne, et rentre seule à Paris, laissant le baron, qui se ronge les sangs, dans l'incertitude totale concernant sa destination. Le pire affront lui est fait



lorsque Mary jette son dévolu sur son protégé, Paul Richard, qu'elle a compris être le fils illégitime de son mari, et commence une cruelle aventure avec celui-ci, l'aguichant mais refusant de se donner. S'exilant un temps en Russie après avoir pris en flagrant délit le couple, il revient à l'annonce du testament de Célestin Barbe, le lecteur apprend que Louis a songé au divorce, mais par peur d'être la risée de ses amis, et bien conscient que Mary, qu'il veut garder pour lui seul, aurait tôt fait d'intéresser quelqu'un d'autre, tandis que lui, avec sa quarantaine et son embonpoint naissant, finirait dans la solitude. Et malgré sa cruauté, il aime sa femme, et choisit de croire qu'elle a voulu se venger d'avoir été traitée de «courtisane» (p.235), et cache son amour sous cette armure de glace. Sans s'en rendre compte, le baron commence à avaler un poison tous les matins, administré méthodiquement par sa femme, ayant pour but de faire perdre sa libido des proportions inquiétantes, l'épuisant fortement, ce qui permet à Mary d'aller rejoindre son amant, et le rendant dangereux pour toute femme se trouvant à proximité, mais aussi lui faisant perdre l'appétit et lui donnant des vertiges. Ayant besoin de toujours plus de caresses et de volupté, de Caumont renoue avec d'anciennes conquêtes et visite les bordels, maigrissant à vue d'œil et commence à avoir des malaises. Sa frénésie sexuelle devenant gênante, le couple s'isole dans la maison que possède le baron près de Fontainebleau, où il finit par mourir, n'ayant plus rien d'autre en tête que le sexe, vaincu par le poison de Mary.

Lorsqu'il fait sa cour à Mary, Louis de Caumont est pleins d'espérances concernant leur futur, il pense avoir décroché le gros lot: il va épouser une très jeune fille, belle, éduquée, qu'il pense pouvoir former et plier à ses désirs. Cependant, dès la nuit de noces, elle lui impose ses règles, auxquelles il est bien forcé d'obéir, et apprend rapidement que les menaces et vengeances ne font qu'aggraver la situation. Bien que continuellement ridiculisé et méprisé par sa femme, il essaye de se convaincre qu'elle l'aime et le châtie de la sorte pour cette raison, et semble ressentir une secrète fierté à l'idée que cette belle et sauvage créature est sa propriété à lui seul (du moins sur le papier). Sa chute, en être drogué dont la seule préoccupation est le sexe et comment assouvir ses fantasmes, est aussi répugnante que tragique; au lieu de choisir une mort rapide, Mary, en préférant un poison lent aux effets très dégradant pour la victime, nous montre son absence totale de respect envers son mari, et son sadisme subtil. D'autre part, cette relation, celle d'un homme d'âge mur marié à une très jeune fille, est l'opposé de celle qu'on suit dans *La Jongleuse*. Cependant, dans les deux romans, bien que par différents moyens, c'est la femme qui a le dessus.

## Paul Richard

Le jeune étudiant, âgé de vingt ans, blond, aux yeux gris acier, avec une jolie bouche garnie de dents très saines, imberbe et «timide comme une jeune fille» (p.202), fait sa première apparition durant la soirée donnée pour fêter les dix-huit ans de Mary et ses fiançailles avec Louis. Clairement mal-à-l'aise en public, effrayé par la robe de la jeune femme, il se met à saigner du nez lorsque elle lui est présenté, éveillant ainsi son intérêt, tandis que le baron de Caumont, dont il est le protégé, le couvre de réprimandes et l'humilie. Pauvre et peu social, lorsqu'il quitte l'amphithéâtre, c'est pour se retrancher derrière de gros livres de médecine dans le cabinet de Célestin Barbe; même les rares prostituées qu'il lève se moquent de son nom et de ses saignements de nez, tandis que la baronne de Caumont, de deux ans son cadet, l'appelle «mon cher enfant» (p.226). De par son innocence, il rappelle cependant à Mary le petit Sirocco, et lorsqu'elle comprend qu'il est le fils de son mari, son intérêt pour le pauvre jeune homme augmente. Alors qu'il se promène avec Mary dans le jardin de l'hôtel, il lui avoue son amour, et combien il a souffert depuis la soirée de ses fiançailles, souffert parce qu'il l'aime et parce qu'elle est la femme de son bienfaiteur. S'ensuit alors une période pendant laquelle la jeune femme joue au chat et à la souris avec sa proie: déclarant son amour, elle le couvre de savantes et folles caresses, attendant le flot de sang, mais refuse de se donner, et se défile lorsque le garçon, à bout, torturé par son désir, essaye de la saisir entre ses bras. Il devient horriblement jaloux de son bienfaiteur, qui se couche avec la femme qu'il aime tous les soirs. Elle finit par l'inviter chez elle, dans sa chambre, un soir où Louis de Caumont est censé ne pas rentrer, mais lorsqu'une fois de plus, Mary se refuse, affirmant qu'elle n'aime pas le jeune homme, Paul, fou de rage et de douleur, la viole, avant d'être découvert par le baron pour qui elle avait mis en scène ce rendez-vous. L'étudiant, déjà horrifié par ce qu'il vient de faire, apprend alors que l'homme est son père, et s'évanouit, avant de passer de longues semaines isolé, avec pour seule distraction ses livres de médecine et des travaux donnés par Célestin Barbe, dans le but d'oublier Mary. Seulement, la jeune femme lui rend visite, et Paul, après une faible résistance, capitule, et devient son heureux esclave-amant, provoquant lui-même ses saignements qui amusent tant la jeune femme. Humilié, il accepte l'argent qu'elle lui donne, tout en jurant d'abandonner ses études de médecine et de prendre le premier travail qu'il trouve, et désespéré, il exprime le souhait de voir son père mourir, pour avoir la baronne rien que pour lui. Quand les visites de cette dernière se font plus espacées à cause des ardeurs de Louis, fou d'amour il déprime, et s'apprête même à se suicider. L'état du baron empirant sous la prise quotidienne des drogues et devenant gênant,

lui et sa femme prennent refuge dans leur maison de campagne, tandis que Paul s'installe dans une auberge dans le village voisin, ne supportant pas être loin de sa maîtresse. Cependant, lorsqu'il découvre la supercherie, que c'est Mary qui est en train de tuer son mari, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase: il lui dit qu'il la méprise, et s'enfuit, laissant un bout de chair de sa cuisse, que la jeune femme, furieuse de ces mots, a mordu, derrière lui.

L'innocence et la douceur de Paul Richard rappelle un peu Jacques Silvert, mais à par ce détail, les deux personnages sont bien différents. Si le pauvre étudiant, d'une timidité maladive, qui déclenche ses saignements de nez, est la risée de son bienfaiteur/père et des rares prostituées qu'il voit, il sera tout de même capable de violer Mary, qui pensait pouvoir l'aguicher pour ensuite se refuser sans trop de résistance de sa part. Contrairement à celle-ci, il semble avoir beaucoup de morale et d'honneur, il refuse ainsi de toucher l'argent que sa maîtresse lui donne et est prêt à quitter ses études pour ne pas vivre sur ses revenus, et lorsqu'il découvre que c'est elle qui empoisonne son mari depuis six mois afin qu'ils puissent vivre heureux ensemble quand il sera mort, il la quitte, bien qu'il l'aime profondément. Bien qu'elle ait réussi à faire de lui sa marionnette, il sera capable de se défaire de son pouvoir, et de disparaître de sa vie. Avec Sirocco, il sera le seul homme que Mary aimera à son étrange façon, fascinée par ses hémorragies.

## La Jongleuse

Les personnages masculins récurrents de ce roman sont au nombre de trois: le défunt mari d'Eliante Donalger, son beau frère vieillissant et l'étudiant Léon Reille. Le premier cité, bien que mort avant le début de l'histoire et seulement «raconté» par sa veuve dans les rares moments où elle s'ouvre à un rôle très important concernant la relation et la conception de l'amour de cette dernière, tandis que le second, un pantin peu proche de sa belle-sœur est presque invisible. Le troisième, un jeune homme viril, est la clef du récit.

### Le beau-frère

La première description du personnage est donnée lors de la première visite «officielle» chez Eliante Donalger de Léon Reille. Il apparaît comme un vieil homme aux cheveux blancs et portant des favoris, alors en vogue chez les aristocrates (*Wikipédia: rouflaquettes*), et à l'air d'un «diplomate pour casino» (p.61). Parlant fort à cause de sa surdité, il est en conversation

avec l'une des autres personnes invitées, n'est «au courant de rien» (p.62), mais s'entretient gravement à propos de la santé du président. Lorsque le jeune homme s'adresse à lui, dur d'oreille et donc pas en mesure de comprendre ce qui est dit, M. Donalger, diplomate, répond quelques banalités sur Paris car «il n'imaginait point qu'un étudiant en médecine, présenté chez lui pour la première fois, dût parler d'autre chose que son pays» (p.66). On pourrait ici tracer un parallèle entre ce personnage et celui de Dame Ermengarde (*Monsieur Vénus*): tous deux, d'une autre génération, n'ont pas leur place dans le présent, et se sont auto-isolés, l'une par sa piété, l'autre par sa surdité. Bien que ses déclarations mal-placées soient souvent l'objet de rires, il semble souvent être pris en pitié par sa belle-sœur et par sa nièce Missie, qui s'occupent de rassasier sa gourmandise pour les petits gâteaux. L'appétit de M. Donalger pour la bonne chair apparaît tout au long du texte: «Marie les as oubliés, tu sais, mes cakes aux abricots?» (p.67), «Une fameuse crème de violette, bien meilleure que celle qu'on vend dans les maisons anglaises» (p.75), «lui confectionnant une boisson compliquée» (p.198), le vieux diplomate versa, dans des coupes de cristal rose teinté d'or, un vin datant...» (p.249). Le lecteur apprend qu'il a renvoyé froidement Ninaude, gouvernante devenue infirme de sa belle-sœur sans se soucier du chagrin qu'il causait à cette dernière, vers sa Martinique natale car elle était sale et superstitieuse. Il s'allie volontiers à sa nièce pour se moquer d'Eliante «vous pensez si nous avons ri, mon oncle et moi!» (p.157). Bien que faisant figure de patriarche (Léon Reille doit lui demander la permission pour faire la cour à Eliante), il est tenu à l'écart des intrigues menées par Eliante et Missie, qui profitant de sa surdité, le manipulent. N'écoutant pas la requête du jeune homme, il l'autorise au contraire à s'approcher de Missie mais attend la demande officielle de la famille, tout en avouant que c'est sa belle-sœur qui a les pleins pouvoirs concernant sa nièce et que c'est à elle qu'il réglera tout les préparatifs liés à un éventuel mariage.

M. Donalger est envoyé chez un notaire probablement pour s'occuper du testament d'Eliante, qui dit être incapable de se charger de ce type de paperasse, bien qu'elle soit elle qui semble gérer et administrer la demeure. Durant le diner, dernière scène dans laquelle il intervient, il verse un vin datant de sa propre naissance, certainement d'une grande valeur: il fête les papiers qu'il vient de signer, partageant la richesse de sa belle-sœur entre sa nièce et lui-même.

Le vieux diplomate n'a qu'un rôle secondaire dans ce roman, mais ses rares apparences nous laisse l'image d'un homme effacé, dépassé par le monde dans lequel il vit et isolé par sa

surdité, mais satisfait de son existence, faite de sucreries et diverses boissons. On ne peut cependant s'empêcher de lui trouver un côté perfide, lui qui chassa Ninaude consciemment, et semble réjouit après la visite chez le notaire.

### M. Henri Donalger

Nous faisons connaissance avec l'ex-mari d'Eliante Donalger, mort depuis plusieurs années dans des circonstances pas très claires (Eliante dit dans un passage qu'il est mort de maladie, dans un autre qu'elle l'a tué), qu'à travers quelques conversations entre cette dernière, Missie et Léon Reille. On apprend son existence qu'à la page 73, où Eliante explique, durant un dîner auquel Léon est convié, qu'elle fut autrefois mariée à un certain officier de marine Donalger, frère cadet du diplomate dont il partage le nom, de 23 ans son aîné. Le mariage ne fut clairement pas heureux, le couple vivant constamment sur un navire à l'autre bout du monde, et de retour en France, passant leurs soirées dans de longues et ennuyeuses réceptions solennelles. Après la mort de son mari, la jeune femme, devenue riche grâce à lui, dut cohabiter avec la nièce et le frère de celui-ci, provenant d'une famille pauvre. Eliante a cependant été très gâtée par son époux, qui ne trouvait sa chambre jamais assez remplie, et l'ensevelissait sous divers cadeaux, étoffes, objets, fruits ou vins qu'il rapportait de pays exotiques. Un premier portrait de M. Donalger, gardé religieusement dans un écrin dans une armoire close, nous permet de découvrir le physique de l'homme: habillé de son uniforme d'officier, ce ne sont pas ses yeux doux ni ses favoris qui retiennent le regard, mais son nez, en parti arraché par un accident quelconque. Le second portrait, dessiné peu après l'accident, est beaucoup moins flatteur: «la face, imberbe, exhibait un sanglant tronçon où les cartilages se distinguaient formant l'entrée des narines, qui n'existaient plus qu'à l'état de bouillie.» (p.112-113). Son caractère cruel est implicitement mentionné pour la première fois dans ce même paragraphe: «ses yeux, copiés, sans les trucs de la retouche, conservaient une effrayant expression de ruse féline. Si ce Donalger plus jeune était réellement un homme brave, il devait dissimuler certaines cruautés de caractère, au fond de son courage, lui interdisant d'être un brave homme» (p.113). On apprend alors que c'est lui qui a donné ce monstrueux portrait à sa jeune épouse pour qu'elle le trouve moins laid à son retour de longs voyages (et peut-être pour la terroriser aussi), et qu'il a refusé de porter un faux-nez «car un homme effrayant n'est pas ridicule» (p.113). Eliante avoue qu'elle avait peur de cet homme, qui semble l'avoir traumatisé avec ses nombreuses perversités et ses petites figurines chinoises qu'il a lui-même modelées dans des positions obscènes, dignes du Kama Sutra, tout en leur donnant

l'apparence de sa femme. Bien que mort, M. Donalger semble toujours avoir une forte emprise sur sa veuve, à qui «l'amour [me] fait peur» (p.115) et est toujours présent parmi les nombreux cadeaux qu'il lui a fait et les statuettes obscènes. Léon, de son côté, pense que le défunt époux, par ses perversités, «a déséquilibré un caractère de femme aimante, a tué le goût du bonheur» (p.131). Il bat Ninaude, la gouvernante martiniquaise de son épouse. Plus loin, on apprend que l'officier, après des crises de jalousie terribles parce-que Eliante ne l'accompagnait plus, fut pris de tremblements dans les pieds et les bras (Parkinson?), puis finit par donner sa démission et mourut chez elle, gâteux. La description que donne Missie d'Henri Donalger est cependant beaucoup moins sévère que celle fait par sa veuve: il avait le nez «un brin déformé», était «très séduisant, un causeur, un valseur...comme tous les officiers de marine, et il la comblait de bijoux et de robes extravagantes» (p.156).

Il est difficile de se faire une idée de ce personnage, du fait qu'il nous est présenté à travers des souvenirs de ses proches, peu objectifs. Si les descriptions entre Missie et Eliante diffèrent en ce qui concerne son apparence physique et son caractère, il semble cependant certain que Henri Donalger a joué un rôle important dans la perception et la relation à l'amour de sa jeune épouse.

### Léon Reille

Étudiant de médecine âgé de 22 ans, il tient un rôle important dans l'histoire, et est un des membres du triangle amoureux qu'il forme avec Eliante, la femme qu'il désire, et Missie, celle qui veut l'épouser. Jeune homme viril et sûr de lui, il est à des années lumières de Jacques Silvert.

Léon Reille apparaît dès les premières pages du roman, alors que, fasciné par son mystère, il suit discrètement Eliante Donalger tandis qu'elle quitte une réception. Lorsqu'elle se retourne, après qu'il l'ait interpellé, le jeune homme, comme hypnotisé, marche sur sa robe «parce qu'il ne voyait plus que la femme.» (p.28). Comme elle endosse une sortie de bal, il demande au vestiaire son pardessus, fait de «drap pauvre» (p.28), en contraste avec les vêtements colorés que porte celle qu'il poursuit. On comprend alors que ce n'est pas la première fois que Léon suit cette même femme: il sait qu'elle va entrer dans un élégant coupé noir, et disparaître dans la nuit, ce qui l'exaspère. Se forçant à la suivre depuis plusieurs mois malgré son aversion pour les bals et soirées, il connaît également son nom et adresse, ainsi que son prénom, Eliante, qu'il trouve à la fois ridicule et charmant. Il a même dû la conduire au

buffet le soir même, mais effrayé, n'a pas osé lui parler. Énervé de la voir, encore une fois, prête à s'engouffrer dans sa voiture puis s'évaporer dans la nuit, le jeune homme plonge ses chaussures dans la boue et sous la pluie battante, pose la main sur la poignée de la portière, et à sa grande surprise, est invité à monter par sa propriétaire. Il se jette dans le coupé, piétinant et salissant les jupons de son hôtesse au passage, tout en s'horrifiant de sa grossièreté. Honteux de son audace, il s'excuse et veut descendre de voiture, mais Eliante insiste pour qu'il vienne dîner avec elle. Il essaye de s'enhardir, de la regarder droit dans les yeux, mais est comme paralysé, a trop peur d'être jeté dehors, et n'y arrive pas. Ils échangent des banalités sur le temps, et lorsque Léon murmure qu'elle doit le trouver grossier et qu'il aurait dû l'inviter, et non le contraire, elle s'amuse de son utilisation parfaite du passé simple, et le traite en «petit garçon qu'on met en pénitence» (p.33), tout en ajoutant que voler une de ses cartes à la vue de tous n'était pas très malin. Furieux d'être ainsi découvert, il s'emporte et assure qu'il n'est pas amoureux d'elle, qu'il ne veut s'éprendre d'aucune femme, mais la voit comme un objet étrange, digne d'intérêt, mais qu'il n'a pas envie de plus. Alors que Eliante continue de l'humilier en le traitant comme un enfant malgré ses 22 ans et «sa toute neuve cruauté de mâle» (p.34), Léon, rageur, exige à descendre de voiture, après qu'elle lui ait prouvé qu'elle n'est pas «une négresse» (p.34). La vue d'une main, qu'il juge exquise malgré ses veines presque violettes, le radoucit, et il avoue, que tout comme elle, bien qu'il soit pauvre, il s'ennuie. Par une insinuation subtile, le jeune homme apprend que la jeune femme qui accompagne Eliante n'est pas sa fille mais sa nièce, et le vieil homme son beau-frère. Il la laisse installer un autre couvert, et répond, gêné, à ses questions, tout en l'observant et la comparant à une poupée, et se trouve vulgaire lorsque ses pieds boueux touchent ceux de son hôte. Bien que mal-à-l'aise, «mangeant beaucoup pour se donner une contenance» (p.37) son désir prend rapidement le dessus, et il ne peut s'empêcher de se demander si on peut jouer avec cette poupée. Suit alors une première description physique de Léon: il est brun, imberbe avec un dur menton d'entêté, porte un nez droit et des yeux gris foncé, rêveurs et inquisiteurs en même temps. Il est habillé d'un costume noir qui lui va mal, et ne sait pas faire le nœud de cravate, ceci renforçant l'impression de jeunesse (au moins par rapport à Eliante) qu'il émane. Il n'arrive pas vraiment à suivre ce que lui dit son hôte, mais avoue qu'après l'avoir un peu effrayé, il la trouve maintenant bonne, mais aimerait qu'elle retire la longue robe noire, qui lui fait peur, ce qu'elle refuse. Léon s'énerve alors qu'il casse un compliqué verre turc et se montre une fois de plus maladroit et inexpérimenté, et commence à devenir rustre envers son hôte, exigeant qu'elle enlève cette robe, qui lui fait penser à une peau de serpent. Ayant

soudainement l'impression qu'elle se moque de lui, il la prend par les épaules, l'appelle «la dame insolente» (p.41) et lui avoue de but en blanc qu'il ne pense pas l'aimer, mais qu'il la veut. Il n'est pas intéressé par ses concoctions chinoises, n'a rien à lui dire, ne veut pas de son cœur, l'accuse de l'avoir «levé» (p.42) comme on lèverait une prostituée, et ajoute qu'il lui demande qu'un soir, et qu'après elle peut le jeter dehors, ça lui est bien égal et finit par se moquer de son nom, tout en lui tordant les poignets. Malgré le refus d'Eliante, il insiste, essayant même de plaisanter, tout en la traitant de comédienne et insinuant qu'elle a peut-être la lèpre. Cependant, Léon lui obéit quand elle lui demande de le suivre au salon «parce qu'il était en habit, s'il avait été en veston, il l'aurait sans doute violée» (p.44), ce qui nous indique à quel point il la désire, et qu'il peut à peine se contrôler. Son attention est un instant distraite par un magnifique vase aux formes presque voluptueuses. Son admiration craintive pour l'objet et la femme, qu'il prend pour une «pauvre exaltée» (p.49) amoureuse d'elle-même, qui raconte son histoire se transforme en indignation lorsque cette dernière remplace l'homme par le vase, montrant subtilement qu'elle n'a pas même besoin de l'homme pour son plaisir sexuel. Furieux, Léon après s'être exclamé «C'est scandaleux! Là...devant moi...sans moi?» (p.50). Outré, caressant une nouvelle fois l'idée de la violer, Eliante le chasse cependant de l'appartement et le fait raccompagner par son cocher.

Le chapitre suivant est une lettre écrite par Léon, destinée à Eliante. Le ton est très insolent et ironique: le jeune la remercie de la «leçon très spirituelle» (p.53) qu'il a reçu la semaine passée, et s'excuse ne pas lui avoir envoyé le bouquet de fleurs d'usage car il préfère être «le dernier des goujats» (p.53), tandis qu'il est si peu intéressé par les vases anciens qu'il est allé au bordel dès le lendemain de sa visite. Jeune homme austère, ne dansant pas et ne sortant presque exclusivement pour aller à l'hôpital, il a cependant passé quelque nuit en compagnie d'une prostituée, qui elle, contrairement au vase, et faite de chair et de sang, mais aussi bien ennuyeuse, et qui l'a pris à murmurer le nom d'Eliante dans son sommeil. Après une dispute, il renvoie sa compagne de 48 heures, avouant qu'il a pris goût pour l'exotisme, et tout affirmant qu'il n'aime pas Eliante et qu'il n'est pas jaloux d'un vase, il veut briser ce dernier en mille morceaux. Il exige enfin une nouvelle visite dont il décide la date et l'heure, et demande une réponse, en passant au tutoiement. Il est néanmoins surpris que Mme Donalger accepte de le recevoir une fois de plus, et reste perplexe à les vue des mots «mon cher amant» (p.59) trônant sur le carton.

En entrant chez dans le salon d'Eliante peuplé par divers invités, Léon est choqué par



l'apparence de Mme Donalger: c'est là une femme vieillissante à l'air fragile, pas maquillée habillée d'un ennuyeux tailleur noir, qui reçoit. Il fait la connaissance de Missie, jeune nièce effrontée de la femme qu'il désire, et est questionné en sa qualité d'étudiant en médecine sur différentes maladies. Trouvant la visite inutile, il essaye d'en apprendre plus sur la maison par le biais de sa jeune camarade, qui le choque par son franc-parler et son manque de manières. Léon se précipite cependant sur Eliante dès la première occasion pour l'accabler de reproches concernant son attitude, sa lettre, et l'état dans lequel elle le met, et pour laisser échapper sa rage. Bien qu'il menace de la compromettre en montrant l'invitation à diverses connaissances, il a le carton dans la poche, ayant eu l'intention de le lui rendre. Le jeune homme, s'enhardissant jusqu'à toucher le genou de sa compagne, se dit «victime» (p.69) du jeu de séduction de Mme Donalger, semblant au passage oublier qu'il l'a suivit pendant plusieurs mois de son plein gré, et exige le mariage comme réparation. Lorsque son hôtesse lui propose Missie comme épouse, il dit ne pas vouloir se marier, «ni maintenant, ni plus tard» (p.70), et, ne comprenant pas les raisonnements subtils de celle qu'il désire, furieux et à bout, réitère sa demande d'avoir Eliante pour maîtresse. Alors qu'il croit avoir obtenu son accord, qu'elle a cédé, la nièce interrompt la conversation. Durant le diner, le futur médecin s'enfonce un peu plus dans les mystères de son hôtesse, qui à la fois le fascine et l'effraie, tandis que Missie ne cesse de le choquer avec sa franchise. Frustré, il ne cesse d'être insolent, méchant envers Mme Donalger, allant même jusqu'à lui demander effrontément si elle préfère les potiches aux hommes. En voiture avec les deux femmes, il a l'audace de comparer leurs genoux en les touchant des siens à travers le tissu, et profitant de la maladresse de Missie qui a laissé tomber son éventail, il glisse une main sous les jupons d'Eliante, remontant jusqu'à la jarrettière, et, enragé par son absence totale de réaction, la pince violemment à la cuisse.

Dans une courte lettre, Léon, furieux, menace Eliante tout en la tutoyant de la violer, et regrette de ne pas l'avoir battue le premier soir, si il avait fait ainsi, elle l'aimerait «sans tant d'histoire» (p.91). Il lui renvoie une nouvelle missive un peu plus tard dans la même journée; le ton est plus calme mais il l'accuse de «corrompre l'imagination pour rien» (p.92) et ne veut plus la revoir ni lui réécrire. Encore plus tard, dans un télégramme fait de deux phrases, il accepte le rendez-vous que Mme Donalger a fixé pour le dimanche suivant. Malgré sa colère et son incompréhension, Léon ne s'avoue pas vaincu, et semble tomber amoureux de l'étrange femme.

La visite suivante de Léon chez Eliante, débute avec les commentaires sarcastiques du

jeune homme à l'encontre du deuil de son hôtesse «je vous croyais une veuve inconsolable?» (p.94), et il essaye de lui cacher tant bien que mal à quel point il est épris d'elle, en affirmant insolemment qu'il vient d'une noce prolongée, ce qui lui a permis de passer dans cette rue à cette heure relativement matinale, et cherche à la rendre jalouse en glissant que «les femmes ne manquaient pas» (p.95) à cette fête d'étudiant. Mme Donalger lui rappelle que malgré son apparent dédain, il lui a envoyé plusieurs télégrammes accompagnés de bouquets de fleurs pour confirmer sa visite. L'étudiant capitule, il laisse alors tomber son masque de sarcasme, et son incompréhension, sa souffrance, son désespoir et son obsession pour la femme apparaissent enfin. Eliante touche un point sensible en lui disant que malgré ses beaux yeux voilés, il est trop orgueilleux pour pleurer, et il avoue sa fatigue, combien elle le heurte dans sa vanité de jeune mâle par son indifférence et sa froideur comme toute réponse à son désir et sa virilité. Malheureux, il s'ouvre, parle de l'avarice et de l'indifférence de ses parents, demeurant en Bretagne, et de son envie de rester à Paris, ou de partir pour les colonies une fois ses études finies. Léon aimerait quitter la France, s'enfuir avec Eliante, et avoue même être prêt à l'épouser malgré les treize ans d'écart, et ajoute, soudainement très mature, que c'est leurs situations économiques respectives qui font de lui le plus jeune. La prononciation du mot «amour» le ramène brusquement à la réalité, et il retourne à ses insolences et son sarcasme, se décidant à étudier leur relation comme une «aventure unique» (p.103), dans laquelle il resterait «le maître, l'attendu, le dominateur» (p.103) et elle «la maîtresse, celle qui enseigne l'amour» (p.104). Mme Donalger montre sa chambre au jeune homme, dans laquelle aucun homme n'est entré depuis la mort de son mari (ce qu'il ne croit pas une seconde), et bien qu'il se sente mal-à-l'aise parmi tous ces objets exotiques et les lourdes senteurs d'épices, il n'a pas l'intention de la laisser s'échapper cette fois-ci. Il écoute malgré lui son histoire, et se prend de pitié pour cette femme qui fut mariée si jeune à un monstrueux personnage. D'abord amusé par la collection de statuettes de cire d'Eliante, Léon est rapidement scandalisé, menaçant de détruire «ces petites ordures» (p.121) et accusant sa compagne de ne pas l'aimer, et s'avouant honteux de la connaître. La scène se termine par un baiser silencieux initié par Mme Donalger, alors que Missie, rentrée de promenade, tambourine de l'autre côté de la porte.

Le chapitre suivant est une lettre écrite par Léon. Il est tombé amoureux malgré lui d'Eliante, et la première partie de son billet s'avère très joliment tournée, pleine de métaphores, de poésie et de rêves. Face à un sentiment nouveau, il se sent perdu, «comme un petit enfant nu dans un grand vent» (p.127), fiévreux. Il fait des cauchemars étranges,

morbides (et prémonitoires) dans lesquels Mme Donalger apparaît comme une colonne de fumée qu'il cherche à détruire, et qui disparaît, meurt, le laissant seul, abandonné dans l'obscurité. Cependant, comme si il regrettait de s'être mis à nu, l'étudiant ajoute qu'il n'est pas si malade que ça, et devient insultant en assurant qu'il a obtenu l'adresse d'une danseuse «toute jeune, beaucoup plus jeune que vous» (p.130). Les paragraphes, tour à tour écrit sur un ton sarcastique ou au contraire plein d'amour, s'enchaînent: Léon trouve les pommes normandes bien ennuyeuses après avoir goûté aux fruits des îles, puis affirme quelques lignes plus tard que d'être trop chaste n'est pas bon pour la santé, et que le défunt mari d'Eliante est le responsable de sa froideur. Après avoir écrit qu'il l'aime, il l'accuse ensuite de lui faire perdre la raison, et la rend coupable d'un futur dans lequel les femmes le fuiront à cause d'elle. Viennent alors de nouvelles réflexions morbides sur le squelette d'Henri Donalger et un ménage à trois dans un caveau commun, puis le jeune homme finit sa lettre en insinuant la mort prochaine de Mme Donalger, alors qu'elle n'a que 35 ans, afin de la convaincre à se donner à lui «tu te promènes dans l'automne d'un monde...» (p.133), «ne descends pas l'escalier pourri de feuilles mortes» (p.133), «Les jeunes hommes de demain veulent se souvenir de toi!» (p.133), «plus tard, devant des tables de dissection» (p.133). Dans le dernier paragraphe, il exige, en sa qualité de médecin, de lui transmettre son secret (c'est-à-dire de céder à ses avances). Le tout forme une bien singulière lettre d'amour, formée d'une part de poétiques déclarations et d'autre part de réalité bien cynique.

La scène suivante se déroule durant un bal de jeunes filles organisé par Eliante, où Léon, habillé pour l'occasion, s'est rendu plus tôt que prévu, dans l'espoir de rencontrer cette dernière. Mal-à-l'aise dans ce troupeau de jeunes filles savantes et vulgaires qu'il semble mépriser pour leur manque de bonnes manières et leur franc-parler et ne voulant pas danser, il attend avec impatience et excitation l'apparition de Mme Donalger, qui vient-il d'apprendre, doit jongler. Terrifié par sa beauté, torturé par l'idée qu'il n'est pas le seul à l'admirer, il la voit monter sur scène, moulée dans un maillot noir et jongler avec des couteaux bien aiguisés, jouer avec la vie. Secoué par le numéro dans lequel Eliante met en scène sa mort, Léon offre une médaille bénite qu'il a hérité de sa mère (qui la lui réclame chaque année) à Missie qui fait la quête. Dès qu'il en a l'occasion, il se faufile hors du salon, à la recherche d'Eliante, qu'il trouve en train de se changer. Surprise par son arrivée, cette dernière lance un de ses couteaux, effleurant le jeune homme à la main. De mauvaise humeur et indigné par le spectacle, non pour le risque encouru par Mme Donalger, mais par le fait qu'elle se soit offert ainsi, somptueuse, à un si large public, Léon répond à ses sollicitations par le sarcasme, cachant à

peine sa jalousie, et tout en lui baisant la nuque, lui fait remarquer qu'il est temps pour elle de passer à l'acte au lieu d'attendre le moment le plus propice, en ajoutant «Seras-tu plus jeune, dis, demain, ou dans un an? Réfléchis un peu, Eliante, aie pitié de toi-même!» (p.149). Les insinuations sur l'âge prétendument avancé de la créole, sous-entendant qu'elle n'a plus toute la vie devant elle et côtoie déjà la mort, est clairement la nouvelle odieuse stratégie de l'étudiant pour la faire céder et il a même l'audace de la traiter d'égoïste lorsqu'elle lui explique qu'elle a peur de l'amour mortel des hommes. Le jeune homme ne comprend pas et est effrayé les propos qu'elle tient concernant la mort de son ex-mari, il ne veut pas la croire, et lui demande de l'épouser pour qu'il puisse ensuite la guérir, apparemment persuadé que son refus obstiné ne peut qu'être la cause d'une maladie. Après avoir regagné le salon, il entre en conversation avec Missie, qui continue de le choquer avec son franc-parler vulgaire, lui qui provient de la bourgeoisie provinciale, plus traditionnelle que celle de Paris. Les témoignages de son malaise sont parsemés tout au long de la discussion avec la jeune femme: «La réponse fut tellement brutale» (p.153), «Il lui semblait que son verre de champagne contenait du fiel» (p.153), «Léon tressaillait à chaque mot le cinglant en coup de fouet, d'un coup de fouet de charretier» (p.153), «Ne criez pas ces choses, mon Dieu!» (p.156), «Pardon, fit Léon suffoqué», (p.157), «elle devait probablement savoir médire en cette langue» (p.158). Bien que du même âge et de la même classe sociale, l'étudiant semble mépriser Missie pour sa vulgarité et son manque de retenue et de manières et son absence totale de gratitude envers sa tante qui l'a recueilli. Malgré les médisances de la jeune femme, qu'il connaît «par cœur» (p.159), il est toujours fasciné par Eliante, l'être mystérieux, et joue avec l'idée d'employer l'arme de la jalousie pour la plier à sa volonté.

Le chapitre suivant est un extrait de la correspondance entre Léon et Eliante. Énervé par la comédie de cette dernière, qui souffle le chaud et le froid, et qui «jongle avec les hommes» (p.152), le jeune homme répond à sa lettre d'amour un billet court dans lequel il exprime son exaspération. Malgré la longue missive passionnée qui s'ensuit, où Mme Donalger lui fait part de ses plans de le marier à Missie, il fait quelques remarques sarcastiques concernant l'éducation de la nièce, et rétorque qu'il veut décider de son avenir seul, qu'elle peut continuer à jongler sans lui, et insinue que sa vertu n'est que feinte, en témoigne son corps brûlant. Ne comprenant clairement pas le langage d'Eliante, il s'offense lorsqu'elle lui fait remarquer que «la femme honnête est celle qui cède» (p.171) est une invention des hommes pour faciliter leur vie amoureuse, et lui reproche sa richesse et ses coquetteries de «vieux femme qui à peur de se livrer...sans chemise!» (p.181), et ne croit pas en l'amour chaste. Finalement, Léon exige

de la voir chez lui, vêtue comme une femme de 40 ans, de façon à le guérir d'elle, après quoi il consentira à épouser Missie.

Eliante se présente un beau jour à la porte de Léon, désesparant totalement ce dernier, qui horrifié dévisage cette étrangère, qui n'est ni la femme qu'il désire, ni même Mme Donalger, mais la veuve d'un officier de marine, préservant quelques traits d'une beauté passée et la coquetterie y étant liée. Avec «un véritable spasme de douleur» (p.184), il comprend qu'elle ne jongle plus, celle qu'il aimait a disparu, et fortement perturbé, ne sachant que dire à cette femme lui parlant d'un ton affectueux et maternel qu'il ne connaît pas, mais quoique toujours déboussolé, il s'énerve lorsqu'elle soulève la question d'un mariage avec sa nièce, refusant d'épouser qui que ce soit. Quand Eliante lui affirme qu'il a jonglé avec Missie, la fureur de Léon monte d'un cran et il tambourine sur les vitres des fenêtres de son appartement, mais il comprend rapidement, effaré, que la jeune femme a menti ou mal-interprété ses galanteries banales, et après avoir révélé les calomnies dont elle lui fit part pendant le bal blanc, il s'effondre en sanglots sur son lit, à bout, en bredouillant qu'il l'aime, malgré ses 40 ans. Eliante choisit de quitter l'appartement tout en priant Léon, qui n'est qu'un petit garçon très vulnérable, de ne pas chercher à la revoir, et s'enfuit prestement, par peur de perdre la face si jamais le désespoir du jeune homme se transformait en révolte.

Après le départ d'Eliante, Léon, un instant résigné, pense qu'elle ne l'aime pas mais veut simplement marier sa nièce. Alors qu'il semble prêt à accepter la rupture, ses yeux tombent sur le manchon qu'elle a oublié dans sa précipitation, et brusquement son moral change de cap, et le jeune se convainc que si elle a oublié cet objet, peut-être qu'elle l'aime quand même un peu, et déjà il regrette d'avoir pleuré devant elle et redoute ce qu'elle va raconter à sa nièce, tout en se promettant de faire passer un sale quart d'heure à cette dernière si il la rencontre au détour d'une rue. Il décide de lui rapporter le manchon dès le lendemain, bien que ce ne soit pas le jour des visites.

Le lendemain, ayant glissé des fleurs dans le manchon qu'il lui rapporte, Léon est heureux de retrouver «son Eliante d'amour» (p.199), radieuse dans une robe de crépon mauve, mais son humeur s'assombrit lorsque celle-ci annonce à son beau-frère que le jeune homme vient demander sa permission de faire sa cour. Allant droit au but, il demande au vieil homme si il peut courtiser sa belle-sœur, mais le diplomate, sourd, déduit qu'il parle de Missie, et l'autorise à courtiser cette dernière. Léon veut immédiatement réparer le malentendu, mais Mme Donalger réussit à détourner son attention en lui demandant de voir son acte de

naissance, et bien qu'il dise que son nom de jeune fille l'intéresse, sa compagne n'est pas dupe; elle sait que c'est sa date de naissance qui est l'objet de sa curiosité. La confirmation de l'âge d'Eliaante, 35 ans, le fait étrangement frissonner, mais c'est la découverte de son nom de jeune fille et de ses origines aristocrates qui l'effraie réellement, ce qu'il essaye de dissimuler sous des railleries et des questions méchantes concernant la traite des Noirs et l'esclavage dans les Antilles. L'étudiant dit ne pas vouloir être acheté, et exige de l'avoir d'abord, sans quoi il n'aura pas le courage de lui donner son nom. Léon lui reproche ses origines, ce qui finit par énerver Mme Donalger, et la première dispute entre le couple, qui ressemble tout à fait à une querelle de ménage, les deux individus se tutoyant et laissant toute forme de politesse de côté, a alors lieu. Bien que Eliaante se calme très rapidement et reprend son masque indifférent, le jeune homme, quant à lui, est toujours remonté, prêt à défier en duel le beau-frère vieillissant et sourd, et s'offusque lorsqu'il croit comprendre que son hôtesse le met sur le même rang que les domestiques. L'arrivée de Missie éteint sa colère brusquement, reste seul l'embarras et la confusion, et alors que la jeune femme éclate en sanglots parce-que sa tante l'autorise à se marier avec l'étudiant, ce dernier songe qu'il «aurait mieux aimé le duel» (p.208). Alors qu'Eliaante se sauve, il avoue honnêtement à sa nièce qu'il n'a jamais eu l'intention de l'épouser, ni elle ni Mme Donalger, et qu'il n'osera jamais la demander en mariage, car il n'a «ni fortune, ni position» (p.209), tandis qu'elle se dit prête à attendre. Tous deux échangent une cigarette en espérant le retour d'Eliaante, avec laquelle ils doivent s'expliquer.

Dans un billet, Léon, soulagé d'avoir reçu une missive lui confirmant qu'Eliaante l'aime toujours, affirme qu'il a l'intention d'attendre 5 ans pour l'épouser et qu'il lui rendra ses lettres à ce moment-là, et ajoute en postscriptum que Missie l'écœure «comme des œufs à la neige» (p.215).

Quelques jours plus tard, Léon heureux et gai mais sans les «idées ridicules d'hommes fat sur le triomphe prochain» (p.219), se rend chez Eliaante après avoir reçu une lettre lui indiquant que cette dernière céda. Il est cependant conscient qu'en tant que jongleuse, elle n'a peut-être pas capituler complètement, et lui réserve probablement quelques surprises. Tout en traversant le jardin de la demeure, il évalue la probabilité d'une tentative de suicide de la part de Mme Donalger et quels seraient les moyens possible, et reconnaît ensuite que son pire ennemi est feu M. Donalger et ses perversités, mais pense qu'en la gardant une semaine au lit, elle pourrait vite oublier ce dernier. Il pense ne plus avoir peur d'elle, mais «le mort» (p.220-221), au contraire, l'obsède. Le jeune homme rencontre Missie sur le perron, alors qu'il pensait

qu'Eliaante serait seule, qui lui apprend que celle-ci est souffrante, ce qui l'inquiète immédiatement. D'abord anxieux concernant l'état de santé de Mme Donalger, il rapidement rassuré par sa nièce, dont il complimente cruellement l'apparence physique et la traite sarcastiquement en l'appelant «mon cher confrère» et «mon cher collègue» (p.223), référant à son envie de devenir doctoresse. Joueur et voulant essayer son pouvoir de séduction, Léon attise les sentiments Missie, éperdument amoureuse de lui, la laissant médire Eliaante et approuvant, lui prenant les mains, l'embrassant sur le front. L'apparition de celle-ci, les mains tremblantes et les yeux mi-clos, pour cacher sa passion aux autres personnes présentes croit-il, le remplit de joie, et en apprenant que le beau-frère est chez un notaire, il s'imagine qu'il devra partir pour revenir après la représentation de Mme Donalger, lorsque les lumières seront éteintes, et se réjouit intérieurement de la nuit nuptiale qui s'esquisse à l'horizon. Amenée dans une haute pièce pleines d'objets et meubles exotiques, de mets délicieux et où trône un grand piano noir, le jeune homme, en compagnie de ses trois femmes, Missie, Eliaante et Louise Fréhel, la pianiste, qui toutes dansent pour lui, se sent roi, se sent plus viril que jamais. Alors qu'il glisse un «je t'aime» (p.229) à la femme qu'il désire d'une voix tremblante d'espoir et d'émotion, sa réponse mystérieuse et pleine de sous-entendus de l'inquiète pas. Alors que Léon profite d'un moment d'inattention pour frotter sa tête au corsage de Mme Donalger, celle-ci lui lance un regard dur en réponse et se recule, puis refuse de danser avec lui après qu'il se soit débattu avec sa nièce, prétextant cruellement d'être trop vieille pour apprendre à ne pas pas savoir danser, et s'échappe de ses bras. Le jeune homme, perplexe, comprend que quelque chose ne tourne pas rond; impression renforcée durant la collation, pendant laquelle Eliaante apparaît absente et préoccupée, un masque de souffrance accaparant son visage. Il s'inquiète d'un éventuel remords, ou qu'elle ai changé d'avis, mais et cependant bien décider à l'avoir la nuit même, il est même prêt à la battre si il le faut. Après le goûter, des domestiques apportent deux grosses malles, et Mme Donalger en sort divers costumes, plus exotiques les uns que les autres, qu'elle offre aux deux jeunes femmes présentes, n'en gardant que deux, prétextant ne plus vouloir aller au bal, du moins pas durant la saison hivernale. Confiant, Léon sourit fièrement à cet aveux, pensant qu'il en est la cause, mais cependant la menace de la frapper si elle ne lui obéit pas durant la nuit, visiblement inquiet de son effacement et de son air préoccupé. Après avoir essayé de danser tant bien que mal avec les deux jeunes filles, il démissionne, et, appuyé par Eliaante qui affirme que la danse est l'expression même de la grâce et de l'amour et que pour cette raison, un homme ne peut que regarder danser, il ordonne qu'on lui apporte des coussins et des cigarettes et qu'on l'évente, en ajoutant «je suis le roi, je me

repose» (p.238) et est traité comme tel par Louise et Missie. Pendant que Mme Donalger se change, il en profite pour pincer la cheville de l'une et de poser un baiser sur le bras de l'autre, et leur défend de crier, car «je suis le roi, vous êtes mes esclaves...» (p.239). A l'apparition d'Eliante transformée en danseuse espagnole, il reste muet, comme hypnotisé, en extase devant la sensualité sauvage de cette dernière et prie Missie de se taire quand elle commence à médire sa tante, et se répand au contraire en compliments. Sous la suggestion de sa nièce, qui jalouse, s'exclame qu'on devrait tuer la danseuse, cette dernière met en scène une seconde fois sa propre mort, sous les yeux effarés de ses trois spectateurs, et Léon, «pâle comme un mort» (p.247), dit d'un ton impérieux ne supportant pas la moindre réplique qu'elle ne dansera plus jamais, et Eliante semble consentir. Après cette scène, l'étudiant a oublié ses vanités de jeune mâle jouant au roi séducteur avec Louise et Missie; tout comme elles, il n'est plus qu'un petit garçon effrayé qui a besoin de réconfort, blottit aux pieds d'une figure maternelle et demande même à cette dernière de leur raconter une histoire. Après le diner, durant lequel il fut silencieux, le jeune rejoint Mme Donalger quand toutes les lumières sont éteintes. Désagréablement surpris lorsque Eliante, qui a partagé ses biens entre son beau-frère et sa nièce, lui annonce son intention de partir dès le lendemain, Léon tente une dernière de la plier à sa volonté, en lui disant qu'il est le maître et qu'il l'empêchera de s'échapper, et lui ordonne de se taire. Arrivé dans la chambre sombre, il perd le sens de l'orientation, et soudainement angoissé, l'appelle. À sa réponse, il arrache ses vêtements et se jette dans le lit, où une paire de bras l'accueille.

Le lendemain matin, entre le sommeil et l'état éveillé, Léon observe Eliante jonglant avec ses couteaux au pied du lit. Ayant mal au crâne à cause du lourd parfum des îles saturant la chambre, probablement drogué, il se bat entre le rêve et la réalité et regarde la femme s'amuser avec les lames. Ce n'est que lorsque Missie, réveillée par le bruit des couteaux, hurle, qu'il comprend ce qu'il se passe et avec qui il a passé la nuit, et horrifié de ce qu'il a fait, voulant s'échapper des bras de la jeune femme, il demande une arme à Mme Donalger. Alors celle-ci en laisse tomber une sur sa gorge, et l'y enfonce. Un an plus tard, Missie, maintenant mariée avec Léon accouche d'une petite fille. Lorsqu'elle lui demande si il l'aimera, il répond que oui, et qu'il espère qu'elle aura «ses yeux, les yeux du rêve» (p.255).

À travers Léon, nous découvrons un type de personnage de l'époque de Rachilde: l'étudiant bourgeois de province, pauvre, mais plein d'ambition. Bien que du même âge et de



la même classe sociale que Missie, il la méprise non (seulement) pour son sexe, mais pour ses manières *modernes*, (lisez vulgaires) et son manque de tenue. Son éducation provinciale et plus traditionnelle fait qu'il est un peu en retard en ce qui concerne les modes et mœurs, et a du mal à accepter que les hommes et les femmes, desquelles il a certainement une vision démodée et romantique de grâce et de pureté, puissent étudier et se comporter sur le même pied d'égalité. Avec son image de la femme étant un être faible qui doit se soumettre aux vœux et ordres de son époux, il est quelque peu en retard sur son siècle, vieux pour son âge. Eliante, avec ses lignes pures, son aura de femme-enfant, son mystère et son apparente fragilité, semble être la conquête rêvée (Raoule, par exemple, avec sa force et assurance, l'aurait certainement fait fuir) pour l'ambitieux et arrogant jeune homme, qui pense pouvoir plier une femme de 12 ans son aîné à sa volonté. Très viril et à l'aube de la vie adulte, il est fier, plein de mépris, même pour celle qu'il désire, et emploie tous les moyens permis pour faire céder Eliante à ses avances et se soucie très peu de ce qu'elle, se conduisant souvent comme un véritable goujat. Bien que son attachement pour Mme Donalger ressemble plus à de l'obsession, ou à l'acharnement d'un enfant gâté à qui on refuse un joli jouet, il est possible qu'il l'aime réellement, malgré qu'il menace plus d'une fois de la battre si elle change d'avis ou est prise de remords, le soir de sa mort. Cependant, Eliante joue dans une autre classe, bien supérieure à celle du jeune homme: elle est intemporelle et vieille comme le monde à la fois, inaccessible pour le commun des mortels. Bien qu'elle s'ouvre à Léon, lui raconte ses rêves et ses peurs, et que ce dernier, en vain, s'acharne à essayer de la comprendre, elle lui glisse constamment entre les doigts, et il échoue misérablement, aveuglé par son désir. Très attaché à l'honneur et homme de parole, il épouse tout de même Missie, bien qu'elle «l'écoeure comme des œufs à la neige» (p.215).

## Conclusion

Nous rencontrons dans ces trois romans une palette d'hommes très différents les uns des autres, de toutes les générations et âges, et de classes sociales très variées: ainsi nous avons Sirocco, âgé d'une douzaine d'années, orphelin et donc se tenant complètement en dehors de la société, Jacques, 23 ans, faisant parti de la classe ouvrière, Léon et Paul, jeunes étudiants, l'un issu de la bourgeoisie provinciale, l'autre fils d'un garde-chasse et dépend de la générosité d'une tierce personne, Henri Barbe et Henri Donalger, des officiers à l'âge mûr, de Raittole, ex-officier provenant de la bourgeoisie parisienne, Célestin Barbe, un médecin renommé vieillissant, et enfin Louis de Caumont, baron dans la force de l'âge. Tous ces hommes sont

vus à travers leurs relations, leurs interactions avec le sexe féminin: on ne sait par exemple très peu de choses concernant Henri Donalger, si ce n'est qu'il était friand de figurines chinoises représentant sa femme dans des positions obscènes, tandis que Sirocco n'existe que dans le jardin de l'horticulteur, où il rencontre Mary. À l'exception du garçonnet et de Jacques Silvert, la plupart des personnages masculins des trois romans étudiés n'ont qu'un seul but dans leur échange avec la gente féminine: assouvir leur désir les plier à leur supériorité. Ainsi, Henri Barbe détruit sa fille en lui répétant constamment qu'il aurait préféré avoir un garçon, répond à ses peurs et chagrins par la violence, et la délaisse totalement dès que son premier fils naît; Célestin Barbe admet à Mary que, puisqu'elle est une femme, ces seules options sont le mariage et le couvent, Henri Donalger traumatise son épouse à l'aide de divers vices sexuels, Léon Reille cherche à séduire coute-que-coute la même personne sans se soucier de ce qu'elle veut, en soulignant son âge «avancé» (35 ans), de Raittole insiste sur les bienfaits pour la femme d'avoir un amant, tandis que Louis de Caumont pense pouvoir former sa jeune épouse et être le gardien de sa bourse. Ils ont tous un sens profond de l'honneur; ainsi, Henri Barbe provoquera et tuera en duel un pauvre docteur alsacien l'ayant appelé français, tandis que de Raittole sera obligé d'accepter un duel contre Jacques Silvert, après que Raoule ait trouvé ce dernier chez lui, habillé en femme. Beaucoup de ces hommes méprisent le sexe féminin, qu'ils considèrent inférieur, et ne comprennent pas leurs révoltes, qu'il voient comme des lubies de femmes nerveuses. Tout comme Henri Barbe estime sa fille comme «un objet inutile, représentant un avenir incertain» (*La Marquise de Sade*, p.100), ils les jugent comme des êtres sans profondeur ou capacité mentale, ayant pour seule fonction d'assouvir leurs désirs. Le couple Jacques Silvert/Raoule de Vénérande représente bien cette approche: lorsqu'elle joue son rôle d'homme, la jeune femme ne voit en son amant/maitresse qu'une très belle créature, mais en aucun son égal sur le plan intellectuel. En homme, la jeune femme se conduit comme elle a vu les hommes le faire à son égard: galant, macho, dominant, et peu intéressée par la conversation avec un être jugé inférieur.

Cependant, les héroïnes de ces trois romans sont des femmes fortes, hors du commun, qui savent retourner leurs handicaps à leur avantages, et triomphent sur les hommes: Mary Barbe réduira en esclavage tous ceux qui, aveuglés par sa beauté et son intelligence, tomberont amoureux d'elle, tandis que Eliante se servira du désir qu'éprouve Léon Reille pour elle pour le piéger à se fiancer avec sa nièce, et finir au lit avec elle, l'obligeant à l'épouser, grâce à une supercherie de Mme Donalger, et Raoule forcera de Raittole à provoquer en duel et à tuer Jacques, grâce aux codes d'honneur régnant à l'époque concernant l'adultère.

## Conclusion

Les femmes des trois romans étudiés peuvent être divisées en deux parties: d'un côté, les héroïnes, des personnages libres et fantastiques, qui défient les codes sociaux de leur époque, et assoient leur supériorité sur les hommes gravitant autour d'elles, qui à leur tour oppressent les personnages féminins secondaires. Raoule, Mary et Eliante sont des femmes intemporelles, se jouant de la société patriarcale et du carquois dans laquelle elle essaie de les presser, tout en ayant soin de cacher leurs vices, leurs déviances derrière une réputation respectable. Les hommes, quant à eux, sont fascinés par les héroïnes, et essayent par tous les moyens de les faire plier à leur volonté, que ce soit le mariage, la soumission ou la relation sexuelle en utilisant la ruse ou la menace, mais ne parviennent jamais à leurs fins, et regardent, impuissants, la femme convoitée leur filer entre les doigts. Ils ont cependant les personnages féminins secondaires sur lesquels ils peuvent décharger leur frustration: Missie reçoit tout le mépris de Léon Reille bien qu'elle soit un meilleur match pour le jeune homme que sa tante, le colonel Barbe se moque des plaintes de sa femme, tandis que Marie Silvert n'est qu'un passe-temps pour le baron de Raittole, qui en a honte. Cette interaction est sans doute la plus proche de la réalité de la fin du XIXe siècle, et Rachilde nous dépeint un tableau équivoque de la place de la femme dans cette société patriarcale grâce à ces personnages féminins secondaires, alors que l'existence des héroïnes apparaît plus comme un monde utopique.

La plupart des personnages féminins secondaires, ainsi ridiculisés, nous donne une idée du mépris que le narrateur semblait ressentir pour le genre féminin, ainsi que pour la société qui change, et les améliorations faites concernant le statut des femmes. La femme moderne est clairement un terme péjoratif dans son écriture: «les femmes modernes ne savent pas boire» (*La Jongleuse*, p.157), «les femmes modernes ou antiques ayant la triste habitude de se servir de tous les moyens mis à leur portée pour contenter leurs mauvaises passions» (*La Jongleuse*, p.158), et l'éducation dangereuse. Malgré ses héroïnes, des femmes fatales fascinantes qui revendiquent le droit au désir et à la jouissance (*Éros décadent*, p.93), Rachilde se disait elle-même être contre le mouvement féminisme, affirmation difficile à interpréter quand on prend en compte que la Décadence, dont le porte-drapeau était l'andogyne (Jacques), avait une forte connotation misogyne (*French Women's Writing: 1848-1994, Introduction*, p. xvi). On peut

cependant remarquer une évolution dans l'écriture de Rachilde: Raoule a besoin d'un homme pour accéder au plaisir, tandis que Eliante, 16 ans plus tard, se contente d'un vase. La femme n'a plus besoin de l'homme.

L'interaction entre hommes et femmes se résume donc de la façon suivante: les héroïnes, riches, n'ont pas réellement besoin de l'homme, si ce n'est pour leur propre plaisir, ce que ces derniers leur refuse. Ayant de l'argent, ces femmes ne sont pas dépendantes du revenu d'un époux, et peuvent vivre comme bon leur semble, en prenant des amants, mais la société les oblige à rester discrètes, voir à embrasser la religion, seule cause de célibat acceptée pour le sexe féminin, afin de conserver une bonne image publique, comme le font Dame Ermengarde et la dernière des Cernogand. Les personnages féminins secondaires sont, par contre, totalement à la merci des hommes, car ne possédant pas le niveau de vie des héroïnes, elles ont besoin d'un époux pour substituer à leur besoin de manière digne, avec la menace de finir vieille fille et de devoir vivre chez ses parents ou frères et soeurs pour le reste de leur vie. Les hommes quant à eux, n'ont que l'embarras du choix, se permettant de mépriser ouvertement celles qui ne les intéressent pas, et visant les héroïnes, pourtant hors de portée. Cependant, au fil des romans, les personnages féminins, faisant d'abord cavaliers seuls, commencent à s'entre-aider pour arriver à leurs fins, au grand dam de l'homme. Comme le note Julia Kristeva "le masculin, en apparence vainqueur, avoue dans son acharnement même contre l'autre, le féminin, qu'il est menacé par une puissance asymétrique, irrationnelle, rusée, incontrôlable" (*La femme-démon*, p.42)

Comme le note Melanie Hawthorne, certains des romans de Rachilde sont plus ou moins autobiographiques; on peut faire par exemple de nombreux rapprochements entre *La Marquise de Sade* et la jeunesse de l'auteur (*Rachilde and French Women's Authorship*, p.187), elle aussi fille de militaire. La mère de Mary Barbe pourrait être ainsi perçue comme un reflet de la mère de Rachilde, qui elle aussi était malade, laissait l'éducation de sa fille à des gouvernantes, tandis que son père aurait voulu un fils, ce que le colonel Barbe laisse sous-entendre de nombreuses fois au cours du roman *La Marquise de Sade*. Tout comme Mary Barbe, Rachilde est fiancée à l'âge de 14 ans à l'un des officiers de son père, probablement nommé Jacques de la Huillière (*Rachilde and French Women's Authorship*, p.53, rapprochement avec Jacquiât dans *La Marquise de Sade*) mais est sauvée des fiançailles non par la mort de l'homme en question, mais par sa propre tentative de suicide. On remarque également que le personnage maternel est aussi absent de *Monsieur Vénus* et *La Jongleuse*,

disparaissant peu après la naissance de l'héroïne, et il est remplacé soit par une tante ou une gouvernante créole (*Rachilde and French Women's Authorship*, p.188-190), tandis que Caroline Barbe, égoïste et n'ayant déjà que très peu de relation avec sa fille, meurt durant l'enfance de cette dernière. La mère de Rachilde, en proie à des hallucinations et des crises de paranoïa, était peu présente dans la vie de sa fille, les rapports entre les deux femmes étant tendus. Exposer ainsi son enfance, bien que dramatisée pourrait être un moyen pour l'auteur de se venger, ou au contraire de faire la paix avec son passé.

## Bibliographie

Rachilde, *Monsieur Vénus*, MLA, 2006.

Rachilde, *La Marquise de Sade*, Mercure de France, 1981.

Rachilde, *La Jongleuse*, Des Femmes, 1982.

Holmes Diana, «Women in French Society 1848-1914» dans *French Women's Writing 1848-1994*, Athlone, London & Atlantic Highlands, NJ, 1996.

Holmes Diana, «Introduction» dans *French Women's Writing 1848-1994*, Athlone, London & Atlantic Highlands, NJ, 1996.

Mayer Regina Bollhalder, *Éros Décadent: Sexe et identité chez Rachilde*, Honoré Champion, 2002.

Hawthorne Melanie C., *Rachilde and French Women's Authorship: from Decadence to Modernism*, University of Nebraska Press, 2001.

Bulver Kathryn M., *La Femme-démon: Figurations de la femme dans la littérature fantastique*, Peter Lang Publishing, 1995.

de Palacio Jean, *Figures et Formes de La Décadence*, Séguier, 1994.

Holmes Diana, «Motherless Daughters: Rachilde's Women» dans *Rachilde: Decadence, Gender and the Woman Writer*, Berg, 2001.

Ovide, «Salmacis et Hermaphrodite» dans *Les Métamorphoses*, Folio Classique, Editions Gallimard, 1992.